GUELFES

ET

GIBELINS.

Ce fut en 1076, vers le même temps où le Cid, ce héros des Espagnes, soumettait à Alphonse VI Tolède et toute la Castille-Nouvelle, qu'éclatèrent les démêlés entre l'empereur Henri IV et le souverain pontife Grégoire VII : voici à quelle occasion.

L'esprit de liberté avait soufflé sur l'Italie ; les marins aventureux qui bordent les côtes en avaient respiré les premières haleines ; Venise, Gênes, Pise, Gaète, Naples, Amalfi, s'étaient constituées en républiques, tandis que l'intérieur des terres continuait d'obéir à Henri IV d'Allemagne. L'héritage de saint Pierre lui-même, sans être directement soumis à l'empire, reconnaissait encore son inféodation, en permettant que la nomination des papes fût confirmée par les empereurs ; — mais déjà le Milanais Alexandre II avait refusé de déposer sa tiare pour recevoir le baptême de la féodalité, lorsque le moine Hildebrand fut appelé en 1073 au pontificat sous le nom de Grégoire VII.

Non-seulement le nouveau pape, dans lequel devait se personni-

fier la démocratie du moyen-âge, suivit l'exemple d'Alexandre; mais encore trois ans à peine s'étaient écoulés depuis son exaltation, que, jetant les yeux sur l'Europe, et voyant le peuple poindre partout comme les blés en avril, il avait compris que c'était à lui, successeur de saint Pierre, de recueillir cette moisson de liberté qu'avait semée la parole du Christ. Dès 1076, il publia une décrétale qui defendait à ses successeurs de soumettre leur nomination à la puissance temporelle; — dès-lors la chaire pontificale se trouva placée au même étage que le trône de l'empereur, et le peuple eut son César.

Cependant Henri IV n'était pas plus de caractère à renoncer à ses droits que Grégoire VII n'était d'esprit à s'y soumettre. Il répondit à la décrétale par un rescrit; son ambassadeur vint en son nom à Rome ordonner au souverain pontife de déposer la tiare, et aux cardinaux de se rendre à sa cour, afin de désigner un autre pape; la lance avait rencontré le bouclier, le fer avait repoussé le fer.

Grégoire VII répondit en excommuniant l'empereur.

A la nouvelle de cette mesure, les princes allemands se rassemblèrent à Terbourg, et comme l'empereur, emporté par la colère, avait dépassé ses droits, qui s'étendaient à l'investiture et non à la nomination, ils le menacèrent de le déposer, en vertu du même pouvoir qui l'avait élu, si, dans le terme d'une année, il ne s'était pas réconcilié avec le saint-siége.

Henri fut forcé de céder; il apparut en suppliant au sommet de ces Alpes qu'il avait menacé de franchir en vainqueur, et, par un hiver rigoureux, il traversa l'Italie pour aller à genoux et pieds nus demander au pape l'absolution de sa faute. Asti, Milan, Pavie, Crémone et Lodi le virent ainsi passer, et fortes de sa faiblesse, elles saisirent le prétexte de son excommunication pour se délier de leur serment. De son côté, Henri IV, craignant d'irriter le pape, ne tenta même point de les faire rentrer sous son obéissance et ratifia leur liberté; ratification dont elles auraient, à la rigueur, pu se passer, comme le pape de l'investiture; ce fut de cette division entre le saint-siége et l'empereur, entre le peuple et la féodalité, que se formèrent les factions guelfe et gibeline.

Pendant ce temps, et comme pour préparer la liberté de Florence, Godefroy de Lorraine, marquis de Toscane, et Béatrix, sa femme,

mouraient, l'un en 1070, et l'autre en 1076, laissant la comtesse Matilde héritière et souveraine du plus grand fief qui ait jamais existé en Italie; — mariée deux fois, la première avec Godefroy-le-Jeune, la deuxième avec Guelfe de Bavière, elle se sépara successivement de ses deux époux, et mourut léguant ses biens à la chaire de saint Pierre.

Cette mort laissa Florence à peu près libre d'imiter les autres villes d'Italie; elle s'érigea donc en république, donnant à son tour l'exemple qu'elle avait reçu, à Sienne, Pistoie et Arezzo, qui s'empressèrent de le suivre.

Cependant, la noblesse florentine, sans rester indifférente à la grande querelle qui divisait l'Italie, n'y était point entrée avec la même ardeur; elle s'était divisée, il est vrai, mais en deux partis et non en deux camps. Chacun de ces partis s'observait avec plus de défiance que de haine; et si ce n'était plus la paix, ce n'était du moins pas encore la guerre.

Parmi les familles guelfes, une des plus nobles, des plus puissantes et des plus riches, était celle des Buondelmonti : l'aîné de cette famille était fiancé avec une jeune fille de la famille des Amadei, dont la maison était alliée aux Uberti, et connue pour ses opinions gibelines. — Buondelmonte des Buondelmonti était seigneur de Monte-Buono dans le val d'Arno supérieur, et habitait un superbe palais situé sur la place de la Trinité.

Un jour que, selon sa coutume, il traversait à cheval, et magnifiquement vêtu, les rues de Florence, une fenêtre s'ouvrit sur son passage, et il s'entendit appeler par son nom.

Buondelmonte se retourna; mais, voyant que celle qui l'appelait était voilée, il continua son chemin.

La dame l'appela une seconde fois et leva son voile. Alors Buondelmonte la reconnut pour être de la maison des Donati, et arrêtant son cheval, il lui demanda avec courtoisie ce qu'elle avait à lui dire.

— Je n'ai qu'à te féliciter sur ton prochain mariage, Buondelmonte, reprit la dame d'un ton railleur; je ne veux qu'admirer ton dévouement qui te fait allier à une maison si au-dessous de la tienne. Sans doute un ancêtre des Amadei aura rendu quelque grand service à un des tiens, et tu acquittes aujourd'hui une dette de famille.

— Vous vous trompez, noble dame, répondit Buondelmonte. Si quelque distance existe entre nos deux maisons, ce n'est point la

reconnaissance qui l'efface, mais bien l'amour. J'aime Lucrecia Amadei, ma fiancée, et je l'épouse parce que je l'aime.

— Pardon, seigneur comte, continua la Gualdrada; mais il me semblait que le plus noble devait épouser la plus riche, la plus riche le plus noble, et le plus beau la plus belle.

— Mais jusqu'à présent, reprit Buondelmonte, il n'y a que le miroir que je lui ai rapporté de Venise, qui m'ait montré une figure comparable à celle de Lucrecia.

— Vous avez mal cherché, monseigneur, ou vous vous êtes lassé trop vite. Florence perdrait bientôt son nom de ville des fleurs, si elle ne comptait pas dans son parterre de plus belle rose que celle que vous allez cueillir.

— Florence a peu de jardins que je n'aie visités, peu de fleurs dont je n'aie admiré les couleurs ou respiré le parfum, et il n'y a guère que les marguerites et les violettes qui aient pu échapper à mes yeux, en se cachant sous l'herbe.

— Il y a encore le lis qui pousse au bord des fontaines et grandit au pied des saules, qui baigne ses pieds dans le ruisseau pour conserver sa fraîcheur, et qui cache sa tête dans l'ombre pour garder sa pureté.

— La signora Gualdrada aurait-elle dans le jardin de ce palais quelque chose de pareil à me faire voir?

— Peut-être, si le seigneur Buondelmonte daignait me faire l'honneur de le visiter.

Buondelmonte jeta la bride aux mains de son page, et s'élança dans le palais Donati.

La Gualdrada l'attendait au haut de l'escalier; elle le guida par des corridors obscurs jusqu'à une chambre retirée; elle ouvrit la porte, souleva la tapisserie, et Buondelmonte aperçut une jeune fille endormie.

Buondelmonte demeura saisi d'admiration; rien d'aussi beau, d'aussi frais et d'aussi pur, ne s'était encore offert à sa vue. C'était une de ces têtes blondes, si rares en Italie, que Raphaël les a prises pour type de ses vierges; c'était un teint si blanc, qu'on aurait dit qu'il s'était épanoui au pâle soleil du nord; c'était une taille si aérienne, que Buondelmonte craignait de respirer de peur que cet ange ne se réveillât et ne remontât au ciel.

La Gualdrada laissa retomber le rideau; Buondelmonte fit un mouvement pour le retenir, elle lui arrêta la main.

— Voici la fiancée que je t'avais gardée solitaire et pure, lui dit-elle; mais tu t'es hâté, Buondelmonte; tu as offert ta main à une autre. C'est bien; va, et sois heureux.

Buondelmonte interdit gardait le silence.

— Eh bien! continua la Gualdrada, oublies-tu que la belle Lucrecia t'attend?

— Écoute, dit Buondelmonte en lui prenant la main; si je renonçais à cette alliance, si je rompais les engagemens pris, si j'offrais d'épouser ta fille, me la donnerais-tu?

— Et quelle serait la mère assez vaine ou assez insensée pour refuser l'alliance du seigneur de Monte-Buono?....

Alors Buondelmonte leva la portière, s'agenouilla près du lit de la belle jeune fille, dont il prit la main; et comme la dormeuse entr'ouvrait les yeux : — Réveillez-vous, ma belle fiancée, lui dit-il; et vous, ma mère, envoyez chercher le prêtre, tandis que j'attacherai au front de votre fille la couronne d'oranger.

Le même jour Buondelmonte épousa Luisa Gualdrada, de la maison des Donati.

Le lendemain le bruit de ce mariage se répandit. Les Amadei doutèrent quelque temps de l'outrage qui leur avait été fait; mais un moment vint où ils n'en purent plus douter. Alors ils convoquèrent leurs parens, les Uberti, les Fifanti, les Lamberti et les Guadalandi, et leur exposèrent la cause de cette réunion. Mosca, au récit de l'insulte commune, s'écria avec l'énergie et la concision de la vengeance : *Cosa fatt' capo ha* (1). Tous ceux qui étaient présens répétèrent ce cri, et la mort de Buondelmonte fut unanimement résolue.

Le matin de Pâques, Buondelmonte venait de traverser le vieux pont et descendait Longo l'Arno; plusieurs hommes, à cheval comme lui, débouchèrent de la rue de la Trinité, et marchèrent à sa rencontre. Arrivés à une certaine distance, ils se séparèrent en deux troupes, afin de l'attaquer des deux côtés. Buondelmonte les reconnut; mais, soit confiance dans leur loyauté, ou dans son courage, il continua son chemin sans donner aucune marque

(1) Tout commencement emporte sa fin.

de défiance; loin de là, en arrivant près d'eux, il les salua avec courtoisie. Alors Schazetto des Uberti sortit de dessous son manteau son bras armé d'une masse d'armes, et d'un seul coup il renversa Buondelmonte de cheval; au même moment Addo Arrighi, mettant pied à terre, lui ouvrit les veines avec son couteau. Buondelmonte se traîna jusqu'au pied de Mars, protecteur païen de Florence, dont la statue était encore debout, et expira. Le bruit de ce meurtre ne tarda point à retentir dans la ville. Tous les parens de Buondelmonte se rassemblèrent dans la maison mortuaire, firent atteler un char et y placèrent, dans une bière découverte, le corps de la victime. Sa jeune femme s'assit sur le bord du cercueil, appuya la tête fracassée de son époux sur sa poitrine, les plus proches parens l'entourèrent, et le cortége se mit en marche, précédé du vieux père de Buondelmonte, qui de temps en temps criait d'une voix sourde: — Vengeance! vengeance! vengeance!

A l'aspect de ce cadavre ensanglanté, à la vue de cette belle veuve pleurante et les cheveux épars, aux cris de ce père qui précédait le cercueil de l'enfant qui aurait dû suivre le sien, les esprits s'exaltèrent, et chaque maison noble prit parti selon son opinion, son alliance ou sa parenté. Quarante-deux familles du premier rang se firent guelfes, et se rangèrent au parti des Buondelmonti; vingt-quatre se déclarèrent gibelines, et reconnurent les Uberti pour leurs chefs. Chacun rassembla ses serviteurs, fortifia ses palais, éleva des tours, et pendant trente-trois ans la guerre civile, se renfermant dans les murs de Florence, courut échevelée par ses rues et par ses places publiques.

Cependant les Gibelins, désespérant de vaincre s'ils restaient réduits à leurs propres forces, s'adressèrent à l'empereur, qui leur envoya seize cents cavaliers allemands. Cette troupe s'introduisit furtivement dans la ville par une des portes appartenantes aux Gibelins, et la nuit de la Chandeleur 1248 le parti guelfe vaincu fut forcé d'abandonner Florence.

Alors les vainqueurs, maîtres de la ville, se livrèrent à ces excès qui éternisent les guerres civiles. Trente-six palais furent démolis et leurs tours abattues; celle des Toringhi, qui dominait la place du Vieux-Marché, et qui s'élevait toute couverte de marbre à la hauteur de cent vingt brasses, minée par sa base, croula comme un géant foudroyé. Le parti de l'empereur triompha donc en Toscane,

et les Guelfes restèrent exilés jusqu'en 1251, époque de la mort de Frédéric II.

Cette mort produisit une réaction. Les Guelfes furent rappelés, et le peuple reprit une partie de l'influence qu'il avait perdue. Un de ses premiers règlemens fut l'ordre de détruire les forteresses, derrière lesquelles les gentilshommes bravaient les lois. Un rescrit enjoignit aux nobles d'abaisser les tours de leurs palais à la hauteur de cinquante brasses, et les matériaux résultant de cette démolition servirent à élever des remparts à la ville, qui n'était point fortifiée du côté de l'Arno. Enfin en 1252, le peuple, pour consacrer le retour de la liberté à Florence, frappa, avec l'or le plus pur, cette monnaie que l'on appelle florin, du nom de la ville, et qui depuis sept cents ans est restée à la même effigie, au même poids et au même titre, sans qu'aucune des révolutions qui suivirent celle à laquelle il devait naissance, ait osé changer son empreinte populaire, ou alterer son or républicain.

Cependant les Guelfes, plus généreux ou plus confians que leurs ennemis, avaient permis aux Gibelins de rester dans la ville. Ceux-ci profitèrent de cette liberté pour ourdir une conspiration, qui fut découverte. Les magistrats leur firent porter l'ordre de venir rendre compte de leur conduite; mais ils repoussèrent les archers du podestat à coups de pierres et de flèches. Tout le peuple se souleva aussitôt; on vint attaquer les ennemis dans leurs maisons, on fit le siége des palais et des forteresses; en deux jours tout fut fini. Schazetto des Uberti mourut les armes à la main. Un autre Uberti et un Infangati eurent la tête tranchée sur la place du Vieux-Marché; et ceux qui échappèrent au massacre ou à la justice, guidés par Farinata des Uberti, sortirent de la ville, et allèrent demander à Sienne un asile qu'elle leur accorda.

Farinata des Uberti était un de ces hommes de la famille du baron des Adrets, du connétable de Bourbon et des Lesdiguières, qui naissent avec un bras de fer et un cœur de bronze, dont les yeux s'ouvrent dans une ville assiégée et se ferment sur un champ de bataille; — plantes arrosées de sang, et qui portent des fleurs et des fruits sanglans.

La mort de l'empereur lui ôtait la ressource ordinaire aux Gibelins, qui était de s'adresser à l'empereur. Il envoya alors des députés à Manfred, roi de Sicile. Ces députés demandaient une

armée. Manfred offrit cent hommes. Les ambassadeurs étaient sur le point de refuser cette offre, qu'ils regardaient comme dérisoire; mais Farinata leur écrivit : « Acceptez toujours; l'important est d'avoir le drapeau de Manfred parmi les nôtres, et quand nous l'aurons, j'irai le planter en tel lieu, qu'il faudra bien qu'il nous envoie un renfort pour l'aller reprendre. »

Cependant l'armée guelfe poursuivit les Gibelins, et vint établir son camp devant la porte de Camoglia, dont la poussière était si douce à Alfieri (1). Après quelques escarmouches sans conséquence, Farinata ordonna une sortie, fit distribuer aux soldats allemands que lui avait envoyés Manfred (2) les meilleurs vins de la Toscane, et lorsqu'il vit le combat engagé entre les Guelfes et les Gibelins, sous le prétexte de dégager une partie des siens, il se mit à la tête de ces auxiliaires, et leur fit faire une charge tellement profonde, que lui et ses cent hommes se trouvèrent enveloppés par toute l'armée ennemie. Les Allemands se battirent en désespérés; mais la partie était trop inégale pour que le courage y pût quelque chose. Tous tombèrent; Farinata seul et par miracle s'ouvrit un chemin, et regagna les siens, couvert du sang de ses ennemis, las de tuer, mais sans blessure.

Son but était atteint. Les cadavres des soldats de Manfred criaient vengeance par toutes leurs blessures; l'étendard royal envoyé à Florence avait été traîné dans la boue et mis en pièces par la populace. Il y avait affront à la maison de Souabe et tache à l'écusson impérial. Une victoire seule pouvait venger l'un et effacer l'autre. Farinata des Uberti écrivit au roi de Sicile le récit de la bataille; Manfred lui répondit en lui envoyant deux mille hommes.

Alors le lion se fit renard. Pour attirer les Florentins dans une mauvaise position, Farinata feignit d'avoir à se plaindre des Gibelins. Il écrivit aux Anziani pour leur indiquer un rendez-vous à un quart de lieue de la ville. Douze hommes l'y attendirent; lui s'y rendit seul. Il leur offrit, s'ils voulaient faire marcher une armée puissante contre Sienne, de leur livrer la porte de San-Vito, dont il avait la garde. Les chefs guelfes ne pouvaient rien décider sans

(1) A Camoglia mi godo il polverone. *Sonnet* CXII.
(2) Manfred était de la maison de Souabe.

l'avis du peuple. Ils retournèrent vers lui et assemblèrent le conseil. Farinata rentra dans la ville.

L'assemblée fut tumultueuse; la masse était d'avis d'accepter, mais quelques-uns, plus clairvoyans, craignaient une trahison. Les Anziani, qui avaient entamé la négociation, et qui devaient en tirer honneur, l'appuyaient de tout leur pouvoir, et le peuple appuyait les Anziani. Le comte Guido Guerra et Tegghiaio Aldobrandini essayèrent en vain de s'opposer à la majorité : le peuple ne voulut pas les écouter. Alors Cece des Guerardini, connu par sa sagesse et son dévouement à la patrie, se leva et essaya de se faire entendre; mais les Anziani lui ordonnèrent de se taire. Il n'en continua pas moins son discours, et les magistrats le condamnèrent à cent florins d'amende. Il consentit à les payer si à ce prix il obtenait la parole. L'amende fut doublée. Guerardini accepta cette nouvelle punition en disant qu'on ne pouvait acheter trop cher le bonheur de donner un bon avis à la république. Enfin on porta l'amende jusqu'à la somme de quatre cents florins, sans qu'on pût lui imposer silence. Ce dévouement, qu'on prit pour de l'obstination, exalta les esprits. La peine de mort fut proposée et adoptée contre celui qui osait ainsi s'opposer à la volonté du peuple. La sentence fut signifiée à Guerardini. Il l'écouta tranquillement; puis, se levant une dernière fois : « Faites dresser l'échafaud, dit-il, et laissez-moi parler pendant qu'on le dressera. » Mais les Florentins étaient décidés à ne rien écouter. Au lieu de tomber aux pieds de cet homme, ils l'arrêtèrent; et comme il était le seul opposant, une fois hors de l'assemblée, la proposition passa. Florence envoya demander du secours à ses alliés. Lucques, Bologne, Pistoie, le Prato, San-Miniato et Volterra répondirent à son appel. Au bout de deux mois, les Guelfes avaient rassemblé trois mille cavaliers et trente mille fantassins.

Le lundi 3 septembre 1260, cette armée sortit nuitamment des murs de Florence, et marcha vers Sienne. Au milieu d'une garde choisie parmi les plus braves roulait pesamment le carroccio : c'était un char doré attelé de huit bœufs, couverts de caparaçons rouges, et au milieu duquel s'élevait une antenne surmontée d'un globe doré ; au-dessus de ce globe et entre deux voiles blanches flottait l'étendard de Florence, qui, au moment du combat, était remis aux mains de celui qu'on estimait le plus brave. Au-dessous, un Christ

en croix semblait bénir l'armée de ses bras étendus. Une cloche, suspendue près de lui, rappelait vers un centre commun ceux que la mêlée dispersait, et le pesant attelage, ôtant au carroccio tout moyen de fuir, forçait l'armée soit à l'abandonner avec honte, soit à le défendre avec acharnement. C'était une invention d'Eribert, archevêque de Milan, qui, voulant relever l'importance de l'infanterie des communes, afin de l'opposer à la cavalerie des gentilshommes, en avait fait usage pour la première fois dans la guerre contre Conrad-le-Salique; aussi était-ce au milieu de l'infanterie, dont le pas se réglait sur celui des bœufs, que roulait cette lourde machine. Celui qui la conduisait cette fois était un vieillard de soixante-dix ans, nommé Jean Tornaquinci; et sur la plate-forme du carroccio, réservée aux plus vaillans, étaient ses sept fils, auxquels il avait fait jurer de mourir tous, avant qu'un seul ennemi touchât cette arche d'honneur du moyen-âge. Quant à la cloche, elle avait été bénite, disait-on, par le pape Martin, et s'appelait Martinella.

Le 4 septembre, au point du jour, l'armée se trouva sur le Monte-Aperto, monticule situé à cinq milles de Sienne, vers la partie orientale de la ville; elle découvrit alors dans toute son étendue la cité qu'elle espérait surprendre. Aussitôt un évêque presque aveugle monta sur la plateforme du carroccio, et dit la messe, que toute l'armée écouta solennellement à genoux et la tête découverte; puis, le saint sacrifice achevé, il détacha l'étendard de Florence, le remit aux mains de Jacopo del Vacca, de la famille des Pazzi, et, revêtant lui-même une armure, il alla se placer dans les rangs de la cavalerie. Il y était à peine, que la porte de San-Vito s'ouvrit, suivant la promesse faite. La cavalerie allemande en sortit la première; derrière elle venait celle des émigrés florentins, commandée par Farinata; ensuite parurent les citoyens de Sienne avec leurs vassaux formant l'infanterie, en tout 13,000 hommes. Les Florentins virent qu'ils étaient trahis, mais ils comparèrent aussitôt leur armée à celle qui se développait sous leurs yeux, et poussèrent de grands cris de provocation et d'insulte, en songeant qu'ils étaient trois contre un, et firent face à l'ennemi.

En ce moment, l'évêque qui avait dit la messe, et qui, comme tous les hommes privés d'un sens, avait exercé les autres à le remplacer, entendit du bruit derrière lui, se retourna, et ses

yeux, tout affaiblis qu'ils étaient, crurent apercevoir entre lui et l'horizon, une ligne qui un instant auparavant n'existait pas. Il frappa sur l'épaule de son voisin, et lui demanda si ce qu'il apercevait était une muraille ou un brouillard. « Ce n'est ni l'un ni l'autre, répondit le soldat; ce sont les boucliers des ennemis. » En effet, un corps de cavalerie allemande avait tourné le Monte-Aperto, passé l'Arbia à gué, et attaquait les derrières de l'armée florentine, tandis que le reste des Siennois lui présentait le combat en face.

Alors Jacopo del Vacca, pensant que l'heure était venue d'engager la bataille, éleva au-dessus de toutes les têtes l'étendard de Florence, qui représentait un lion, et cria : en avant ! Mais au même instant Bocca Degli Abbati, qui était Gibelin dans l'ame, tira son épée du fourreau, et abattit d'un seul coup la main et l'étendard. Puis s'écriant : à moi les Gibelins ! il se sépara avec trois cents nobles du même parti, de l'armée guelfe, pour aller rejoindre la cavalerie allemande.

Cependant la confusion était grande parmi les Florentins : Jacopo del Vacca élevait son poignet mutilé et sanglant en criant : trahison ! Nul ne pensait à ramasser l'étendard foulé aux pieds des chevaux, et chacun, en se voyant chargé par celui qu'un instant auparavant il croyait son frère, au lieu de s'appuyer sur son voisin, s'éloignait de lui, craignant plus encore l'épée qui le devait défendre que celle qui le devait attaquer. Alors le cri de trahison, proféré par Jacopo del Vacca, passa de bouche en bouche, et chaque cavalier, oubliant le salut de la patrie pour ne penser qu'au sien, tira du côté qui lui sembla le moins dangereux, confiant sa vie à la vitesse de sa monture, et laissant son honneur expirer à sa place sur le champ de bataille; si bien que de ces trois mille hommes qui étaient tous de la noblesse, trente-cinq vaillans restèrent seuls, qui ne voulurent pas fuir, et qui moururent.

L'infanterie, qui était composée du peuple de Florence et de gens venus des villes alliées, fit meilleure contenance, et se serra autour du carroccio. Ce fut donc sur ce point que se concentra *le combat et le grand carnage qui teignit l'Arbia en rouge* (1).

(1) . . . . . lo strazio e 'l grande scempio
Che fece l'Arbia colorata in rosso.
Inf. x, 85.

Mais, privés de leur cavalerie, les Guelfes ne pouvaient tenir, puisque tous ceux qui étaient restés sur le champ de bataille étaient, comme nous l'avons dit, des gens du peuple qui, armés au hasard de fourches et de hallebardes, n'avaient à opposer à la longue lance et à l'épée à deux mains des cavaliers, que des boucliers de bois, des cuirasses de buffle, ou des justaucorps matelassés. Les hommes et les chevaux bardés de fer entraient donc facilement dans ces masses, et y faisaient des trouées profondes; et cependant, animés par le bruit de Martinella qui ne cessait de sonner, trois fois ces masses se refermèrent, repoussant de leur sein la cavalerie allemande, qui en ressortit trois fois sanglante et ébréchée, comme un fer d'une blessure.

Enfin, à l'aide de la diversion que fit Farinata à la tête des émigrés florentins et du peuple de Sienne, les cavaliers arrivèrent jusqu'au carroccio. Alors se passa à la vue des deux armées une action merveilleuse : ce fut celle de ce vieillard auquel nous avons dit que la garde du carroccio était confiée, et qui avait fait jurer à ses sept fils de mourir au poste où il les avait placés.

Pendant tout le combat, les sept jeunes gens étaient restés sur la plateforme du carroccio, d'où ils dominaient l'armée; trois fois ils avaient vu l'ennemi près d'arriver jusqu'à eux, et trois fois ils avaient tourné les yeux impatiemment sur leur père. Mais d'un signe, le vieillard les avait retenus; enfin l'heure était arrivée où il fallait mourir; le vieillard cria à ses fils : *allons!*

Les jeunes gens sautèrent à bas du carroccio, à l'exception d'un seul que son père retint par le bras : c'était le plus jeune, et par conséquent le plus aimé; il avait dix-sept ans à peine, et s'appelait Arnolfo.

Les six frères étaient armés comme des chevaliers; ils reçurent vigoureusement le choc des Gibelins. Pendant ce temps, le père, de la main dont il ne retenait pas son fils, sonnait la cloche de ralliement : les Guelfes reprirent courage, et les cavaliers allemands furent une quatrième fois repoussés. Le vieillard vit revenir à lui quatre de ses fils; deux s'étaient couchés déjà pour ne plus se relever.

Au même instant, mais du côté opposé, on entendit de grands cris, et l'on vit la foule s'ouvrir. C'était Farinata des Uberti à la tête des émigrés florentins. Il avait poursuivi la cavalerie guelfe jusqu'à ce qu'il se fût assuré qu'elle ne reviendrait plus au combat,

comme un loup qui écarte les chiens avant de se jeter sur les moutons.

Le vieillard, qui dominait la mêlée, le reconnut à son panache, à ses armes, et encore plus, à ses coups; l'homme et le cheval paraissaient ne faire qu'un, et semblaient un monstre couvert des mêmes écailles. Ce qui tombait sous les coups de l'un, était foulé à l'instant sous les pieds de l'autre; tout s'ouvrait devant eux. Le vieillard fit un signe à ses quatre fils, et Farinata vint se heurter contre une muraille de fer. Aussitôt les masses se serrèrent autour d'eux, et le combat se rétablit.

Farinata était seul parmi ces gens de pied qu'il dominait de toute la hauteur de son cheval, car il avait laissé les autres cavaliers gibelins bien loin derrière lui. Le vieillard pouvait suivre son épée flamboyante, qui se levait et s'abaissait avec la régularité d'un marteau de forgeron; il pouvait entendre le cri de mort qui suivait chaque coup porté; deux fois, il crut reconnaître la voix de ses fils; cependant il ne cessa point de sonner la cloche; seulement de l'autre main, il serrait avec plus de force le bras d'Arnolfo.

Farinata recula enfin, mais comme recule un lion, déchirant et rugissant; il dirigea sa retraite vers les cavaliers florentins qui chargeaient pour le secourir; pendant le moment qui s'écoula avant qu'il les rejoignît, le vieillard vit revenir deux de ses fils; pas une larme ne sortit de ses yeux, pas une plainte ne s'échappa de son cœur; seulement il serra Anolfo contre sa poitrine.

Mais Farinata, les émigrés florentins, et les cavaliers allemands s'étaient réunis, et tandis que toutes les troupes siennoises chargeaient de leur côté, infanterie contre infanterie, ils se préparèrent à charger du leur.

La dernière attaque fut terrible; trois mille hommes, à cheval et couverts de fer, s'enfoncèrent au milieu de dix ou douze mille fantassins qui restaient encore autour du carroccio. Ils entrèrent dans cette masse, la sillonnant tel qu'un immense serpent dont l'épée de Farinata était le dard; le vieillard vit le monstre s'avancer en roulant ses anneaux gigantesques; il fit signe à ses deux fils, ils s'élancèrent au-devant de l'ennemi avec toute la réserve. Arnolfo pleurait de honte de ne pas suivre ses frères.

Le vieillard les vit tomber l'un après l'autre; alors il remit la

corde de la cloche aux mains d'Arnolfo, et sauta au bas de la plate-forme; le pauvre père n'avait pas eu le courage de voir mourir son septième enfant.

Farinata passa sur le corps du père comme il avait passé sur celui des fils; le carroccio fut pris, et comme Arnolfo continuait de sonner la cloche, malgré les injonctions contraires qu'il recevait, Della Presa monta sur la plateforme et lui brisa la tête d'un coup de masse d'armes.

Du moment où les Florentins n'entendirent plus la voix de Martinella, ils n'essayèrent même plus de se rallier. Chacun s'enfuit de son côté, quelques-uns se réfugièrent dans le château de Monte-Aperto où ils furent pris le lendemain; les autres moururent; dix mille hommes, dit-on, restèrent sur la place du combat.

La perte de la bataille de Monte-Aperto est restée pour Florence un de ces grands désastres, dont le souvenir se perpétue à travers les âges. Après cinq siècles et demi, le Florentin montre encore aux étrangers le lieu du combat avec tristesse, et cherche dans les eaux de l'Arbia cette teinte rougeâtre que leur a donnée, dit-on, le sang de ses ancêtres; de leur côté, les Siennois s'enorgueillissent encore aujourd'hui de leur victoire. Les antennes du carroccio qui vit tant d'hommes tomber autour de lui dans cette fatale journée, sont précieusement conservées dans la basilique, comme Gênes conserve, à la porte de la Darsena, les chaînes du port de Pise; comme Perouse garde à la fenêtre du palais gouvernemental le lion de Florence : pauvres villes à qui il ne reste de leur antique liberté que les trophées qu'elles se sont enlevés les unes aux autres; pauvres esclaves à qui leurs maîtres ont, par dérision sans doute, cloué au front leur couronne de reine.

Le 27 septembre l'armée gibeline se présenta devant Florence, dont elle trouva toutes les femmes en deuil; car, dit Villani, il n'en était pas une seule qui n'eût perdu un fils, un frère ou un mari. Les portes en étaient ouvertes, et nulle opposition ne fut faite : dès le lendemain, toutes les lois guelfes furent abolies, et le peuple, cessant d'avoir part aux conseils, rentra sous la domination de la noblesse.

Alors une diète des cités gibelines de la Toscane fut convoquée à Empoli; les ambassadeurs de Pise et de Sienne déclarèrent qu'ils ne voyaient d'autre moyen d'éteindre la guerre civile qu'en dé-

truisant complètement Florence, véritable capitale des Guelfes, qui ne cesserait de favoriser ce parti; les comtes Guidi et Alberti, les Santafior et les Ubaldini, appuyèrent cette proposition. Chacun y applaudit, soit par ambition, soit par haine, soit par crainte. La motion allait passer lorsque Farinata des Uberti se leva.

Ce fut un discours sublime que celui que prononça ce Florentin pour Florence, ce fils plaidant en faveur de sa mère, ce victorieux demandant grace pour les vaincus, offrant de mourir pour que la patrie vécût, commençant comme Coriolan et finissant comme Camille (1).

La parole de Farinata l'emporta au conseil, comme son épée à la bataille. Florence fut sauvée, et les Gibelins y établirent le siége de leur gouvernement qui dura six ans.

Ce fut la cinquième année de cette réaction impériale que naquit à Florence un enfant qui reçut de ses parens le nom d'Alighieri, et du ciel celui de Dante.

DANTE ALIGHIERI.

C'était le rejeton d'une noble famille, dont lui-même prendra soin de nous tracer la généalogie (2). La racine de cet arbre, dont il fut le rameau d'or, était Caccia Guida Elisei, qui, ayant pris pour femme une jeune fille de Ferrare de la famille des Alighieri, ajouta à son nom et à ses armes le nom et les armes de son épouse, et mourut en terre sainte, chevalier dans la milice de l'empereur Conrad.

Jeune encore, il perdit son père. Élevé par sa mère, que l'on appelait Bella, son éducation fut celle d'un chrétien et d'un gentilhomme. Brunetto Latini lui apprit les lettres latines et grecques. Quant au nom de son maître en chevalerie, il s'est perdu, quoique la bataille de Campoldino ait prouvé qu'il en avait reçu de nobles leçons.

(1) . . . . fu'io, sol, colà dove sofferto
Fu per ciascun di torre via Fiorenza
Colui che la difesi a viso aperto.

Inf. Cant. x.

(2) Paradis, chant xv.

Adolescent, il étudia la philosophie à Florence, Bologne et Padoue; homme, il vint à Paris, et y apprit la théologie; puis il retourna dans sa belle Florence, et la trouva en proie aux guerres civiles. Son alliance avec une femme de la famille des Donati le jeta dans le parti guelfe. Dante était un de ces hommes qui se donnent corps et ame lorsqu'ils se donnent. Aussi le voyons-nous, à la bataille de Campoldino, charger à cheval les Gibelins d'Arezzo, et, dans la guerre contre les Pisans, monter le premier à l'escalade du château de Caprona.

Après cette victoire, il obtint les premières dignités de la république. Nommé quatorze fois ambassadeur, quatorze fois il mena à bien la mission qui lui avait été confiée. Ce fut au moment de partir pour l'une de ces ambassades (1) que, mesurant du regard les évènemens et les hommes, et que trouvant les uns gigantesques et les autres petits, il laissa tomber ces paroles dédaigneuses : — Si je reste, qui ira? si je vais, qui restera?... Une terre labourée par les discordes civiles est prompte à faire germer une pareille semence; sa plante est l'envie et son fruit l'exil.

Accusé de concussion, Dante fut condamné, le 27 janvier 1302, par sentence du comte Gabriel Gubbio, podestat de Florence, à huit mille livres d'amende et deux ans de proscription, et dans le cas de non-paiement de cette amende, à la confiscation et dévastation de ses biens et à un exil éternel.

Dante ne voulut pas reconnaître le crime en reconnaissant l'arrêt. Il abandonna ses emplois, ses terres, ses maisons, et sortit de Florence, emportant pour toute richesse l'épée avec laquelle il avait combattu à Campoldino, et la plume qui avait déjà écrit les sept premiers chants de l'Enfer.

Alors ses biens furent confisqués et vendus au profit de l'état; on passa la charrue à la place où avait été sa maison, et l'on y sema du sel. Enfin, condamné à mort par contumace, il fut brûlé en effigie sur la même place où deux siècles plus tard Savonarole devait l'être en réalité.

L'amour de la patrie, le courage dans le combat, l'ardeur de la gloire, avaient fait de Dante un brave guerrier; l'habileté dans l'intrigue, la persévérance dans la politique, la justesse dans la

(1) Près du pape Boniface VIII.

vérité, avaient fait de Dante un grand politique; le malheur, le dédain et la vengeance firent de lui un sublime poète. Privé de cette activité terrestre, dont elle avait besoin, son ame se jeta dans la contemplation des choses divines; et tandis que son corps demeurait enchaîné sur la terre, son esprit visitait le triple royaume des morts, et peuplait l'enfer de ses haines, et le paradis de ses amours. La *Divine Comédie* est l'œuvre de la vengeance; Dante taille sa plume avec son épée.

Le premier asile qui s'offrit au fugitif, fut le château du seigneur della Scala; et dès le premier chant de son Enfer, le poète s'empresse d'acquitter la dette de sa reconnaissance (1), qu'il exprimera encore dans le XVIIe chant du Paradis (2).

Il trouva la cour de cet Auguste du moyen-âge peuplée de proscrits. L'un d'eux, Sagacius Mucius Gazata, historien de Reggio, nous a laissé des détails précieux sur la manière dont le seigneur della Scalla exerçait sa royale hospitalité envers ceux qui venaient demander un asile à son château féodal. « Ils avaient différens appartemens selon leurs diverses conditions, et à chacun le magnifique seigneur avait donné des valets et une table splendide. Les diverses chambres étaient indiquées par des devises et des symboles divers. La victoire pour les guerriers, l'espérance pour les proscrits, les Muses pour les poètes, Mercure pour les peintres, le paradis pour les gens d'église, et pendant les repas, des musiciens, des bouffons et des joueurs de gobelets parcouraient ces appartemens. Les salles étaient peintes par Giotto, et les sujets qu'il avait traités avaient rapport aux vicissitudes de la fortune humaine. De temps en temps le seigneur châtelain appelait à sa propre table quelques-uns de ses hôtes, surtout Guido de Castello de Reggio, qu'à cause de sa

(1) . . . . infin che 'l veltro
Verrà, che la farà morir di doglia,
Questi non ciberà terra nè peltro;
Ma sapienza, e amore, e virtute,
E sua nazion sarà tra feltro e feltro.
Inf. Cant. I^o.

(2) Lo primo tuo rifugio e 'l primo ostello
Sarà la cortesia del gran Lombardo,
Che 'n su la Scala porta il santo uccello.
Parad. Cant. XVII.

franchise on appelait le simple Lombard, et Dante Alighieri, homme alors très illustre, et qu'il vénérait à cause de son génie.

Mais tout honoré qu'il était, le proscrit ne pouvait plier sa fierté à cette vie, et des plaintes profondes sortent à plusieurs reprises de sa poitrine. Tantôt c'est Farinata qui de sa voix altière lui dit : « La reine de ces lieux n'aura pas rallumé cinquante fois son visage nocturne, que tu apprendras par toi-même combien est difficile l'art de rentrer dans sa patrie. » Tantôt c'est son aïeul Caccia Guida qui, compatissant aux peines à venir de son fils, s'écrie : « Ainsi qu'Hippolyte sortit d'Athènes, chassé par une marâtre perfide et impie, ainsi il te faudra quitter les choses les plus chères, et ce sera la première flèche qui partira de l'arc de l'exil. Alors tu comprendras ce que renferme d'amertume le pain de l'étranger, et combien l'escalier d'autrui est dur à monter et à descendre. Mais le poids le plus lourd à tes épaules sera cette société mauvaise et divisée avec laquelle tu tomberas dans l'abîme. » Ces vers, on le voit, sont écrits avec les larmes des yeux et le sang du cœur.

Cependant, quelque douleur amère qu'il souffrît, le poète refusa de rentrer dans sa patrie, parce qu'il n'y rentrait point par le chemin de l'honneur. En 1315, une loi rappela les proscrits à la condition qu'ils paieraient une certaine amende. Dante, dont les biens avaient été vendus et la maison démolie, ne put réaliser la somme nécessaire. On lui offrit alors de l'en exempter, mais à la condition qu'il se constituerait prisonnier, et qu'il irait recevoir son pardon à la porte de la cathédrale, les pieds nus, vêtu de la robe de pénitent, et les reins ceints d'une corde. Cette proposition lui fut transmise par un religieux de ses amis. Voici la réponse de Dante :

« J'ai reçu avec honneur et avec plaisir votre lettre, et après en avoir pesé chaque parole, j'ai compris avec reconnaissance combien vous désirez du fond du cœur mon retour dans la patrie. Cette preuve de votre souvenir me lie d'autant plus étroitement à vous, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis. Donc, si ma réponse n'était point telle que le souhaiterait peut-être la pusillanimité de quelques-uns, je la remets affectueusement à l'examen de votre prudence. Voilà ce que j'ai appris par une lettre de votre neveu, qui est le mien, et de quelques-uns de mes amis. D'après une loi, récemment publiée à Florence, sur le rappel des bannis, il paraît

que, si je veux donner une somme d'argent ou faire amende honorable, je pourrais être absous et retourner à Florence. Dans cette loi, ô mon père! il faut l'avouer, il y a deux choses ridicules et mal conseillées; je dis mal conseillées par ceux qui ont fait la loi, car votre lettre, plus discrètement et plus sagement conçue, ne contenait rien de ces choses.

«Voilà donc la glorieuse manière dont Dante Alighieri doit rentrer dans sa patrie après l'ennui d'un exil de quinze ans. Voilà la réparation accordée à une innocence manifeste à tout le monde. Mes larges sueurs, mes longues fatigues m'auront rapporté ce salaire! Loin d'un philosophe cette bassesse digne d'un cœur de boue. Merci du spectacle où je serais offert au peuple comme le serait quelque misérable demi-savant sans cœur et sans renommée! Que moi, exilé d'honneur, j'aille me faire tributaire de ceux qui m'offensent, comme s'ils avaient bien mérité de moi! Ce n'est point là le chemin de la patrie, ô père! Mais s'il en est quelque autre qui me soit ouvert par vous, et qui n'ôte point la renommée à Dante, je l'accepte, indiquez-le-moi, et alors mes pas ne seront pas lents. Dès que l'on ne rentre pas à Florence par la rue de l'honneur, mieux vaut n'y pas rentrer. Le soleil et les étoiles se voient par toute la terre, et par toute la terre on peut méditer les vérités du ciel (1). »

Dante, proscrit par les Guelfes, s'était fait Gibelin, et devint aussi ardent dans sa nouvelle religion qu'il avait été loyal dans l'ancienne : sans doute, il croyait que l'unité impériale était le seul moyen de grandeur pour l'Italie, et cependant Pise avait bâti sous ses yeux son Campo-Santo, son dôme et sa tour penchée. Arnolfo de Lapo avait jeté sur la grande place de Florence les fondemens de Sainte-Marie-des-Fleurs; Sienne avait élevé sa cathédrale au clocher rouge et noir, et y avait renfermé comme un bijou dans son écrin la chaire sculptée par Nicolas de Pise. Peut-être aussi le caractère aventureux des chevaliers et des seigneurs allemands lui semblait-il plus poétique que l'habileté commerçante de la noblesse génoise ou vénitienne; et la fin de l'empereur Albert lui plaisait-elle plus que la mort de Boniface VIII (2).

(1) Cette lettre, conservée dans la bibliothèque de Florence, n'est point de la main de Dante. Dante, comme Molière, n'a laissé aucun manuscrit autographe.

(2) L'empereur Albert fut tué à Kœnigfelden par son neveu Jean de Souabe, au

Lassé de la vie qu'il menait chez Can della Scala, où l'amitié du maître ne le protégeait pas toujours contre l'insolence de ses courtisans et les facéties de son bouffon, le poète reprit sa vie errante. Il avait achevé son poème de *l'Enfer* à Vérone; il écrivit *le Purgatoire* à Gargagnano, et termina son œuvre au château de Tolmino en Frioul par *le Paradis*. De là il vint à Padoue, où il passa quelque temps chez Giotto, son ami, à qui par reconnaissance il donna la couronne de Cimabuë. Enfin il alla à Ravenne; c'est dans cette ville qu'il publia son poème tout entier. Deux mille copies en furent faites à la plume et envoyées par toute l'Italie; chacun leva ses yeux étonnés vers ce nouvel astre qui venait de s'allumer au ciel. On douta qu'un homme vivant encore eût pu écrire de telles choses, et plus d'une fois il arriva, lorsque Dante se promenait lent et sévère dans les rues de Vérone avec sa longue robe rouge et sa couronne de laurier sur sa tête, que la mère saintement effrayée le montra du doigt à son enfant, en lui disant : « Vois-tu cet homme? il est descendu dans l'enfer. »

Dante mourut à Ravenne le 14 septembre 1321, à l'âge de 56 ans. Guido de Poleta, qui lui avait offert un asile, le fit ensevelir dans l'église des frères mineurs en grande pompe et en habit de poète. Ses ossemens y restèrent jusqu'en 1481, époque à laquelle Bernard Bembo, podestat de Ravenne pour la république de Venise, lui fit élever un mausolée d'après les dessins de Pierre Lombardo. A la voûte de la coupole sont quatre médaillons, représentant Virgile, son guide, Brunetto Latini, son maître, Can Grande, son protecteur, et Guido Cavalcante, son ami.

Florence, injuste pour le vivant, fut pieuse envers le mort, et tenta de ravoir les restes de celui qu'elle avait proscrit. Dès 1396, elle lui décrète un monument public; en 1429, elle renouvelle ses instances près des magistrats de Ravenne; enfin, en 1519, elle adresse une demande à Léon X, et parmi les signatures on lit cette apostille : *Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie Votre Sainteté, pour la*

moment où il marchait contre les Suisses. Boniface VIII, furieux d'avoir été souffleté par Colonna, fut saisi d'une fièvre frénétique, et se brisa la tête contre les murs de sa chambre, après s'être dévoré une main. Le peuple lui fit cette épitaphe : Ci gît qui entra au pontificat comme un renard, y régna comme un lion, et y mourut comme un chien.

même cause, m'offrant de faire au divin poète une sépulture convenable, et dans un lieu honorable de cette ville. Léon X refusa. C'eût été cependant une grande et belle chose que le tombeau de Dante, par Michel-Ange.

Dante était de moyenne stature et bien pris dans ses membres; il avait le visage long, les yeux larges et perçans, le nez aquilin, les mâchoires fortes, la lèvre inférieure avancée et plus grosse que l'autre, la peau brune, et la barbe et les cheveux crépus. Il marchait ordinairement grave et doux, vêtu d'habits simples, parlant rarement, et attendant presque toujours qu'on l'interrogeât pour répondre; alors sa réponse était juste et concise, car il prenait le temps de la peser dans sa sagesse. Sans avoir une élocution facile, il devenait éloquent dans les grandes circonstances. A mesure qu'il vieillissait, il se félicitait d'être solitaire et éloigné du monde; l'habitude de la contemplation lui fit contracter un maintien austère, quoiqu'il fût toujours homme de premier mouvement et d'excellent cœur. Il en donna une preuve lorsque, pour sauver un enfant qui était tombé dans l'un de ces petits puits où l'on plongeait les nouveau-nés, il brisa le baptistaire de Saint-Jean, se souciant peu qu'on l'accusât d'impiété (1).

Dante avait eu, à l'âge de neuf ans, l'un de ces jeunes amours qui étendent leur enchantement sur toute la vie. Béatrix de Folto Portinari, en qui, chaque fois qu'il la revoyait, il trouvait une beauté nouvelle (2), passa devant cet enfant au cœur de poète, qui l'immortalisa lorsqu'il fut devenu homme. A l'âge de 26 ans, cet ange prêté à la terre alla reprendre au ciel ses ailes et son auréole, et Dante la retrouva à la porte du Paradis, où ne pouvait l'accompagner Virgile.

(1) Non mi parén meno ampi, nè maggiori
Che quei che son nel mio bel san Giovanni
Fatti, per luogo de' battezzatori;
L'uno de' gli quali, ancor non è molt' anni,
Rupp' io per un che dentro v'anneggava:
E questo sia suggel ch' ogni uomo sganni.
Inf. c. XIX.

(2) Io non la vidi tante volte ancora
Ch'io non trovassi in lei nuova bellezza.

LA DIVINA COMMEDIA.

Si l'on veut jeter un coup-d'œil sur l'Europe du XIIIe siècle, et voir depuis cent ans quels évènemens s'y accomplissaient, on sentira que l'on touche à cette époque où la féodalité, préparée par une genèse de huit siècles, commence le laborieux enfantement de la civilisation. Le monde païen et impérial d'Auguste s'était écroulé avec Charlemagne en Occident, et avec Alexis l'Ange en Orient : le monde chrétien et féodal de Hugues Capet lui avait succédé, et le moyen-âge religieux et politique, personnifié déjà dans Grégoire VII et dans Louis IX, n'attendait plus pour se compléter que son représentant littéraire.

Il y a de ces momens où des idées vagues, cherchant un corps pour se faire homme, flottent au-dessus des sociétés comme un brouillard à la surface de la terre : tant que le vent le pousse sur le miroir des lacs ou sur le tapis des plaines, ce n'est qu'une vapeur sans forme, sans consistance et sans couleur ; mais s'il rencontre un grand mont, il s'attache à sa cime, la vapeur devient nuée, la nuée orage, et tandis que le front de la montagne ceint son auréole d'éclairs, l'eau qui filtre mystérieusement, s'amasse dans ses cavités profondes, et sort à ses pieds, source de quelque fleuve immense, qui traverse, en s'élargissant toujours, la terre ou la société, et qui s'appelle le Nil ou l'Iliade, le Pô ou la Divine Comédie.

Dante, comme Homère, eut le bonheur d'arriver à l'une de ces époques où une société vierge cherche un génie qui formule ses premières pensées : il apparut au seuil du monde au moment où saint Louis frappait à la porte du ciel. Derrière lui tout était ruines, devant lui tout était avenir ; mais le présent n'avait encore que des espérances.

L'Angleterre, envahie depuis deux siècles par les Normands, opérait sa transformation politique. Depuis long-temps il n'y avait plus de combats réels entre les vainqueurs et les vaincus ; mais il y avait toujours lutte sourde entre les intérêts du peuple conquis et ceux du peuple conquérant. Dans cette période de deux siècles, tout ce que l'Angleterre avait eu de grands hommes, était né une épée à la main, et si quelque vieux barde portait encore une harpe pendue à son épaule, ce n'était qu'à l'abri des châteaux saxons, dans un langage

inconnu aux vainqueurs et presque oublié des vaincus, qu'il osait célébrer les bienfaits du bon roi Alfred ou les exploits de Harold, fils de Sigurd. C'est que, des relations forcées qui s'étaient établies entre les indigènes et les étrangers, il commençait à naître une langue nouvelle, qui n'était ni le normand ni le saxon, mais un composé informe et bâtard de tous deux, que cent quatre-vingts ans plus tard seulement, Thomas Morus, Steel et Spenser devaient régulariser pour Shakspeare.

L'Espagne, fille de la Phénicie, sœur de Carthage esclave de Rome, conquise par les Goths, livrée aux Arabes par le comte Julien, annexée au trône de Damas par Tarik, puis séparée du califat d'Orient par Abdalrahman, de la tribu des Omniades; l'Espagne, mahométane du détroit de Gibraltar aux Pyrénées, avait hérité de la civilisation transportée par Constantin de Rome à Byzance. Le phare éteint d'un côté s'était rallumé de l'autre, et tandis que s'écroulaient à la rive gauche de la Méditerranée le Parthénon et le Colysée, on voyait s'élever, à la rive droite, Cordoue avec ses six mille mosquées, ses neuf cents bains publics, ses deux cent mille maisons, et son palais de Zehra, dont les murs et les escaliers, incrustés d'acier et d'or, étaient soutenus par mille colonnes des plus beaux marbres de Grèce, d'Afrique et d'Italie.

Cependant, tandis que tant de sang étranger et infidèle s'injectait dans ses veines, l'Espagne n'avait point cessé de sentir battre dans les Asturies son cœur national et chrétien; Pélage, qui n'eut d'abord pour empire qu'une montagne, pour palais qu'une caverne, et pour sceptre qu'une épée, avait jeté au milieu du califat d'Abdalrahman les fondemens du royaume de Charles-Quint. La lutte commencée en 717 s'était continuée pendant cinq cents ans, et lorsqu'au commencement du XIIIe siècle, Ferdinand réunit sur sa tête les deux couronnes de Léon et de Castille, c'étaient les Musulmans à leur tour qui ne possédaient plus en Espagne que le royaume de Grenade, une partie de l'Andalousie et les provinces de Valence et de Murcie.

Ce fut en 1236 que Ferdinand fit son entrée dans Cordoue, et qu'après avoir purifié la principale mosquée, le roi de Castille et de Léon alla se reposer de ses victoires dans le magnifique palais qu'Abdalrahman III avait fait bâtir pour sa favorite. Entre autres merveilles, il trouva dans la capitale du califat une bibliothèque qui

contenait six cent mille volumes : ce que devint ce trésor de l'esprit humain, nul ne le sait. Origine, religion, mœurs, tout était différent entre les vainqueurs et les vaincus ; ils ne parlaient pas la même langue. Les Musulmans emportèrent avec eux la clé qui ouvrait la porte des palais enchantés, et l'arbre de la poésie arabe, arraché de la terre d'Espagne, ne fleurit plus que dans les jardins du Généralif et de l'Alhambra.

Quant à la poésie nationale, dont le premier chant devait être la louange du Cid, elle n'était pas encore née.

La France, toute germanique sous les deux premières races, s'était nationalisée sous la troisième. Le système féodal de Hugues Capet avait succédé à l'empire unitaire de Charlemagne. La langue que devaient écrire Corneille et parler Bossuet, mélange de celtique, de latin, de teuton et d'arabe, s'était définitivement séparée en deux idiomes et fixée aux deux côtés de la Loire ; mais, comme les productions du sol, elle avait éprouvé l'influence bienfaisante et active du soleil méridional, et la langue des troubadours était déjà arrivée à sa perfection, lorsque celle des trouvères, comme les fruits de leur terre du nord, avait encore besoin de cinq siècles pour parvenir à sa maturité. Aussi la poésie jouait-elle un grand rôle au sud de la Loire ; pas une haine, pas un amour, pas une paix, pas une guerre, pas une soumission, pas une révolte qui ne fût chantée en vers ; bourgeois ou soldat, vilain ou baron, noble ou roi, tout le monde parlait et entendait cette douce langue, et l'un de ceux qui lui prêtait ses plus tendres et ses plus mâles accens, était ce Bertrand de Born, que Dante rencontra dans les fosses maudites, portant sa tête à sa main, et qui lui parla avec cette tête (1).

La poésie provençale était donc arrivée à son apogée, lorsque Charles d'Anjou, à son retour d'Égypte où il avait accompagné son frère Louis IX, s'empara, avec l'aide d'Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, d'Avignon, d'Arles et de Marseille. Cette conquête réunit au royaume de France toutes les provinces de l'ancienne Gaule, situées à la droite et à la gauche du Rhône ; la vieille civilisation romaine, ravivée au IXe siècle par la conquête arabe, fut

(1) Sappi ch'i' son Bertram dal Bornio, quelli
Che diedi al re Giovanni i ma' conforti.
Inf. c. XXVIII.

frappée au cœur; car elle se trouvait réunie à la barbarie septentrionale qui devait l'étouffer entre ses bras de fer. Cet homme que, dans leur orgueil, les Provençaux avaient l'habitude d'appeler le roi de Paris, à son tour les nomma, dans son mépris, ses sujets de la langue d'*oc*, pour les distinguer des anciens Français d'outre-Loire, qui parlaient la langue d'*oui*. Dès-lors l'idiome poétique du midi s'éteignit en Languedoc, en Poitou, en Limousin, en Auvergne et en Provence, et la dernière tentative qui fut faite pour lui rendre la vie, est l'institution des jeux floraux établis à Toulouse en 1323.

Avec elle périrent toutes les œuvres produites depuis le xe jusqu'au XIIIe siècle, et le champ qu'avaient moissonné Arnault et Bertrand de Born, resta en friche jusqu'au moment où Clément Marot et Clotilde de Surville y répandirent à pleines mains la semence de la poésie moderne.

L'Allemagne, dont l'influence politique s'étendait sur l'Europe presqu'à l'égal de l'influence religieuse de Rome, toute préoccupée de ses grands débats entre le pape et l'empereur, laissait sa littérature se modeler insoucieusement sur celle des peuples environnans. Chez elle, toute la vitalité artistique s'était réfugiée dans ces cathédrales merveilleuses qui datent du XIe et du XIIe siècle. Le monastère de Bonn, l'église d'Andernach et la cathédrale de Cologne s'élevaient en même temps que le dôme de Sienne, le Campo-Santo, et Sainte-Réparata de Florence. Le commencement du XIIIe siècle avait bien vu naître les Niebelungen et mourir Albert-le-Grand; mais les poèmes de chevalerie les plus à la mode étaient imités du provençal ou du français, et les minnesingers étaient les élèves plutôt que les rivaux des trouvères et des troubadours. Frédéric lui-même, ce poète impérial, renonçant, quoique fils de l'Allemagne, à formuler ses pensées dans la langue maternelle, avait adopté la langue italienne, comme plus douce et plus pure, et prenait rang avec Pierre d'Alle Vigne, son secrétaire, au nombre des poètes les plus gracieux du XIIIe siècle.

Quant à l'Italie, elle avait vu, du ve au xe siècle, s'accomplir sa genèse politique. Les Goths, les Lombards et les Francs s'étaient tour à tour mêlés aux indigènes, et avaient injecté le jeune sang de la barbarie dans le corps usé de la civilisation; chaque ville avait reçu, dans cette grande refonte des peuples, un principe vital, qui sommeilla dans son sein pendant trois cents ans avant de voir le

jour, sous le nom de liberté. Enfin, au XIe siècle, Gênes, Pise, Florence, Milan, Pavie, Asti, Crémone, Lodi, Sienne, Gaëte, Naples et Amalfi avaient suivi l'exemple donné par Venise, et s'étaient constituées en républiques.

Ce fut au milieu de ce mouvement populaire que Dante naquit au sein d'une famille qui avait embrassé le parti démocratique. Nous avons dit comment, Guelfe par naissance, il devint Gibelin par proscription et poète par vengeance. Lorsqu'il eut arrêté dans son esprit l'œuvre de haine, il chercha dans quel idiome il la formulerait pour la rendre éternelle : il comprit que le latin était une langue morte comme la société qui lui avait donné naissance; le provençal une langue mourante, qui ne survivrait pas à la nationalité du midi; tandis que l'italien, bâtard vivace et populaire, né de la civilisation et allaité par la barbarie, n'avait besoin que d'être reconnu par un roi pour porter un jour la couronne : dès-lors son choix fut arrêté, et s'éloignant des traces de son maître Brunetto Latini, qui avait écrit son trésor en latin, il se mit, architecte sublime, à tailler lui-même les pierres dont il voulait bâtir le monument gigantesque auquel il força le ciel et la terre de mettre la main (1).

C'est qu'effectivement la Divine Comédie embrasse tout; c'est le résumé des sciences découvertes et les rêves des choses inconnues. Lorsque la terre manque aux pieds de l'homme, les ailes du poète l'enlèvent au ciel, et l'on ne sait, en lisant ce merveilleux poème, qu'admirer davantage, de ce que sait l'esprit ou de ce que l'imagination devine.

Dante est le moyen-âge fait homme avec ses croyances superstitieuses, sa poésie théologique et son républicanisme féodal. On ne peut pas comprendre l'Italie du XIVe siècle sans Dante, comme on ne peut pas comprendre la France du XIXe sans Napoléon : la Divine Comédie est comme la colonne, l'œuvre nécessaire de son époque.

(1) Nous ne voulons pas dire cependant que Dante soit le premier auteur qui ait écrit en italien. Dix volumes de Rimes antiques (*Rime antiche*) seraient là pour nous démentir, si nous commettions une telle erreur. Mais, comme presque toutes ces *canzone* sont érotiques, beaucoup de mots d'art, de politique, de science et de guerre manquaient encore à la poésie italienne; ce sont ces mots que Dante trouva, façonna au rhythme et assouplit à la rime.

Maintenant, notre admiration pour Dante nous soutiendra-t-elle dans la tâche que nous avons entreprise? aurons-nous le courage de le suivre dans son triple voyage, comme lui-même suivit Virgile? de descendre avec lui aux enfers et de monter avec lui au ciel? je ne sais : une pareille œuvre, c'est une vie; et en supposant que Dieu nous ait donné la force, nous prêtera-t-il le temps? Ni le désir ni la volonté ne nous manqueront certes, mais cependant nous ne nous engageons à rien; car l'on ne doit promettre que ce que l'on peut tenir; et c'est devant une pareille entreprise qu'il faut reconnaître sa faiblesse, et se contenter de dire : Je ferai le plus et le mieux que je pourrai.

CHANT PREMIER.

Le poète s'égare dans une forêt; épouvanté de son aspect sauvage, il cherche à en sortir. Enfin, arrivé à sa lisière, il se trouve au pied d'une montagne qu'il tente de gravir; mais il en est empêché par trois bêtes féroces qui lui barrent le chemin. En ce moment Virgile lui apparaît et lui annonce qu'il n'y a pas d'autre route pour sortir de cette forêt que celle de l'enfer. Dante consent au périlleux voyage, et se met en chemin.

J'atteignais la moitié du chemin de la vie (1),
Lorsque je m'aperçus que la route suivie
Me menait au travers d'une sombre forêt (2),
Où plus loin des sentiers chaque pas m'égarait :
Et maintenant pour moi c'est chose encor si dure
De me la rappeler, sauvage, triste, obscure,
Qu'à ce seul souvenir je reprends ma terreur,
Et qu'à peine la mort me fait pareille horreur.
Mais, avant de parler de la celeste joie,
Disons quels incidens surgirent sur ma voie.

(1) Dante avait effectivement trente-cinq ans, âge que l'on peut calculer comme étant à peu près la moitié de la vie humaine, lorsqu'il commença son poème dont les six ou sept premiers chants furent écrits à Florence pendant la dernière année du XIIIe siècle et dans les deux premières du XIVe.

(2) Par cette forêt, les commentateurs de Dante prétendent qu'il a voulu désigner l'erreur humaine, et ils s'appuient sur ce que Dante, dans son Banquet (*nel Convito*), appelle l'erreur, *la forêt trompeuse de cette vie*.

Comment je me trouvai dans cette âpre forêt,
C'est ce que ma mémoire avec peine dirait
Tant mon œil était clos par des ombres funèbres (1)
Quand je perdis ma route au milieu des ténèbres.
Hors du bois qui m'avait si fort épouvanté (2),
Au pied d'une montagne enfin je m'arrêtai,
Et, regardant, je vis que le phare sublime
Qui nous guide ici-bas s'allumait à sa cime,
Et, tandis qu'à ses flancs la nuit luttait encor,
Aux épaules du mont jetait son manteau d'or.
Alors s'évanouit cette crainte profonde
Qui du lac de mon cœur avait tourmenté l'onde,
La nuit que je passai dans un effroi si grand;
Et pareil au nageur, à peine respirant,
Qui sort des flots, s'arrête, et regarde en démence
La mer que l'ouragan bat de son aile immense;
Ainsi se retournant dans sa fuite, mon cœur
Regardait en arrière; et, timide vainqueur,
Mesurait d'un regard stupide d'épouvante
Ce pas dont ne sortit jamais ame vivante (3).
Ayant donc pris haleine, et me sentant moins las,
M'affermissant toujours sur le pied le plus bas,
Je me mis à gravir la côte inhabitée;
Mais, à peine j'étais au tiers de la montée,
Qu'une panthère, au poil de noir tout moucheté (4),

(1) Par ces ombres funèbres qui pressaient sa paupière, le poète veut peindre la véhémence des passions et l'enivrement des plaisirs, auxquels ses ennemis l'ont accusé de céder avec la facilité d'un homme d'imagination. Il est à remarquer pourtant que ce sont les deux premiers poètes de cette Italie toute sensuelle, qui nous ont laissé les deux types les plus purs de l'amour de l'ame, Béatrix et Laure.

(2) Sorti enfin du sommeil de l'erreur et du délire des passions, Dante aperçoit la montagne à la cime de laquelle est situé le palais de la Sagesse, et qui lui apparaît éclairée des rayons du soleil qui représente Dieu sur la terre.

(3) C'est-à dire cet âge des passions, qui laisse si rarement l'ame venue du ciel retourner pure au ciel.

(4) Il est probable que les trois animaux que le poète rencontre, symbolisent les passions qui ferment à l'homme la voie du ciel. S'il faut en croire les commentateurs, la panthère, avec sa peau brillante et ses mouvemens lascifs, représenterait la

Brillante de souplesse et de légèreté
Parut; et, sans vouloir s'éloigner davantage,
Commença de fermer tellement mon passage
Que je me retournai près de fuir...
Le soleil
Commençait de paraître à l'horizon vermeil
Et montait escorté de ces mêmes étoiles
Qui déjà le suivaient, quand déchirant les voiles
Où les choses dormaient en attendant le jour,
L'univers fut créé par le divin amour.
Cette douce saison, cette heure matinale,
Ces parfums secoués par l'aube orientale,
Et jusqu'à cette peau, dont le dessin joyeux
De son éclat fantasque éblouissait mes yeux,
Tout rendait quelque espoir à mon ame plus ferme :
Mais comme si ma peur devait être sans terme,
Alors il me parut, nouvelle vision,
Qu'à l'encontre de moi descendait un lion
Avec la tête haute et la gueule affamée,
Si prompt que l'air tremblait à sa course animée.
Puis voilà qu'une louve accourut à son tour,
Ardente de maigreur, de désirs et d'amour!...
Sa faim avait de deuil vêtu plus d'une veuve;
Je ne pus supporter cette nouvelle épreuve,
Et, troublé par la peur qui sortait de ses yeux,
Je perdis tout espoir d'atteindre les hauts lieux.
Et comme celui-là qui volontiers amasse,
Et qui voit, en un jour, son bien se perdre en masse,
Triste, sent ses pensers tout gonflés de sanglots;
Ainsi faisait pour moi la bête sans repos,
Qui, petit à petit, venant à ma rencontre,

luxure; le lion, ce roi des animaux, représenterait l'ambition, cette reine des passions; et la louve à l'appétit dévorant, que rien ne repaît, l'envie qui ne se lasse jamais de persécutions, et chez laquelle la vengeance satisfaite appelle incessamment d'autres vengeances. Par la panthère et le lion, le poète fait allusion à ses propres vices, et par la louve, à ceux de ses ennemis qui l'exilèrent par envie et le persécutèrent par haine politique.

Me chassait de l'espace où le soleil se montre (1).
Comme vers les bas lieux je fuyais au hasard,
Un homme tout à coup s'offrit à mon regard,
Qui paraissait avoir, dans ce désert immense,
Désappris de parler à force de silence.
Lorsque je l'aperçus, j'étais en tel émoi,
Que je criai vers lui : Prenez pitié de moi!
Quiconque vous soyez, chair d'homme ou bien fantôme;
Mais lui me répondit : Je ne suis point un homme.
Je le fus, et naquis fils d'un couple lombard
Mantouan (2), vers la fin de Julius César.
J'étais à Rome au temps des faux dieux et d'Auguste,
Je me sentis poète, et je chantai ce juste,
Fils d'Anchise, qui vint de Troie au Latium,
Après que fut brûlé le superbe Ilium (3).
Mais toi, pourquoi reprendre une si triste voie,
Quand tu n'as, pour atteindre aux sources de la joie
Que tout homme poursuit d'un cœur ambitieux,
Qu'à gravir jusqu'en haut ce mont délicieux?...
— N'as-tu pas nom Virgile et n'es-tu pas ce fleuve
D'antique poésie, où le monde s'abreuve?
Répondis-je, le front de honte rougissant (4).
O des poètes! toi, — monarque tout-puissant;
Toi que mon grand amour pour ton divin poème,
S'est toujours imposé comme un guide suprême;
Toi chez lequel j'ai pris, mon maître! mon seigneur!
Ce beau style dont j'ai retiré tant d'honneur.
Puisque tu fus mon dieu, réponds à ma prière.
Vois ce monstre, qui fait que je tourne en arrière;

(1) Le poète, en proie de nouveau aux passions de son âge, indique qu'il allait retomber, peut-être, dans ses premières erreurs, lorsque la poésie personnifiée par Virgile vient à son secours et arrache l'ame aux tentations du corps, en occupant l'ame par la pensée, et en l'isolant par l'étude.

(2) Virgile n'était point précisément de Mantoue, mais de Piétola, l'ancienne Andès, située sur le territoire mantouan.

(3) Ceciditque superbum Ilium.

(4) Dante n'était encore connu que par sa *Vita nuova*, par ses sonnets et par ses chansons.

C'est lui, c'est son aspect subit et menaçant,
Qui dans ma veine ainsi fait frissonner mon sang.
Aide-moi contre lui. — C'est un autre voyage (1)
Qu'il te convient de faire, et de ce lieu sauvage
Il te faut éloigner, car ce monstre qu'en vain,
Tes cris voudraient chasser, jamais dans son chemin
Ne laisse passer l'homme, et sa défense est telle,
Qu'à celui qui la brave, elle devient mortelle.
Il est d'un naturel dans le mal si puissant,
Que ses mauvais désirs vont toujours s'accroissant;
Que rien ne le repaît, et que sa faim étrange,
Au lieu de s'assouvir, s'accroît de ce qu'il mange;
A beaucoup d'animaux il s'accouple (2), et beaucoup
S'accoupleront encor à lui; mais tout à coup,
Pour sa perte, accourra le lévrier austère (3)
Dont le cœur dédaigneux et d'argent et de terre,
Se nourrit de vertu, de sagesse et d'amour,
Entre Feltre et Feltro ses yeux verront le jour (4);
C'est de là qu'il viendra sauver l'humble Italie (5)
Pour laquelle frappés, dans leur sainte folie,
Moururent autrefois, Euriale et Nisus,
Et la vierge Camille, et le guerrier Turnus.
Par lui dans nos cités, la bête poursuivie,
Regagnera l'enfer dont la tira l'envie :

(1) L'homme ne pouvant arriver à la vérité que par la connaissance de l'erreur, et l'erreur étant une chose abstraite, qui ne peut matériellement se distinguer avec les yeux, Virgile propose à Dante de lui montrer les effets, ne pouvant lui montrer la cause.

(2) Les animaux auxquels s'accouple cette louve, symbole de l'envie, sont les autres vices avec lesquels elle se combine pour nuire, c'est-à-dire la trahison, l'injustice, la fraude, le vol, etc.

(3) Can Grande della Scala, seigneur de Vérone, qui, ayant adopté le parti des blancs Gibelins, avait donné un asile à Dante, et guerroyait avec les Guelfes noirs de Florence.

(4) Vérone est située entre Feltro, ville de la Marche Trévisane, et le mont Feltro qui s'élève en Romagne.

(5) Virgile s'était servi, avant Dante, de la même épithète pour désigner le même pays : *Humilemque vidimus Italiam.*

Mais jusque-là, pour toi je pense, et te dirai
Qu'il te vaut mieux me suivre où je te guiderai ;
Je te ferai passer par l'éternel abîme
Où les anciens esprits, tristes, pleurent leur crime,
Et tu les trouveras atteints d'un tel remord,
Que chacun d'eux appelle une seconde mort.
Après eux, tu verras ceux dont le saint courage
Se soutient dans le feu, qu'ils savent un passage
Par lequel l'ame monte au séjour des heureux.
Tu pourras voir aussi ces derniers si tu veux (1) !
Mais je te quitterai, puis pour guide à ma place,
Une ame s'offrira digne de cette grace ;
Car l'empereur jaloux, qui là-haut fait la loi,
Repousse loin de lui tout rebelle à sa foi.
Il faut, pour le fléchir, qu'on l'adore et le craigne ;
Il commande partout, mais c'est au ciel qu'il règne,
C'est au ciel qu'est sa ville et son trône élevé,
Et quatre fois heureux celui qu'il a sauvé !...
Et moi je répondis : Poète, je te prie,
Par ce Dieu méconnu de ton idolâtrie,
Conduis-moi sans tarder au lieu que tu m'as dit,
Car j'ai hâte de fuir de cet endroit maudit.
Fais-moi voir de mes yeux la porte de saint Pierre,
Et ceux dont tant de pleurs ont brûlé la paupière.
Partout, où tu voudras me guider je te suis...

Lors il marcha devant, et moi je le suivis.

ALEX. DUMAS.

(1) C'est effectivement la marche adoptée par Dante pour son poème, puisqu'il visite d'abord l'enfer, ensuite le purgatoire, puis enfin le paradis.

L'idée commune que Dante est inintelligible nous force de multiplier les notes. Qu'on pardonne donc à l'aridité de ce second travail dans lequel le style et l'intérêt ne peuvent se glisser qu'à grande peine, mais grace auquel, d'un autre côté, le lecteur peut suivre le poète dans les ténèbres de l'esprit théologique, si à la mode au XIIIe et au XIVe siècle, dans le labyrinthe historique dont une connaissance parfaite de ce pays peut seul donner le fil, et à travers cette Italie féodale que le proscrit a parcourue, le cœur brisé, les yeux en larmes, et le bâton de l'exil à la main.

HOMMES ILLUSTRES

DE

LA RENAISSANCE.[1]

II.

THOMAS MORUS.

I.

Le Couronnement de Henry VIII.

1509.

Henry VII venait de mourir, laissant un royaume tranquille et respecté, une administration ferme, et les coffres de l'état pleins. On était fatigué de son long règne, et on ne le regretta point, parce

(1) Cette étude historique est la seconde d'une série d'articles que M. Nisard publiera successivement sous ce titre. Par la conformité dans le genre des recherches, dans le choix des détails et dans la manière de les mettre en œuvre, ces travaux formeront un pendant naturel aux *Études de mœurs et de critique sur les poètes de la décadence*. Ces deux grands faits de l'histoire de l'esprit, la décadence latine et la renaissance des lettres en Europe, auront été ainsi étudiés et analysés par M. Nisard dans la vie et les livres des hommes illustres qui y ont eu les premiers rôles.

(*N. du D.*)

que tous ces biens venaient de sources impopulaires : la tranquillité du royaume d'une politique extérieure sans gloire ; la fermeté de l'administration d'un despotisme cruel ; le bon état des finances de trente ans d'avarice et d'extorsions. La nation anglaise avait pour ce prince le sentiment d'un héritier pour un parent qui ne lui a laissé son or que faute de pouvoir l'emporter dans la tombe. Sur la fin de sa vie, Henry n'amassait plus que pour conserver ses angelots d'or dans ses coffres. Les Anglais savaient d'ailleurs, dès ce temps-là, que les peuples qui enrichissent les rois avares, n'en sont jamais les seuls héritiers, et qu'il y a toujours entre eux et l'héritage un légataire universel qui prend la part du lion. Toutefois les vieillards ne se souvenaient pas d'avoir vu un roi plus beau, plus brillant, auquel les biens terrestres convinssent mieux, que le jeune prince appelé pour la première fois depuis tant d'années, par la loi naturelle d'hérédité, à monter sur le trône de l'Angleterre. Un héritage de dix-huit cent mille livres sterling, de la jeunesse, de l'éclat, une certaine instruction, et la fatigue qu'on avait du mort, si favorable au survivant, faisaient de Henry VIII le prince le plus riche, le plus redoutable, le plus populaire de toute la chrétienté. Les fêtes de son couronnement furent célébrées avec une allégresse sincère. Les richesses osaient se montrer enfin, délivrées de la crainte des collecteurs du dernier roi, lequel avait répandu sur tout le royaume un air d'avarice et de pauvreté qui étonnait l'étranger. Les ceintures et les colliers d'or reparaissaient à la taille et sur le cou des dames, depuis qu'on n'avait plus peur que le trésorier du roi ne les prît comme redevances des pères ou des maris. Henry VIII et Catherine d'Aragon, sa femme, si comprimés eux-mêmes sous le feu roi, donnaient l'exemple et le ton à toute la noblesse de Londres, et paraissaient jouir naïvement de la splendeur de leurs habits royaux. Les diamans brillaient sur tous les bonnets ; la cour, que Henry VII, ami des petits, comme Louis XI, mais non point jusqu'à partager avec eux les dépouilles des grands, avait réduite, par ses lois somptuaires, à un état seulement décent, reluisait et scintillait au soleil. Le peuple battait des mains à tout ce luxe, car les nations aiment mieux dans les princes les défauts brillans que les qualités vulgaires, et le roi qui dépense que celui qui thésaurise ; préférence très judicieuse, après tout, car comme ce sont elles qui font les frais des deux espèces de caractères, et qu'il s'agit toujours

de payer dans les deux cas, elles doivent mieux aimer celui qui rend une partie de ce qu'il prend que celui qui garde le tout.

Le mariage de Henry VIII avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère le prince Arthur, avait été l'objet de discussions dans le conseil du nouveau roi. Le règne commençait par un genre d'affaire qui devait en ensanglanter la seconde moitié, par une affaire de mariage. Henry aimait sa belle-sœur; il trouva des conseillers pour approuver son union avec elle, des casuistes pour la déclarer légitime selon les lois divines, et un pape qui n'avait rien à refuser à la maison d'Espagne, d'où sortait Catherine, pour donner la dispense exigée par l'église. La virginité de la jeune reine fut solennellement vérifiée et jurée par des matrones. On la maria avec les cérémonies en usage aux noces des vierges, en longue robe blanche et les cheveux épars (1). Sur tout le chemin, de Westminster au palais du roi, les acclamations populaires accueillirent ces deux amans couronnés qui allaient être heureux comme de simples mortels, car Henry avait pour Catherine un penchant partagé; il lui avait souvent promis de l'épouser dès le temps du feu roi (2). Ce fut en juin 1509 que se célébrèrent les fêtes du mariage; elles durèrent jusqu'à la fin de l'année.

Les lettres renaissantes payèrent leur tribut aux deux jeunes époux. Henry VII les avait peu encouragées. Pauvres à toutes les époques, elles l'étaient surtout dans ces temps d'ignorance universelle, et elles n'y pouvaient vivre que des miettes des tables royales; mais le feu roi, qui faisait des morceaux avec des miettes mises ensemble, n'avait pas voulu de leurs louanges pour n'avoir pas à payer leurs travaux. Elles attendaient beaucoup de Henry VIII, lequel avait paru leur vouloir du bien avant son avénement, et, quoique fort retirées des affaires politiques, elles avaient pu entendre parler de son riche héritage. Il fut donc loué en grec et en latin, les deux seules langues littéraires d'alors, dans l'Europe occidentale. Sa figure, sa bonne mine, sa grace, la douceur de ses traits, et ce qu'on supposait de courage militaire à un prince jeune, sain, beau cavalier, fournirent matière à des poésies où l'on promettait à la nation des perfections morales en harmonie avec toutes les qualités physiques du roi. La mythologie, qui inspirait alors sérieusement

(1) Doct. Lingard, Henry VIII.

(2) Le cardinal Pole.

les poètes, prêta toutes les beautés de ses dieux à Henry VIII. Il eut la majesté de Jupiter, la sagesse de Minerve, la valeur de Mars, invariables flatteries, ou invariables satires de tous les rois nouveaux arrivans dans l'Europe, pendant plus de deux siècles que régna la mythologie.

La plus curieuse de toutes ces pièces est celle dont je vais traduire quelques passages (1). On y trouve une critique assez énergique du règne précédent; un esprit honnête, sérieux, indépendant, s'y cache sous les banalités d'usage, et le conseil y suit de près la flatterie. En lisant, ou en se faisant lire ces vers, Henry VIII dut rougir pour son père. Sous ce rapport, cette pièce manquait trop de convenance pour n'être pas d'un auteur honnête homme. Un flatteur ordinaire eût trouvé moyen de louer le fils sans attaquer le père; l'auteur de cette pièce n'attaquait peut-être le père que pour donner une leçon au fils.

Après un début commun sur la félicité de l'Angleterre, le poète oppose au tableau de la joie du peuple le constraste des misères du règne précédent.

« La noblesse, depuis long-temps exposée aux injures de la populace, relève aujourd'hui la tête, et triomphe sous un tel roi; et elle en a sujet! Le marchand, effrayé naguère par la multitude des taxes, lance de nouveau ses navires sur les mers dont ils avaient désappris les chemins. . . . . Tous les citoyens se réjouissent, tous comptent sur les biens à venir pour se dédommager des pertes passées. Les richesses que la peur avait enfouies dans d'obscures cachettes, chacun se plaît à les montrer au grand jour, et ose être riche. . . . . La crainte ne murmure pas tout bas à l'oreille des mots mystérieux; personne n'a sujet de se taire ni de rien dire tout bas. Il y a plaisir à mépriser les flatteurs, et nul ne craint la délation, s'il n'a pas été lui-même délateur. . . . . »

Suit une peinture de l'empressement universel, des rues encombrées de peuple, des fenêtres et des toits garnis de spectateurs, des curieux qui vont attendre le cortége à différens endroits pour voir encore le roi qu'ils ont déjà vu (2); puis un portrait du roi, « le plus aimable objet qui soit sorti des mains de la nature. Il sur-

(1) Cette pièce est en distiques latins; elle a environ deux cents vers.

(2) Nec semel est vidisse satis, loca plurima mutant,
Si quâ rursus eum parte videre queant.

passe ses mille compagnons par la hauteur de sa taille, et semble avoir une force digne de son auguste corps. Ce prince n'est pas moins agile de la main que courageux du cœur, soit qu'il s'agisse de combattre à l'épée, soit qu'il faille courir avidement contre la lance tendue en avant ou faire voler une flèche contre un but. Le feu brille dans ses regards, Vénus se montre sur son visage, ses joues sont colorées de l'incarnat des roses. Cette figure, où la force le dispute à la grace, tient de la jeune fille et de l'homme fait. Tel était Achille lorsqu'il se cacha sous les vêtemens d'une nymphe; tel lorsqu'il traîna derrière son char le cadavre d'Hector. »

Tout cela était rigoureusement vrai. La beauté de Henry VIII était célèbre en Europe. Les ambassadeurs en parlaient dans leurs dépêches. Dix ans après, on mettait encore Henry VIII, alors âgé de vingt-neuf ans, fort au-dessus de François Ier, comme roi de belle mine, quoique François Ier eût de plus que Henry VIII, alors écrivain en société de livres de théologie, un remarquable instinct du mouvement littéraire de son époque, et des batailles gagnées, non dans les tournois, mais dans les plaines d'Italie. Le poète ne flattait donc pas le portrait des qualités physiques de Henry VIII; peut-être, avec des yeux plus exercés ou plus défians, eût-il remarqué avec quelque inquiétude cet œil à la fois impérieux et flatteur, et surtout ce bas de visage si lourd, si épais, si brutal, que lui prêtent les portraits d'Holbein, et qui font haïr sa figure comme le miroir le plus exact de tous les vices hypocrites de ce prince. Mais ce n'est pas dans les jours d'espérance qu'on songe à regarder les rois de si près; outre que la *physiognomonie* n'était ni une science ni une mode en 1519.

Le portrait moral de Henry VIII était moins facile à faire. Comme homme de gouvernement, il avait été trop effacé sous le feu roi, pour mériter plus que des espérances. Comme homme de guerre, toutes ses campagnes avaient été des lances brisées dans les tournois ou des flèches envoyées au but. Cependant il fallait le louer par le côté moral. On va voir combien les règnes démentent les illusions des avénemens.

« Quelle maturité de prudence, s'écrie-t-il; quel calme dans cette ame paisible! De quel cœur il supportera tout à la fois et modérera l'une et l'autre fortune! *Quel soin de sa chasteté! quel trésor de clémence il garde dans son tranquille cœur!* Quel éloignement pour le

faste! tous ces signes, qu'on ne saurait feindre, éclatent sur le visage de notre prince. Ce qui se voit sur nos visages à nous, ce qui se manifeste par les biens dont nous jouissons, c'est sa justice, c'est son art de gouverner, c'est sa bonté royale pour son peuple. La licence des mœurs a coutume d'énerver les meilleures ames, les plus grands esprits. Henry, quoique pieux avant d'être roi, a apporté sur le trône des mœurs dignes du trône. Il nous a donné dès le premier jour ces biens qu'on n'attend que de la tardive vieillesse de quelques princes. L'ordre des grands, long-temps méprisé, est rentré dans ses droits; les magistratures et les charges, jadis vendues aux méchans, sont données aux gens de bien; le docte reçoit le prix de l'ignorant; les lois redeviennent fortes et honorées. . . »

Henry VII avait été le Louis XI de l'Angleterre. Comme Louis XI, il avait frappé la féodalité dans les hauts barons; mais la destinée de l'Angleterre n'était pas, comme celle de la France, d'arriver à la liberté en passant par la monarchie absolue. Dès-lors les louanges du poète sur le rétablissement de la noblesse étaient d'un bon Anglais et d'un esprit prévoyant.

Après le portrait du roi, il fait celui de la reine. C'est cette princesse qui l'emporte en vertus « sur les anciennes Sabines, en majesté sur les saintes; égale à Alceste par ses chastes amours, à Tanaquil par la promptitude de son conseil; Cornélie lui céderait en éloquence, Pénélope en foi conjugale. » La pièce se termine par les vœux d'usage. « Puissent les dieux favoriser, comme ils l'ont fait jusqu'ici, cet hymen! et puisse le diadème, long-temps porté par Henry et Catherine, l'être un jour par leurs enfans, et les enfans de leurs enfans, et les petits-enfans de leurs petits-enfans! »

Pendant la marche du cortége, une pluie soudaine arrosa, comme dit le poète, toute la pompe. « Cependant le soleil ne disparut point, et le nuage qui avait crevé sur la ville ne fit que passer. Cette pluie était tombée à point pour calmer la chaleur, et soit qu'on regarde la chose en elle-même, soit qu'on y veuille voir un présage, rien ne pouvait arriver plus à propos. Phœbus par ses rayons, et Junon par sa pluie, promettent à nos princes des années d'abondance. »

Il y eut, à l'occasion du couronnement, des tournois où, chose rare! on n'eut à regretter ni tués ni blessés. Le poète en fit l'objet d'une félicitation spéciale, en vers iambiques, au roi Henry : « D'ordinaire quelque malheur rend fameux les spectacles de che-

valerie. Tantôt c'est un combattant traversé par une lance, et souillant l'arène de son sang; tantôt c'est quelque malheureux, dans la foule, écrasé sous les pieds des chevaux, ou une tribune qui tombe sur les spectateurs. Mais les spectacles que tu nous as donnés, ô roi! ne sont marqués que par l'absence d'accidens, innocuité digne de ton caractère. »

Enfin, dans une petite pièce qui pourrait servir d'annexe à la grande pièce, le poète, commentant une pensée de Platon sur les retours périodiques des choses, disait à Henry : « Platon a dit que tout ce qui se passait dans une époque donnée, ou avait eu lieu autrefois, ou aurait lieu quelque jour. De même que le printemps s'enfuit et revient tour à tour, poussé par l'année rapide; de même que l'hiver sévit toujours dans le même temps; de même, dit Platon, après les longues révolutions du ciel, toutes les choses passées recommencent par d'innombrables vicissitudes. L'âge d'or fut le premier; puis vint l'âge d'argent; puis l'âge de fer, et enfin l'âge d'airain. L'âge d'or est revenu sous ton règne, ô prince! Puisse Platon n'être prophète que jusque-là! »

Ce dernier vœu pouvait n'être pas une phrase de rhétorique. L'homme qui faisait ces vers, quoique jeune encore, ne l'était plus assez pour laisser échapper légèrement l'exclamation triste par laquelle il terminait son long épithalame. En tout cas il en aurait eu sujet; car cet homme, c'était Thomas Morus!

II.

Les Années chrétiennes.

Thomas Morus, — je lui conserve son nom d'écrivain de la renaissance, — naquit à Londres, en 1480, de sir John More, chevalier, l'un des juges du banc du roi, et de mistress Handcombe de Holiewel, du comté de Bedfort. Sa mère mourut en le mettant au monde. Comme il arrive pour tous les hommes illustres après leur mort, la piété de sa famille entoura sa naissance de mystérieux horoscopes et de prodiges. La nuit même de ses noces, mistress More avait eu un songe dans lequel il lui sembla voir gravé sur son anneau nuptial le nombre des enfans dont elle devait être mère et les particularités de chacun d'eux. L'un de ces enfans avait les traits si

sombres et si vagues, qu'elle put à peine les distinguer; la figure de l'autre brillait d'un éclat extraordinaire. Et en effet le premier n'arriva même pas à terme; le second fut Thomas Morus (1).

Peu de temps après sa naissance, comme sa nourrice traversait à cheval une petite rivière, portant l'enfant dans ses bras, l'animal fit tout à coup un écart, entra dans une eau profonde, et mit en péril de mort la femme et son nourrisson. Celle-ci, voulant sauver au moins l'enfant, le lança dans un champ voisin, par-dessus des haies qui bordaient la rivière, non sans l'avoir recommandé à Dieu. Le cheval sortit en nageant du trou, et mit la nourrice saine et sauve sur le bord. La pauvre femme courut bien vite à l'enfant, et, l'ayant relevé (2), elle le trouva sans blessure, souriant doucement à sa nourrice.

Il reçut sa première éducation au collége Saint-Antoine, à Londres, où il se fit distinguer par sa facilité et son goût pour le travail. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles du cardinal Morton, archevêque de Cantorbery et chancelier d'Angleterre, lequel demanda l'enfant à son père, lui donna des maîtres et le prit en amitié. Il n'était pas rare, à cette époque, que les ecclésiastiques d'un rang élevé se chargeassent ainsi de l'éducation de quelque enfant pauvre et heureusement né; mais d'ordinaire, c'était pour en faire un homme d'église. Thomas Morus se développa rapidement dans la maison du cardinal. Aux fêtes de Noël, le prélat donnait un grand repas, à la suite duquel on jouait de petites pièces en latin; les meilleures étaient toujours de la composition de Thomas Morus, à la fois auteur et acteur. Morton faisait à ses amis les honneurs de l'esprit de son protégé. Il n'épargnait pas les prédictions, disant qu'un enfant si précoce ne manquerait pas d'aller loin. Il l'envoya bientôt faire ses humanités à Oxford, au collége de Cantorbery. Morus avait alors environ quinze ans.

A Oxford, il fit successivement sa rhétorique, sa logique et sa philosophie, avec un succès prodigieux. On remarquait son application, son ardeur pour l'étude, son éloignement pour tous les amusemens, quoiqu'il y fût porté par un enjouement naturel, et par une chose qui, d'ordinaire, fait aimer la société, je veux dire l'esprit de saillie.

(1) Life of Thom. More, by his grandson.

(2) Life of. Th. More, by his grandson.

Une circonstance d'ailleurs lui aurait fait un devoir de raison de se tenir à l'écart, s'il n'y avait été déjà porté par son ardeur pour l'étude. La plupart des amusemens des écoliers d'Oxford étaient coûteux; or sir John More, outre qu'il avait trop de probité pour être riche, n'était pas exempt d'un grain d'avarice. Il ne paraît pas que le cardinal, de son côté, pourvût aux menus plaisirs de son protégé. Le jeune homme travaillait donc par nécessité autant que par goût. Son esprit se mûrissait à la dure école de l'inégalité et de la pauvreté. A dix-huit ans Morus était connu des érudits de l'Europe; à dix-huit ans il avait déjà des ennemis littéraires. C'était un plus sûr horoscope que le songe de sa mère. Les ennemis sont les premiers qui devinent le talent.

Il faisait des vers en anglais et en latin. La plupart de ces vers sont médiocres. Mais les sujets, sinon la forme, y sont intéressans en ce qu'ils réfléchissent déjà le caractère de Thomas Morus, caractère à la fois enjoué et grave, également porté à la plaisanterie mondaine et à l'austérité ascétique. Dans les pièces anglaises, à côté de vers à Cupidon, de plaisanteries sur un soldat qui veut jouer le moine, il y a des vers sur l'éternité, sur la fragilité des biens de ce monde; un poème sur la fortune, ses faveurs et ses revers (1). Dans les pièces latines, qui ne sont guère que des épigrammes, les unes imitées du grec, les autres originales, ou des espèces de sonnets sous la forme de distiques, on lit, à côté de petites satires des ridicules de tous les temps, des vers empreints d'une tristesse chrétienne, et, si je ne me trompe, d'une certaine crainte vague de l'avenir. *Brièveté de la Vie; la Vie est une course vers la Mort; les Vicissitudes de la Fortune;* tels sont les titres de quelques-unes de ces pièces. On les dirait d'un homme qui aurait déjà beaucoup souffert ou beaucoup vu souffrir autour de lui. Morus faisait sans le savoir l'histoire de sa vie. « Quand on possède les plus grands biens, dit-il dans une de ces pièces, les plus grands maux sont tout près; et réciproquement, le souverain bien est tout près du souverain mal (2). » N'était-ce pas là le chancelier tombé de la plus haute fortune dans un cachot de la Tour? N'était-ce pas là le prisonnier

(1) English Works of sir Thomas More, knight; in-f°, 1557. Biblioth. Sainte-Geneviève.

(2) Thomæ Mori Opera latina; in-f°, 1556. Biblioth. de la ville.

chrétien, malade, dénué de tout, obsédé, qui aspirait à la mort comme à une délivrance et à une réparation éternelle? « Je suppose que tu sois réservé à la longue vieillesse de Nestor, dit-il ailleurs, les longues années sont grosses d'une infinité de maux. Nous jouons avec la vie, pensant que la mort est bien loin de nous; mais la mort est cachée dans notre sein. Dès la première heure de notre naissance, la mort et la vie cheminent ensemble du même pas. Nous mourons lentement; pendant que nous parlons, nous mourons (1).»

Voilà de tristes et hautes pensées chrétiennes. Thomas Morus devait commencer et finir par là.

Dès l'âge de dix-huit ans il avait pris pour son héros Pic de la Mirandole, dont il écrivit en anglais la vie si pieuse et si savante, et dont il mit en vers *les douze Règles pour exciter et diriger un homme dans la bataille spirituelle* (2), poème singulier où tous les préceptes sont donnés par douzaine, et où l'on remarque, outre les douze règles, *douze propriétés ou conditions d'un amant*, au sens spirituel, et les douze épées qui doivent servir à l'homme dans cette bataille mystique (3). Le jeune Morus rêvait une vie comme celle de Pic de la Mirandole, tout absorbée dans la science et dans Dieu. Il cherchait dans l'étude et dans la méditation le secret de ce grand savoir et de cette grande piété qui n'ont fait de Pic de la Mirandole ni un savant ni un saint.

Les debuts littéraires de Thomas Morus causèrent quelque sensation dans l'Europe savante. On en parlait à Louvain, à Londres, à Paris; Érasme, Budé, Beatus Rhenanus, les connaissaient et s'en écrivaient. On trouvait l'auteur naïf, ingénieux, bon latiniste (4). Ses épigrammes surtout étaient fort goûtées et fort répandues: elles n'avaient pas été imprimées, mais on les copiait et on les colportait.

(1) OEuvres latines.

(2) OEuvres latines. — English Works, p. 21.

(3) Ces douze épées sont: — 1° Peu de plaisir et court plaisir; 2° les suivans sont peine et tristesse; 3° la perte de la meilleure chose; 4° cette vie n'est qu'un rêve et une ombre; 5° la mort est sous notre main et imprévue; 6° la crainte de partir dans l'impénitence; 7° éternelle joie, éternelle peine; 8° la nature et la dignité de l'homme; 9° la paix d'une bonne ame; 10° les grands bienfaits de Dieu; 11° la croix douloureuse du Christ; 12° le témoignage des martyrs et les exemples des saints.

(4) Candidus est, argutus, latinus. (Lettre de Beatus Rhenanus.)

Déjà, d'un commun accord, Thomas Morus avait été agrégé à cette république littéraire et chrétienne dont Érasme et Budé se disputaient la royauté, mais dont Érasme demeura le chef consenti. C'était, dans l'Europe guerrière et barbare de cette époque, comme une nation délicate et choisie qui vivait et commerçait par l'esprit au milieu du tumulte des armes et des mouvemens politiques dont ils ne comprenaient ni ne cherchaient le sens. Le jeune Morus avait été déclaré membre de cette nation. Érasme, qui le vit à son premier voyage en Angleterre, le reçut prêtre des muses et des lettres sacrées, comme on disait alors. Il ne paraît pas qu'il en fût très vain : la religion avait alors toutes ses pensées.

A vingt ans, les sens commencèrent à parler. Malgré ses habitudes austères, sa pauvreté, son ardeur pour le travail, l'écolier d'Oxford était agité de désirs inconnus : le corps se révoltait contre l'esprit. Morus essaya d'éteindre les sens par toute sorte de mortifications. Il portait un cilice sur la peau, habitude qu'il n'abandonna jamais entièrement, même quand les affaires eurent attiédi l'ardeur religieuse, mais qu'il reprit sur la fin de sa vie, pour ne plus la quitter. On se moquait de lui ; on le plaisantait sur la chaleur que devait lui causer le cilice en été. C'était une de ses mortifications de supporter les railleries et de ne pas quitter son cilice par respect humain. En outre, il se donnait la discipline tous les vendredis et les jours de jeûne, « afin de châtier, dit son petit-fils, la sédition de son corps, et de ne pas laisser la servante Sensualité prendre le dessus sur la maîtresse Raison (1). » Il jeûnait et veillait souvent, dormait sur la dure pendant quatre ou cinq heures au plus, et la tête sur une bûche en guise d'oreiller, « traitant son corps, dit encore le naïf biographe, comme un âne, avec des coups et de la mauvaise nourriture, afin d'éviter les excitations de la bonne chère (2). »

De telles austérités n'étaient guère compatibles avec la vie de famille, et exposaient trop souvent Morus à ces tentations de la raillerie et du respect humain, si dangereuses pour un jeune homme qui avait déjà à lutter contre l'orgueil des sens. Il le sentit et vint se loger près du chapitre des religieux carthusiens, prenant part à

(1) Life of sir Th. More, by his grandson John More, p. 20.
(2) *Ibid.*

leurs exercices spirituels, sans faire de vœux toutefois. Il vécut ainsi quatre ans. Il eut dans l'intervalle le désir d'entrer dans les franciscains; mais, en y regardant de près, sa conscience fut blessée du relâchement de cette institution, et généralement de la corruption qui avait gagné tous les ordres religieux. Il changea donc d'avis et demeura libre comme auparavant, mais avec un besoin toujours croissant de direction et de frein, et souffrant toutes les angoisses du lent martyre de la chasteté. Vers ce temps-là, le docteur Colet (1) prêchait à Londres avec beaucoup de doctrine et d'onction. Le jeune Morus le prit pour son confesseur, et lui demanda tous les secours de sa science et de sa piété pour l'assister dans cette lutte qui le consumait sans l'apaiser.

Tout le temps que le docteur était à Londres, Morus se sentait calmé. Il allait entendre prêcher son directeur, et le soir il l'écoutait, soit en tête-à-tête, soit au milieu de quelques amis que le docteur édifiait par ses commentaires sur quelque lecture de piété. Colet était doyen de Saint-Paul, et, en cette qualité, il avait à tenir table ouverte pour les étrangers et pour les ecclésiastiques de son collége. Sous son prédécesseur, on vantait la table du doyen de Saint-Paul pour sa magnificence et pour la longueur des repas, qui duraient jusque dans la nuit; Colet, par des habitudes de frugalité et un peu par cette tendresse pour l'argent que lui reproche discrètement Érasme, avait réduit la table de doyen au nécessaire, et abrégé la longueur des repas. Il avait remplacé les plats superflus par des lectures, et les libations prolongées par des causeries pieuses. Morus était quelquefois du festin et toujours des entretiens qui le suivaient. Sitôt que les convives s'étaient mis à table, un des gens du doyen lisait d'une voix haute et claire quelque chapitre des Épîtres de saint Paul ou des Proverbes de Salomon (2). Colet faisait choix d'un texte particulier, et après avoir interrogé les assistans sur le sens de ce texte et recueilli tous les avis, il donnait lui-même sa propre interprétation avec une gravité de langage et une douceur de controverse qui édifiaient tout le monde. Le repas fini, et les graces dites, l'entretien continuait; si

(1) C'est le même docteur Colet qui répondait aux demandes d'argent d'Erasme par des vœux pour que Dieu l'assistât, et par des complimens sur sa gloire.

(2) Lettres d'Erasme, 455-457.

les interlocuteurs n'étaient pas du goût de Colet, on faisait une lecture que chacun écoutait en silence, et qui dispensait le doyen de parler. Du reste, très tolérant pour les opinions, il l'était moins pour les fautes de langage, et on le choquait presque plus par des solécismes que par des hérésies. Morus était le convive et l'interlocuteur de prédilection de Colet, parce que sur le double point de la doctrine et du langage, il partageait toutes ses croyances de chrétien et tous ses scrupules de latiniste.

Mais le doyen de Saint-Paul faisait de fréquentes absences : il avait, à quelques milles de Londres, une maison de campagne où il s'allait reposer des fatigues de son décanat. Tant que durait cette séparation, Morus était ressaisi par toutes ses tentations, et recommençait la terrible lutte de l'esprit et de la chair. « Jusqu'ici, écrivait-il à son maître alors absent, en suivant vos pas je me suis échappé de la gueule du lion. Aujourd'hui, comme une autre Eurydice, — mais avec cette différence qu'Eurydice resta dans le Tartare, parce qu'Orphée avait tourné la tête pour la voir, tandis que moi je suis dans le même danger, parce que vous ne tournez pas la tête pour me regarder, — je retombe, poussé par une force et une nécessité irrésistibles, dans la sombre obscurité d'où vous m'avez tiré. Car, je vous prie, qu'y a-t-il dans cette ville qui porte un homme à bien vivre, mais, tout au contraire, qui ne le fasse reculer, et qui ne précipite dans toutes sortes de vices celui qui serait disposé à gravir, avec mille efforts, la montagne escarpée de la vertu ? Que rencontre-t-il sur son chemin, si ce n'est l'amour hypocrite et le mielleux poison de la flatterie : ici la haine cruelle, là des querelles et des plaidoiries, çà et là des tavernes, des bouchers, des cuisiniers, des marchands de poisson, de volailles et de pâtisserie, qui ne pensent qu'à remplir nos ventres et à servir le prince de ce monde, qui est le diable ?

« Oui, les maisons elles-mêmes nous privent d'une partie de la lumière du ciel, en réduisant le cercle de notre horizon à la hauteur de leurs toits. C'est pour cela que je vous pardonne de grand cœur votre séjour à la campagne; vous y trouvez du moins une société de bonnes gens, purs de tout l'artifice des habitans des villes. Partout où vos yeux se reposent, la terre vous offre des aspects agréables; la douce température de l'air rafraîchit vos sens; et la libre vue du beau ciel vous enchante : vous ne voyez que les

magnifiques dons de la nature et les symboles sacrés de l'innocence (1). »

On peut apprécier, par ce touchant récit des combats intérieurs de Morus, quelle force avaient alors les idées religieuses, et ce qu'elles pouvaient obtenir d'un homme tourmenté par ses sens, pour qui tout était tentation, piége, occasion de chute. Changez les temps, retirez les idées religieuses, le sentiment chrétien du devoir envers soi-même et envers Dieu, jetez l'homme au milieu des mêmes tentations sans autre frein qu'une morale à sa convenance, n'êtes-vous pas effrayé, par la comparaison de la contrainte et des luttes du jeune Morus, de ce que va être la liberté de l'homme émancipé de la religion? Si les choses ne se refont pas, on peut du moins les regretter et soupirer après une loi nouvelle qui remplace les lois détruites.

Cependant le jeune homme allait être vaincu. Deux manières de finir s'offraient toujours à lui, le couvent et le mariage. Le couvent répugnait à sa conscience; il y aurait été dégoûté ou peut-être tenté par le mauvais exemple. Le mariage lui souriait, quoiqu'il eût fait des épigrammes contre les femmes; il se sauva du libertinage dans une sainte union. Cette union même fut un acte de délicatesse chrétienne. Sir Colt, gentleman d'Essex, avait deux filles; Morus, qui s'était d'abord épris de la cadette, pensa que ce serait une peine amère et une sorte de déshonneur pour l'aînée de se voir préférer sa sœur; il reporta toute son affection sur elle, et l'épousa (2).

Le mariage l'avait enlevé à la vie contemplative. Il fallut enfin prendre un état. Le jeune ménage n'était pas riche, et les enfans allaient venir. Morus, par le conseil de son père, dont il faisait toutes les volontés depuis son enfance, étudia le droit, et se destina au barreau. Quatre années se passèrent dans de fortes études mêlées de pratique. Quoique marié, et tous les ans père d'un nouvel enfant, Morus avait gardé dans l'intérieur de sa maison les habitudes de chrétien austère : il était sobre, se contentait d'un plat à ses repas, buvait de la bière au lieu de vin, et poussait la négligence dans ses vêtemens jusqu'à sortir dans la rue avec des chaussures

(1) Life of sir Th. More, by his grandson, p. 21.

(2) Life of sir Th. Morus knight, by his grandson.

trouées, comme le lui fit remarquer un jour son secrétaire Harris. La jeune femme mourut en mettant au monde son quatrième enfant. Le célibat ne convenait plus à Morus, père de quatre enfans en bas âge, et déjà chargé d'affaires. Au bout de deux ans, il se remaria, non par concupiscence, dit Érasme, car la femme qu'il prit était veuve, laide et déjà d'âge, mais pour donner à ses enfans une mère de famille active et vigilante. Ce fut mistress Alice Middleton, femme un peu mondaine, qui se moquait de la piété de son mari, « qui était avare d'un bout de chandelle, dit Morus, et gâtait en une fois la plus belle robe de velours, » qui faisait la guerre à son désintéressement d'avocat, et lui voulait donner de l'ambition pour ses enfans; en somme, femme de cœur, dévouée, qu'il aima aussi solidement, sinon aussi tendrement, que Jeanne Colt, qui était charmante, s'il en faut croire Érasme (1). Morus traita toujours mistress Alice avec bonté, quoiqu'il y ait sujet de croire que ce fut elle qui lui inspira sa comparaison, si plaisante et si connue, du mariage à un sac rempli de serpens, parmi lesquels se trouve une anguille. Alice Middleton ne lui donna pas d'enfans.

Sa réputation d'avocat, et son crédit dans le corps des marchands, où il avait acquis une grande autorité par son intelligence des contentions commerciales, le firent nommer membre de la chambre des communes. Il résista en plein parlement au roi Henri VII, qui demandait un cadeau de noces pour sa fille. Déjà une première fois, pour un simple scrupule religieux, appelé subitement par le prince au moment où il assistait à la messe, il avait refusé de se rendre au palais, disant que le service de Dieu devait passer avant le service du roi. Cette indépendance de l'*imberbe enfant*, comme l'appelait le chambellan du roi, M. Tiler (2), l'avait mis mal en cour. Menacé dans sa liberté, frappé dans la personne de son père, que le roi fit incarcérer à la Tour, pour un prétendu déni de justice, puis rançonner, ce qui était la cause et la fin de tous les démêlés des sujets avec le roi, Morus, pressé par ses amis, s'embarqua pour la France. Il attendit là quelque temps que l'orage fût passé, apprenant la langue française, l'arithmétique, la géométrie; quelquefois se désennuyant de l'exil à jouer de la viole,

(1) Suavissima illius conjux. L. 238 A.

(2) Life of Morus, by his grandson.

qui était son instrument favori, et qu'il avait fait apprendre à ses enfans, et même à la vieille Alice Middleton, laquelle jouait en outre du luth, du monochorde, de la lyre, et tous les jours étudiait un morceau pour son mari, très sévère et très exigeant sur ce point (1).

La mort subite de Henry VII le ramena en Angleterre. Il y revenait avec la faveur d'un exilé du règne précédent et d'un opposant au régime d'exaction et d'avarice, dont le prince de Galles, devenu roi, avait souffert tout le premier. Outre ce titre, sa double réputation d'avocat et de lettré, l'amitié d'Erasme, que l'on comptait dès-lors à un homme comme un mérite, enfin les distiques latins en l'honneur du couronnement du roi et de la reine, toutes ces illustrations le recommandaient à Henry VIII. Ce prince voulut savoir qui avait fait cette pièce. On lui dit que c'était l'avocat Morus, fils de l'un des juges du banc du roi, le membre des communes récalcitrant sous le roi son père, l'ami du docte Érasme. Il le fit appeler, le trouva à son gré, et le marqua de sa funeste faveur. C'était la fatalité sous laquelle Thomas Morus devait se débattre vingt-cinq ans et mourir.

III.

Les Années littéraires.

Thomas Morus avait cette espèce d'ambition d'un homme qui tente les honneurs par sa réputation, ses talens, plutôt qu'il ne les cherche et ne va au-devant. Il n'était pas ambitieux à la manière du courtisan de tous les temps, qui poursuit sa fortune à travers toutes les servitudes et tous les dégoûts, qui ne se relâche pas un moment, qui ne manque jamais l'occasion, qui n'a que des scrupules d'homme habile, jamais d'honnête homme; qui compose avec les vices des princes, et se sert de leurs qualités comme de leurs défauts pour pousser ses affaires, qui arrache ce qu'on croit lui donner, et qui pour avoir une chose ne regarde jamais au prix. Morus fut saisi par la fortune presque malgré lui, et jeté au milieu de la cour avec des mœurs, de la probité, plus de force de principes que de caractère, ce qui fit qu'il ne céda jamais tout-à-fait, quoique cédant tou-

(1) Lettr. d'Erasme, 475. EF.

jours beaucoup trop ; ses principes arrêtaient son caractère, mais, comme il arrive, toujours trop tard. C'était une ambition molle, incertaine, prenant mal son temps, se laissant faire, n'étant jamais de moitié dans ses succès, et par conséquent paraissant les devoir tout-entiers à la bonté du prince, lequel exigeait de la reconnaissance en proportion. Morus ne sut ni se défendre de la cour ni s'y mettre tout-à-fait. Là où il avait cru dans sa conscience ne prendre qu'un joug, on lui demandait le remerciement d'une faveur; là où il n'avait fait que se laisser porter par faiblesse, on le traitait comme s'y étant poussé de toutes ses forces, et comme ayant, en quelque manière, usurpé le bien d'autrui. Un tel homme devait être déshonoré ou tué par un tyran du caractère de Henry VIII; déshonoré s'il cédait jusqu'au bout, tué à quelque point qu'il s'arrêtât. La fortune lui réserva le dernier sort. Sa mort fut le seul acte libre et volontaire de sa vie, le seul où son caractère et ses principes furent d'accord.

Ce fut Wolsey, parti de bien plus bas que Morus, qui présenta le jeune avocat au roi. Wolsey avait une supériorité rare dans un favori, celle de ne pas voir un rival et un successeur dans tout homme qui attirait l'attention de son maître. Morus, recommandé par lui, fut employé dans diverses ambassades, auprès de Charles-Quint et de François Ier. Ces places l'appauvrissaient et n'allaient pas à ses goûts : il s'y était laissé jeter comme plus tard, dans d'autres fonctions plus élevées, par cette ambition, ou plutôt cette disponibilité qui ne sait ni résister, ni choisir, et qui reçoit une corvée comme un avancement. « La place d'envoyé, écrivait-il à Erasme au retour de l'ambassade de Flandre (1), ne m'a jamais beaucoup souri. Elle nous convient moins à nous laïques et gens mariés, qu'à vous autres prêtres, qui n'avez chez vous ni femmes ni enfans, ou qui en trouvez partout où vous allez. Quant à nous, à peine absens depuis quelques jours, nous sommes rappelés au logis par le regret de nos femmes et de nos enfans. En outre, un prêtre peut emmener partout avec lui toute sa maison, et nourrir aux frais du roi ceux qu'il aurait nourris chez lui aux siens. Mais moi, j'ai deux maisons à soutenir, l'une à Londres et l'autre à l'étranger. Le roi s'est montré assez généreux pour ceux que

(1) Collect. des lettres d'Erasme et à Erasme, 221-222.

j'ai emmenés avec moi; mais il n'a point songé à ceux que j'ai laissés à la maison. Or, je n'ai pu obtenir de ceux-ci, tout bon mari que tu me saches, père indulgent, maître facile, que, par amour pour moi, ils jeunassent jusqu'à mon retour. Enfin, il est facile aux princes de récompenser, sans bourse délier, les ambassadeurs ecclésiastiques par le don de quelque abbaye. Mais, nous autres laïques, on ne nous rémunère ni si facilement ni si généreusement. Je dois dire pourtant, en ce qui me touche, que le roi a bien voulu, à mon retour, m'offrir une pension annuelle qui n'était nullement méprisable, soit pour l'honneur soit pour le profit, mais je l'ai refusée jusqu'à aujourd'hui, et je suis porté à la refuser toujours, parce qu'en l'acceptant, il me faudrait soit abandonner ma position actuelle dans cette ville, position que je préfère même à une meilleure, soit, ce que je ne veux à aucun prix, la retenir au risque de déplaire à mes concitoyens; car, s'il arrivait qu'une question de priviléges réciproques s'engageât entre eux et le roi, ils me croiraient moins sincère et moins dévoué à leurs intérêts, me voyant lié par les récompenses du prince. » Morus avait depuis quelques années, dans la Cité de Londres, une charge qui répond à celle de syndic du corps des marchands, charge importante qui l'appelait inévitablement à la chambre des communes, toutes les fois qu'il plaisait au roi de tenir parlement.

Les affaires de cette charge, outre ses fonctions de sous-shériff, espèce de magistrature secondaire, ne lui laissaient guère de loisir pour les lettres. Toujours en plaidoiries ou en consultations, avocat, arbitre ou juge, accablé de cliens, « il n'avait rien à donner à lui-même, c'est-à-dire aux lettres, » comme il écrit à Egidius (1). Rentré chez lui, il fallait bien causer avec sa femme, babiller avec ses enfans, communiquer avec les gens de la maison. C'étaient encore des affaires de devoir pour lui, « car, disait-il, il faut bien faire toutes ces choses, si l'on ne veut pas être un étranger dans sa propre maison. Il faut bien se montrer agréable à ceux que la nature, le hasard ou le choix, vous ont donnés pour compagnons de votre vie, non pas pourtant jusqu'à les gâter par trop d'abandon, ni jusqu'à faire des domestiques vos maîtres. » Les heures, les jours, les années, s'en allaient ainsi dans les occupations du de-

(1) Voir au commencement des œuvres latines, en tête de l'Utopie.

hors et dans les délassemens de la famille. Morus ne parlait pas de deux autres distractions qui lui prenaient beaucoup de temps; c'étaient les animaux domestiques, oiseaux ou quadrupèdes, qui occupaient tout un corps de logis dans sa maison, et dont il aimait à observer les mœurs; c'était sa guenon favorite, venue des Grandes-Indes, ou bien des animaux du pays, un beau renard, un furet, une belette, souvent achetés à grand prix; c'était encore son cabinet de choses précieuses, où étaient rassemblées des curiosités, soit du pays, soit exotiques, des minéraux, de grands coquillages des mers de l'Inde, des coraux, toutes choses dont il s'amusait beaucoup, et dont il faisait les honneurs à l'étranger que lui adressait quelque membre accrédité de la république littéraire et chrétienne. Là surtout les heures s'écoulaient à faire l'histoire de chaque pièce, et à s'amuser de l'étonnement ou du plaisir qu'elles causaient à ses hôtes (1).

Cependant Morus sentait le besoin de prendre un rang parmi les lettrés de l'Europe. Ses amis lui rappelaient ses débuts, et le pressaient de réaliser les espérances qu'il avait données. Après le temps consacré aux affaires et à la famille, aux gens et aux bêtes, à recevoir les hôtes et à leur demander des nouvelles de Budé, d'Érasme, de Petrus Egidius, il ne lui restait de libre que l'heure des repas et le temps du sommeil. Les repas, que son extrême sobriété avait déjà rendus si courts, il les réduisit encore (2). Ils consistaient en un morceau de viande salée, des œufs, quelques fruits, et de l'eau bue dans un gobelet d'étain. Pour le menu il n'y avait guère à en retrancher : il en ôta encore les doux entretiens de table avec la famille, lesquels donnent du charme au plus maigre dîner. Quant au sommeil, et quoique ses fatigues le lui rendissent nécessaire, il l'abrégea de quelques heures qu'il employait aux lectures dans sa bibliothèque, et à la composition lente et fréquemment interrompue du livre qui allait faire sa gloire et marquer sa place dans le grand travail de la renaissance des lettres. Ce livre, c'était l'*Utopie*.

Morus avait alors trente-cinq ans. L'*Utopie*, terminée en 1517, ne fut publiée qu'en 1518. Ces années-là, quoique fort accablées, avaient été des années heureuses. A l'étranger, en Flandre, en

(1) Lettr. d'Erasme, 474. EF.

(2) OEuvres latines.

France, Morus s'était rencontré avec des amis de la république des lettres; il avait joui de leurs entretiens, il s'était plongé dans leurs livres. Revenu à Londres, il retrouvait la considération, les affections de famille, à la cour une faveur modérée qui n'était point encore exigeante, et qui laissait un vaste champ aux espérances. C'est dans cette disposition d'un esprit libre et heureux, dont les ennuis étaient presque de trop de bonheur, que Morus écrivit l'*Utopie*. L'idée de ce livre avait d'ailleurs un autre à-propos que celui d'une convenance intime avec sa situation et ses études. Elle allait à tous les goûts de l'époque, à ce vague et général désir d'une république universelle, au moins chrétienne et littéraire, à tous les vœux de réforme religieuse, au mouvement d'érudition et d'imitation de l'époque, à cette soif de la paix redemandée de toutes parts, au nom des lettres renaissantes, au nom de la chrétienté épuisée par les dernières guerres d'Italie.

Par une rencontre particulière, on commençait à parler de l'apparition prochaine de l'*Utopie*, en même temps que le bruit se répandait d'une guerre nouvelle avec le Turc, « nouvelle comédie, disait Érasme, que les princes et le pape veulent jouer sous le prétexte d'une guerre sacrée (1). » Sélim, empereur des Turcs, après avoir conquis l'Égypte et la Syrie, venait de réunir une nombreuse armée, et menaçait hautement l'Europe de la destruction du nom chrétien. Léon X publia une bulle guerrière qui obligeait tous les hommes mariés, de vingt-six à cinquante ans, à prendre les armes. La bulle ordonnait aux femmes dont les maris étaient en guerre de ne prendre aucun plaisir (2) dans leurs maisons, de s'abstenir de toute toilette recherchée, de toute chose pouvant faire illusion, de ne point boire de vin, de jeûner de deux jours l'un, « afin, disait la bulle, que Dieu protégeât leurs maris dans une guerre si sanglante. » La même prescription s'étendait aux femmes dont les maris avaient été exemptés du service militaire pour des affaires incompatibles avec les armes. Elles devaient dormir dans la même chambre que leurs époux, mais à part, et ne donner ni recevoir aucune caresse jusqu'à l'heureuse issue de la guerre. Une utopie qui vantait les douceurs de la paix, qui ne ma-

(1) L. 1672. EF.
(2) Voluptuari, *Ibid.*

riait que les amans, et qui promettait respect et liberté aux ménages, ne pouvait guère venir plus à point.

Morus, avant de faire imprimer son livre, l'avait montré à ses amis, à Tunstall, à Petrus Egidius, à Budé, à Deloine, à Érasme, à ce dernier avant tous les autres. Il était sincère en leur demandant des avis et non des éloges; il ne l'était pas moins en priant Érasme de faire les honneurs de son manuscrit à Tunstall, « afin, disait-il, que la chose lui parût plus élégante, expliquée par la bouche d'Érasme (1). » Naïve inconséquence de l'honnête homme et de l'homme de lettres, dont l'un voulait la vérité, et dont l'autre la craignait. Par une autre inconséquence de ce genre, en même temps qu'il faisait modestement passer son *Utopie* par la critique de ses amis, il avait de ces hauts dédains d'un auteur superbe contre le pauvre public, lequel porte la faute de tous les succès manqués, et qu'on récuse toujours avant de demander ses suffrages et son argent. « Les goûts des mortels, écrivait-il à Egidius, sont si divers, les esprits de la plupart si difficiles, leurs jugemens si absurdes, qu'on ne réussit pas mieux auprès d'eux à se livrer à toute la facilité et à toute la négligence de son génie, qu'à s'accabler de soucis pour faire quelque chose qui puisse être utile ou agréable à ces palais dégoûtés ou grossiers. Le barbare rejette comme dur ce qui n'est pas tout-à-fait barbare. Le demi-savant accuse de trivialité tout ce qui ne fourmille pas de mots vieillis. L'un est si austère, qu'il ne permet pas la plaisanterie; l'autre si fade, qu'il ne sent rien aux pointes; tels sont si mobiles que ce qu'ils aiment debout, ils le critiquent assis. Puis viennent les beaux esprits de la taverne qui jugent les auteurs au bruit de leurs verres, et les esprits sans gratitude qui, tout en aimant ce livre, n'en sont pas moins ennemis de l'écrivain, pareils à ces hôtes grossiers qui, après avoir été reçus à une table abondante, s'en vont dès qu'ils sont saouls, sans remercier les gens qui les ont invités (2). » Tout cela est juste et bien dit; mais la vraie gloire consiste à mettre tous ces goûts d'accord, soit en plaisant par mille endroits à ceux qu'on pourrait blesser par un point, soit en forçant les contradicteurs à se taire devant l'applaudissement universel.

(1) Corresp. d'Érasme, Supplém. 1664. CD.

(2) Voir au commencement des œuvres latines.

L'*Utopie* avait réussi dans cette première épreuve; Budé en voulut faire la préface; Érasme se chargea d'en surveiller l'impression chez son ami Froben. L'*Utopie* allait avoir pour parrains, outre un libraire qui recommandait ses publications, les deux plus grands noms littéraires de l'époque. Les amis de moindre marque suivaient l'opinion des maîtres. Morus ne recevait que félicitations et caresses. On mettait sa république fort au-dessus des républiques de Rome, de Sparte et d'Athènes. On disait *le divin génie* de Thomas Morus. Pour lui, il sentait la plus vive et la plus noble de toutes les jouissances, celle de l'homme de lettres honnête homme, quand il a fait une œuvre raisonnable et appréciée. Ce furent des jours d'or et de soie, comme on disait dans son temps, dans cette vie dont la fin devait être si sombre. Ce fut un beau soleil entre les brumes de sa jeunesse laborieuse et gênée, et les orages de son âge mûr. Il avait la gloire, cette ivresse qui doit être si douce à l'homme dont le cœur est pur, et à qui les lettres n'ont pas ôté sa candeur. « Que je meure, écrivait-il à Érasme, ô le plus doux de mes amis! si l'approbation que Tunstall a bien voulu donner à ma république, ne m'a pas rendu plus heureux que ne l'eût fait un talent de l'Attique. Tu ne sais pas combien je me réjouis, combien je me sens grandi à mes propres yeux, combien je porte ma tête plus haut! Il me semble que mes Utopiens vont me nommer à perpétuité leur roi : je me vois marchant à leur tête, couronné de la gerbe d'épis, insigne de la royauté dans Utopie, beau dans mon vêtement de franciscain, et, dans cette pompe si simple, allant au-devant des ambassadeurs et des princes étrangers, malheureux qui s'enorgueillissent de porter des ornemens et des parures de femmes, des chaînes de cet or que nous méprisons tous dans Utopie, de la pourpre, des perles, et autres colifichets qui les rendent si ridicules. Je ne veux cependant pas que toi ni Tunstall, vous me jugiez par l'exemple des autres hommes, dont la fortune change les mœurs. Et, quoiqu'il ait plu aux dieux d'élever mon humilité à cette grandeur suprême, à ce rang auquel nul monarque ne peut comparer le sien, vous ne me verrez jamais oublier la vieille amitié qui m'unissait à vous quand j'étais simple particulier. Que si vous ne craignez pas de faire un peu de chemin pour me venir voir en Utopie, je ferai en sorte que tous les mortels soumis à mon empire vous rendent les honneurs dus à ceux qu'ils savent être les plus chers amis de leur roi. —

J'allais prolonger encore ce doux rêve, mais le lever de l'aurore a dissipé mes songes et m'a chassé de ma royauté pour me replonger dans ce pétrin qu'on appelle le barreau (1)..... » Cela pourra paraître plus enjoué que fin, et plus naïf que délicat, à cause de cette diversité des palais dont parle Morus, si grande dans les hommes d'une même époque, si changeante d'une époque à l'autre; mais il n'est personne qui ne doive être touché du ton aimable et bon de ces confidences, et qui ne reconnaisse le cœur de l'homme de bien sous les joies de l'homme de lettres applaudi.

L'*Utopie* parut en 1518. Le public confirma le suffrage particulier des amis de Morus. Ce fut une rumeur d'admiration dans toute l'Europe occidentale. Les savans, les politiques, les magistrats, les princes, lurent ce livre. Ni les *Colloques* d'Érasme, ni l'*Éloge de la Folie*, n'avaient eu plus de débit. Les érudits lisent encore les *Colloques* d'Érasme et l'*Éloge de la Folie*; mais personne ne lit l'*Utopie*; grande leçon pour les livres à succès. Toutefois il y a une gloire pour les livres qui ont été utiles; même quand on ne les lit plus, on les nomme avec respect. Ceux qui n'ont été écrits que pour le plaisir, et qui n'ont parlé qu'à l'imagination des contemporains, ne sont ni lus ni nommés.

IV.

L'Utopie.

Notre siècle a lu, sans le savoir, bien des contrefaçons de l'*Utopie*, quoiqu'assurément les auteurs de ces contrefaçons, je leur rends justice, ne connussent pas l'ouvrage original. Les doctrines de Saint-Simon et de Fourrier sont dans l'*Utopie*; les attaques contre le droit de propriété sont dans l'*Utopie*; la défense de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre est dans l'*Utopie*. L'*Utopie*, c'est la phalange de Charles Fourrier; l'Utopie, c'est la communauté de biens de Saint-Simon. Quelques idées applicables brillent au milieu de ces rêveries, d'ailleurs si nobles et si ingénieuses. Il y a des maximes que Beccaria semble avoir transportées tout entières, avec leurs développemens, du livre de l'*Utopie*, dans le livre des *Délits et des peines*. L'*Utopie*, c'est ce thème de bien absolu que remanient

(1) Corresp. d'Érasme, Suppl. 1663-1664.

à toutes les époques certains esprits honnêtes ou impatiens, pour se consoler de ne pas voir même le bien relatif dans le monde où ils vivent. Voici l'analyse sommaire de ce singulier livre.

Morus suppose qu'étant à Anvers, adjoint à Cuthbert Tunstall, dans une ambassade auprès de Charles V, il rencontrait souvent chez un ami un certain Raphaël Hythlodæus (1), autrefois compagnon d'Améric Vespuce, qui avait beaucoup voyagé et beaucoup vu. Les conversations roulaient sur des points de philosophie, sur les malheurs qui affligent l'humanité, sur les moyens de rendre les hommes meilleurs, les gouvernemens plus équitables, les vols moins communs. Cette question du vol fut l'objet d'un entretien spécial. Hythlodæus en indique deux causes principales qui peignent le temps. La première, c'est la quantité de soldats blessés qui ne peuvent ni travailler à la terre, ni exercer les professions mécaniques, et qui sont réduits à voler pour vivre; la seconde, c'est la quantité de valets ayant appartenu à des nobles, « guêpes qui vivent dans la fainéantise sans produire une goutte de miel. » Dès que le maître est mort, cette nuée de valets congédiés tombe dans la misère, et fait la guerre aux passans pour manger. Après l'examen de ces causes, Hythlodæus discute les châtimens. L'Angleterre d'aujourd'hui pourrait encore s'appliquer ces sages paroles : « Personne ne devrait ignorer combien il est absurde de punir le vol de la même peine que l'homicide. Si le voleur sait qu'il ne court pas un moindre risque en se bornant à voler qu'en ajoutant le meurtre au vol, il égorgera le malheureux qu'il se serait contenté de dépouiller; car, outre que le danger pour lui n'est pas plus grand, il a une chance de plus d'impunité, en faisant disparaître le témoin de son crime. » A la peine de mort pour le vol, Hythlodæus substitue un système de châtimens qui a beaucoup d'analogie avec les travaux forcés. Il parle d'un certain pays tributaire de la Perse où on leur coupe une oreille. — Si c'est là le système de Morus, son humanité est encore bien timide.

Hythlodæus conclut par dire que la société ne sera jamais bien gouvernée tant que subsistera le droit de propriété. Les interlocuteurs de cet entretien imaginaire se récrient, et Morus, qui s'y est donné un rôle, réfute l'idée d'Hythlodæus, surtout comme imprati-

(1) Ὕθλος, babil, enfantillage; δέομαι, avoir besoin de.

cable. Hythlodæus répond qu'il en a vu dans ses voyages une application qui a parfaitement réussi. — Où donc? demandent les interlocuteurs. — En Utopie. — On presse le voyageur de raconter tout ce qu'il a vu dans cette contrée merveilleuse. Hythlodæus commence son récit, et c'est de cette sorte que Morus amène sa description de l'Utopie. Ces préliminaires occupent tout le premier livre, dans un ouvrage qui n'en a que deux.

L'île d'Utopie est située au-delà de l'Océan atlantique. Elle tire son nom d'Utopus, roi d'un pays voisin qui l'a conquise, et lui a donné les lois qui la gouvernent encore. La capitale d'Utopie, la première des cinquante-quatre grandes villes du pays, s'appelle Amaurote (1).

La forme du gouvernement est républicaine. Tout s'y fait par élection, même le roi qui n'est qu'un simple magistrat. La seule chose qui le distingue des autres Utopiens, c'est qu'il porte une gerbe de blé à la main, en guise de sceptre. Le pontife, qui est le premier personnage de l'île après le roi, se fait précéder d'un homme tenant un cierge allumé.

L'organisation civile est fondée sur la famille. Chaque famille se compose de quarante personnes tant hommes que femmes, plus deux esclaves, car il y a des esclaves en Utopie. Pour trente familles, il y a un magistrat appelé *philarque* dont l'autorité s'étend sur les chefs de ces familles, et pour dix philarques, il y a un magistrat supérieur nommé *protophilarque*. Ces protophilarques, au nombre de deux cents, et élus pour un an, choisissent, en cas de vacance du trône, le prince entre deux candidats nommés par le peuple, et forment le conseil du roi qui est en charge. Ce conseil s'assemble tous les trois jours. En cas d'affaires importantes on consulte la nation. Chaque philarque assemble ses trente familles, recueille leur avis et va le porter au sénat. Cent soixante-deux citoyens, c'est-à-dire trois par chaque ville, forment ce sénat qui s'assemble tous les ans dans la capitale. On les choisit parmi les vieillards. Toutes les fonctions, soit législatives, soit exécutives, sont annuelles, hormis celle du roi qui est nommé à vie.

Tout appartient à tous, sauf les femmes. Quiconque a besoin d'une charrue, d'un habit, d'un outil de travail, va le demander au

(1) Ἀμαυρὸς, sombre, obscur, et, sans doute par analogie, inconnu.

magistrat qui le lui donne. Les voyages, pour lesquels il faut demander la permission des magistrats et le consentement du père et de la femme, se font sans argent et sans viatique, tous les biens étant communs. L'étranger reçoit partout l'hospitalité, mais à la condition de la payer par quelque travail. Le temps du voyage est limité.

L'agriculture est une sorte de conscription à laquelle personne n'échappe. Chaque ville envoie tous les ans à la campagne vingt jeunes gens qui doivent apprendre à cultiver la terre. Il est vrai que ceux qui n'y ont pas de goût sont libres de revenir; on les remplace par d'autres.

Outre l'agriculture, tous les citoyens sont obligés de savoir un métier. Il faut être ou tisserand, ou maçon, ou charpentier, ou menuisier. Toutefois ceux qui marquent des dispositions particulières pour les sciences sont dispensés de ces travaux; mais si les résultats ne répondent pas aux espérances qu'ils ont données, on les fait rentrer dans la classe des artisans. Le prince est choisi parmi ceux des artisans qui, par de grandes facultés, ont pris rang parmi les savans.

Le travail est modéré. La journée de l'Utopien se divise en trois parties : six heures pour travailler, dix heures pour se reposer ou faire ce qui lui plaît, huit heures pour dormir. Des cours publics sont ouverts aux heures de récréation, pour ceux qui veulent cultiver les lettres et les sciences. Le soir, en été, on travaille au jardin, car chaque famille a le sien; en hiver, on se réunit dans de grandes salles où l'on joue, non à des jeux de hasard, mais à un jeu moral, en manière d'échecs, où l'on fait combattre en ordre de guerre les vices et les vertus representés par des pièces de bois. C'est la seule guerre connue en Utopie. En cas d'attaque étrangère, ils opposent à l'ennemi une armée de mercenaires, les Suisses d'Utopie. On entretient cette armée avec l'argent amassé dans les coffres, et provenant des blés qu'ils exportent. C'est là tout l'emploi qu'ils donnent à l'argent, métal qu'ils méprisent pour eux-mêmes, comme la principale source des maux de l'espèce humaine, et dont ils font leurs vases de nuit. Les chaînes des galériens, — car il y a des galeriens dans Utopie, — sont en or. Tout individu qui a commis quelque grave delit est condamné à porter des boucles d'oreilles d'or.

On dîne en commun dans de grandes salles où tiennent trente familles de quarante membres, c'est-à-dire douze cents convives, présidés par leur philarque. On ne soupe jamais sans musique dans cette île bien heureuse. Il y a au dessert toutes sortes de confitures et de friandises. Les parfums, les cassolettes, les eaux de senteur, embaument la salle du festin. Les Utopiens ont pour principe que toute volupté dont les suites ne sont pas fâcheuses doit être permise. Ils sont extrêmement sensuels. Ils disent que tous les plaisirs ont été donnés à l'homme pour en jouir sans en abuser. Ils croient, en s'y livrant, suivre la voix de la nature et la volonté de Dieu. Les Utopiens sont fourriéristes.

Quand une maladie mortelle vient les frapper au milieu de cette vie de plaisirs sans abus, de travail sans fatigue, de bien-être sans luxe, de liberté sans fainéantise, les prêtres et le philarque viennent exhorter le malade à prendre quelque potion calmante qui l'envoie sans douleur de cette vie dans l'autre. Mieux vaut mourir que souffrir est un des points de leur philosophie. Cependant le malade est libre d'attendre le moment où il plaira à Dieu de l'appeler à lui. On n'impose la potion calmante à personne; c'est un avis paternel et non une loi. Le suicide, honoré dans ce cas, est flétri publiquement dans tous les autres. Tout Utopien qui se tue par dégoût de la vie est privé de sépulture et jeté à la voirie.

Le mariage n'a lieu, entre fiancés, qu'après vérification réciproque de leur état physique. Cette vérification se fait en présence de deux experts, d'une matrone et d'une sorte de médecin *ad hoc*, lesquels font subir aux deux jeunes gens une visite du genre de celle que passent nos conscrits devant les conseils de révision. Quand les futurs se sont ainsi vus face à face et sans voile, et ont déclaré se trouver satisfaits l'un de l'autre, on les marie. Si, — ce qui ne se voit guère sur le corps, — il y a incompabilité d'humeur, le divorce est permis par consentement mutuel. L'adultère est puni d'esclavage pour la première fois, de mort pour la récidive. C'est le seul crime qui emporte la perte de la vie.

Toutes les religions sont tolérées en Utopie, même celle du Christ, que les Utopiens ne connaissent que par Hythlodæus et trois de ses compagnons. « L'un des nouveaux convertis, raconte le voyageur, s'était mis, malgré nos conseils, à disserter du Christ et de son culte avec plus de zèle que de prudence; il criait que notre religion

était supérieure à toutes les autres, et la seule vraie; que tout autre culte n'était qu'une profanation, et ses sectateurs que des sacriléges et des impies dignes du feu éternel. Comme il remplissait la place publique de ces clameurs, on le saisit, non comme coupable de mépris pour les religions d'Utopie, mais comme agitateur du peuple, et on l'exila. Ce fut un des premiers soins d'Utopus, en prenant possession de l'île, d'ordonner que chacun serait libre dans ses croyances, et qu'on ne pourrait y amener les autres que par les voies de la douceur et de la persuasion. Il pensa que c'était un acte absurde et insolent d'imposer à tout le monde, par la force et les menaces, la croyance d'un seul, alors même que cette croyance serait la seule vraie, et toutes les autres vaines et mensongères. Mais il prévit que, pourvu que les choses se fissent par la raison et la modération, la force de la vérité finirait quelque jour par l'emporter. C'est pourquoi il laissa chacun libre de croire à ce qu'il voudrait (1). »

Telles sont les principales idées de ce livre, si goûté à l'époque où il parut, si oublié maintenant. Était-ce une critique exacte des gouvernemens, de la société, des mœurs, de l'ardeur religieuse de cette époque? Chacune des félicités que Morus prête à l'île fortunée d'Utopie est-elle une contre-vérité eu égard à ses contemporains? Non. L'*Utopie* est comme tous les livres de ce genre, comme la république de Platon, comme la Salente de Télémaque, une création où il y a plus de fantaisie que d'intention critique. On pourrait, à l'aide d'une analyse ingénieuse, quoique fort conjecturale, faire deux parts dans ces républiques en l'air, celle des allusions satiriques aux choses contemporaines, et celle des développemens de pure fantaisie. Mais vouloir donner à tout un sens ironique et profond, et trouver à toute force un mécontentement amer sous chaque détail fantastique, un vœu de réforme sous chaque peinture d'un bien impossible, et la préméditation de la raison sous toutes les rêveries de l'imagination, ce serait une

(1) J'ai cité ce passage, parce que les idées de tolérance qu'on y remarque, et que sans doute Thomas Morus ne prêtait pas à son héros imaginaire sans en être pénétré lui-même, ont été opposées, comme une contradiction déplorable, à la conduite de Morus devenu chancelier. Nous verrons plus tard ce que ce grand homme garda de ces idées, et ce qu'il en abandonna.

puérilité. Sauf quelques passages énergiques, qui s'attaquent plutôt aux mœurs qu'aux institutions, et où l'intention satirique est évidente, sauf surtout la vive et piquante discussion sur l'énorme disproportion de la peine aux délits dans la question du vol, où Morus se montre criminaliste éclairé, quoique subtil, l'*Utopie* offre à peine quelques traces de ces préoccupations contemporaines que les critiques prêtent gratuitement à tous les faiseurs d'Utopie. Mais ce qu'on y trouve à chaque page, sans effort de subtilité et de conjectures, c'est un souvenir naturel de ces habitudes journalières d'avocat, de légiste, de magistrat discutant ou appliquant les lois pénales, et chargé souvent de concilier la justice instituée avec l'équité naturelle; c'est surtout un reflet doux et aimable des années où son esprit fut le plus libre, le plus désintéressé, le plus ouvert à toute sorte d'idées, même à celles qui s'accordaient le moins avec l'exaltation religieuse de sa première jeunesse, et avec l'âpreté dogmatique de la fin de sa vie.

Dans cet intervalle de moins de dix ans, le jeune ascétique qui avait fait une si rude guerre à son corps, le chrétien qui n'avait pas trouvé le cloître assez austère pour y enfermer sa jeunesse révoltée, le polémiste qui allait défendre si ardemment la cause du catholicisme de Rome, avait senti ce relâchement des opinions et cette détente générale de l'esprit par lesquels nous passons tous vers cet âge-là, et qui nous rendent tolérans dans les matières religieuses, intelligens et modérés dans la critique de toutes choses, réformateurs sans haine, réservés dans la négation comme dans l'affirmation; état qui exclut les grandes vertus comme les grandes fautes, non le plus digne de l'homme peut-être, mais assurément le meilleur et le seul où il s'appartienne tout-à-fait. Morus, en proclamant en Utopie la liberté des religions, et en ne regardant comme obligatoire que la croyance à l'ame et à Dieu (1), Morus était plus près du doute philosophique que de la foi romaine. Son ame s'était amollie, sans se corrompre, par la pratique des affaires, la connaissance des intérêts humains, et un peu de cette gloire des lettres qui fond les ames les plus dures; il voyait toute chose d'un œil plus sain, et par cela même d'un esprit plus bienveillant. Sa tolérance n'était qu'une juste vue des choses, une philosophie douce sur un fond

(1) L'*Utopie*, l. 2, p. 16.

d'humanité chrétienne, également éloigné de la passion et de l'indifférence.

Quand on vient de faire une étude longue et tendre de cet homme, comme je crois pouvoir dire que je l'ai faite, et qu'on a parcouru tous les actes de sa passion, on se plaît peut-être, au-delà de la discrétion historique, à se représenter Morus, dans ces dix années si courtes, heureux de tout le bonheur qu'il est donné à l'homme d'avoir, libre, expansif, occupé avec plaisir, et de choses de son choix, quoi qu'il en dise; enjoué, non de cet enjouement un peu forcé et convulsif qu'il montra jusque dans les momens les plus douloureux de son martyre, et qui semble comme une nargue apprêtée du chrétien à la mort, mais avec délicatesse et je ne sais quel sourire facile, naturel, auquel on s'attend, parce que, dans cette vie tempérée, le passage est insensible de la gravité à la gaieté. Plus tard, il rira, il fera des pointes jusque sous la hache de l'exécuteur, mais le rire grimacera sur cette figure amaigrie et profondément douloureuse; les pointes choqueront comme une bravade stoïcienne. Au point où nous en sommes de son histoire, ce n'est encore qu'une forme particulière donnée à des sentimens moyens, et l'épanouissement d'un esprit libre plutôt que le défi du martyr chrétien aux bêtes qui vont le dévorer et aux hommes qui vont le voir mourir!

V.

La Querelle de Morus et de Brixius.

C'est pendant cette période trop courte de la vie de Morus que sa liaison avec Érasme fut le plus étroite, et leur correspondance le plus suivie et le plus amicale. C'est à ce moment que ces deux hommes illustres eurent l'un à l'égard de l'autre le plus grand nombre de ces convenances qui font les amitiés tendres, et qu'ils se comprirent et s'aimèrent le plus. Leurs lettres sont pleines de confiance et d'abandon. Il n'y est point parlé de religion, mais des amis communs, des lettres, des quartiers de pensions qu'Érasme prie Morus de réclamer pour lui, du compte que Morus rend à Érasme de la vente de ses livres en Angleterre, de la vie intérieure, des travaux, de l'emploi du temps, des ennemis littéraires, ce grand sujet de condoléances heureuses et de chagrins agréables

pour les gens de lettres. Ces deux hommes se touchent et se conviennent par tous les points. La prudence d'Érasme prend aux yeux de Morus la couleur de sa propre tolérance à lui. Son scepticisme, qui d'ailleurs ne va jamais jusqu'à la négation, ne rencontre en Morus qu'une foi assoupie, qui ne sera réveillée que par les paroles retentissantes de Luther. C'est lorsque cet homme aura jeté dans le monde chrétien ces paroles qui deviendront des glaives, que Morus et Érasme, jusque-là si tendrement unis, s'aimeront peut-être moins, comme il arrive aux amis qui se trouvent tout à coup enrôlés dans des partis opposés, et dont les opinions ont refroidi les sentimens. Érasme dira de Morus, que si, dans les matières religieuses, il incline vers une chose, c'est plutôt vers la superstition que vers la religion (1). Morus pensera d'Erasme que, s'il refuse la controverse active et quotidienne avec Luther, c'est qu'il penche secrètement vers l'hérésie, et que c'est faute de résolution qu'il a laissé à un autre le triste honneur d'en lever l'étendard. Érasme trouvera que Morus manque d'etendue d'esprit; Morus, qu'Érasme manque de décision et de courage. Ils ne se brouilleront pas, ils continueront meme à s'écrire de loin en loin, mais avec réserve, et sans se dire les vrais motifs de leurs actions publiques. Morus, par exemple, devenu chancelier, et, deux ans après, se démettant de sa charge, ne donnera guère à Érasme que des raisons banales de son élévation, et lui cachera les vraies causes de sa retraite, comme on ferait à un étranger dont on aurait quelque sujet de suspecter la discrétion. La confiance aura cessé entre les deux amis, et le trop prudent Érasme, dans le récit éloquent qu'il fera, sous un nom supposé, de la mort de son ancien ami, aura conservé l'esprit assez libre pour blâmer d'un manque de prudence et de souplesse le chrétien inflexible, mort martyr de sa conscience.

On sait qu'Érasme avait fait l'*Éloge de la Folie* pour Morus, et en jouant sur son nom (2). La scolastique, les universités, les grammairiens, y étaient tournés en ridicule. Martin Dorpion, de Louvain, théologien et grammairien, attaqua le livre d'Érasme. Morus, qui avait quelque liaison avec Dorpion, intervint, et lui écrivit une lettre sévère, dans laquelle il défendit la personne et

(1) Corresp. d'Erasme, passim.

(2) Μωρίας Ἐγκώμιον.

les plaisanteries d'Érasme. Il renchérit sur ces plaisanteries par des pointes et des anecdotes, élargissant les blessures faites à Dorpion, et se montrant assez l'ami des deux adversaires, pour dire la vérité à l'un et défendre chaudement l'autre. Érasme eût voulu rendre la pareille à Morus ; mais outre que les occasions manquaient de le faire avec éclat, c'était un champion plus tiède que son ami. Il le prouva, un peu à sa honte, dans la querelle de celui-ci avec Brixius, lettré allemand, qui était avec Érasme dans des rapports plus intimes que Dorpion avec Morus. Cette querelle peint les mœurs littéraires de l'époque, et fait le plus grand honneur au caractère de Morus.

Ce Brixius avait fait un poème en l'honneur d'un vaisseau français dont le capitaine, Hervé, s'était fait sauter avec tout son équipage, plutôt que de se rendre aux Anglais. Le poème avait paru pendant les dernières guerres entre la France et l'Angleterre. Les vers en étaient assez corrects, mais emphatiques, et mêlés de centons, ce que je dois dire par respect pour la vérité, quoique Brixius s'y montrât Français de cœur. Le plus grand crime de Brixius aux yeux de Morus, bon Anglais d'abord, et auprès de qui l'on était mal venu à parler trop bien de la France, c'est que ce poème renfermait quelques traits malins contre lui et contre ses épigrammes. Morus répondit aux allusions satiriques de Brixius par une bordée de huit épigrammes, qui mirent les rieurs de son côté, dans un temps où l'on riait de peu, et où le latin donnait de l'esprit aux vers qui en manquaient. Brixius avait prêté au capitaine Hervé des traits de courage à la manière de Lucain, des morts entassés les uns sur les autres, des coups d'épée pourfendant cinq à six hommes à la fois, des *traits*, — c'était pousser un peu loin la liberté du centon, car les traits ne faisaient plus alors partie des armes offensives, — clouant les guerriers dos à dos, et autres exploits d'érudit qui n'a jamais vu la guerre. Morus, dans ses épigrammes, lui demandait si son héros avait cinq mains. Brixius avait comparé Hervé aux Décius. « Oui, disait Morus, mais il y a une légère différence, c'est que ceux-ci mouraient volontairement, et que celui-là n'est mort que faute d'avoir pu fuir (1). »

(1) Sed tamen hoc distant, illi quod sponte peribant,
Hic periit, quoniam non potuit fugere.
OEuvres latines, p. 28.

Brixius fut d'abord accablé de la riposte. Plusieurs années se passèrent sans attaque de part ni d'autre. Mais le succès de l'*Utopie* irrita Brixius; il fit l'*Anti-Morus*, où, reprenant la querelle des épigrammes, — tant les haines littéraires sont vieilles! — il éplucha tout le petit recueil de Morus, notant les fautes de quantité et d'euphonie échappées à l'enfant de dix ans ou à l'adolescent de moins de vingt. Il dénonça le fameux épithalame à Henry VIII, le héros de cette pièce, comme injurieux à la mémoire de son père; méchanceté sérieuse, car c'était en 1520, à l'époque où quelques-unes des critiques faites au père pouvaient être déjà des reproches pour le fils. Puis venaient les aménités en usage alors. Brixius, faisant une pointe sur le nom de Morus, remplaçait l'omicron par l'oméga, Morus par Mωrus, qui veut dire fou (μωρὸς), ce qui ne devait laisser aucun doute sur l'état des facultés de son adversaire aux gens déjà mal disposés pour lui.

Il paraît que la faute d'Érasme fut qu'ayant appris à temps que Brixius préparait un livre contre son ami, il n'usa pas assez tôt de son crédit sur lui pour le détourner de le publier, et ce qui paraîtra moins grave à ceux qui connaissent la tendresse d'un auteur pour ses livres, que l'*Anti-Morus* ayant paru, il ne put obtenir que Brixius rachetât les exemplaires vendus et les détruisît. Toutefois, le mal étant fait aux trois quarts, Érasme écrivit à Brixius de sévères reproches. « Personne ne lit votre livre, disait-il; je ne l'ai entendu louer de personne, pas même de vos Français. J'ai conseillé à Morus de n'y pas répondre; mais ce n'est pas pour sa réputation, c'est pour son repos. C'est parce que je pense qu'il importe à la dignité publique, comme à l'intérêt des études, que ceux qui sont initiés aux lettres ne se fassent pas la guerre, et que les Graces ne soient pas séparées des Muses, surtout lorsque tant de haines conspirent contre l'ordre des lettrés. » Érasme avait en effet conseillé à Morus de mépriser cette querelle, et de ne pas donner de l'importance à l'attaque par l'éclat d'une réponse. C'était un arbitrage qu'il prenait de lui-même, au nom des lettres sacrées et profanes, entre les gens d'église et les gens de lettres, et loin que personne le lui contestât, tout le monde le lui déférait comme au plus illustre.

Morus était digne de son conseil. L'histoire des lettres offre peu d'exemples plus nobles que ce fragment de sa réponse à Érasme, où, malgré quelques duretés pour Brixius, bien pardonnables même à

un auteur sincèrement modeste, Morus se montre sous des traits si nobles comme homme et comme ami (1). « Pour moi, cher Érasme, afin que tu voies combien je suis plus disposé à t'obéir que Brixius, — encore que ta lettre me soit arrivée, non pas quand mon livre n'était que sous presse, mais quand il était imprimé tout entier (comme tu pourras t'en assurer toi-même, puisque ce livre te parviendra très certainement avant ma réponse), encore que tant d'amis m'y poussassent, — au reçu de ta lettre, de cette lettre d'un homme dont le sentiment passe à mes yeux avant tous les calculs, je n'ai point imité mon adversaire Brixius, lui qui se vante d'obéir à tes moindres signes de tête, et qui dit avoir la bourse si bien garnie. Il a fait tant de cas de tes avertissemens qu'il n'a pas pu se résigner à racheter ses exemplaires et à les jeter au feu; il n'a pas voulu soustraire à tous les regards ces inepties qui doivent déshonorer ce nom de Brixius qu'il veut, jusqu'à en faire pitié, rendre celèbre. Quant à moi, cher Érasme, sauf deux exemplaires partis d'ici avant l'arrivée de ta lettre, l'un pour toi, l'autre pour Petrus Égidius, et sauf cinq autres qu'avait déjà vendus le libraire, — car ta lettre m'a été remise comme on venait de mettre l'ouvrage en vente, et quand déjà on le demandait avidement, — j'ai racheté toute l'édition et je la tiens sous clé, attendant que tu décides ce que j'en dois faire (2). »

Mais ce n'était encore que la moitié du sacrifice, et Morus ne la faisait pas sans quelque résistance. Tout en s'en remettant à la décision d'Érasme, il ne négligeait pas les insinuations afin de le faire pencher pour le parti de la publication. L'auteur de l'*Utopie* n'avait pas à craindre de ne pas triompher assez de Brixius. Il fallait donc renoncer non-seulement à un livre terminé, mis en vente, déjà dans les mains de cinq lecteurs, qui allaient en donner l'envie à tant d'au-

(1) Il faut qu'on me permette de conserver à la phrase de Morus, sa longueur, son enchevêtrement et sa diffusion. Ce serait une difficulté insurmontable, et peut-être un manque de vérité chronologique, si cela peut se dire, que de couper cette phrase pour lui donner une vivacité qu'elle n'a pas, et un tour qui serait un contresens, vu l'homme et l'époque. De tous les gens de lettres de ce temps-là, Érasme est à peu près le seul dont la pensée fût dégagée et dont la phrase fût courte. Il était aussi supérieur à son siècle par ses idées que par sa diction.

(2) Corresp. d'Erasme, 571. CD.

tres, mais encore à un succès certain. « Quelque grave rôle que ton amitié m'impose, ô Érasme, écrivait-il à son arbitre et à son juge (1), puisque je suis encore parmi les mortels et non point parmi les saints, je ne craindrais pas que le lecteur ne me pardonnât pas d'avoir cédé à l'une de ces faiblesses de la nature humaine qu'aucun homme ne peut secouer tout-à-fait. » Malgré cette réserve des auteurs, lesquels ne s'accusent que pour s'absoudre, et se font les casuistes de leur amour-propre, Morus ne céda point à cette faiblesse. Soit qu'Érasme eût sagement insisté pour la suppression du livre, soit que le temps et la réflexion eussent adouci l'injure et rendu facile à Morus le sacrifice tout entier, la réponse à Brixius ne parut point.

Ainsi se passèrent ces dix années que j'ai appelées littéraires parce que les lettres y furent la principale pensée de Morus. Sa réputation était si grande alors, et son nom si célèbre en Europe, où, dès ce temps-là, la dignité morale de l'homme privé ne nuisait pas à la gloire de l'homme de lettres, qu'on demandait de toutes parts à Érasme des portraits de son illustre ami. Il en traçait un en 1519, qui est plein de traits charmans. C'est à la fois un portrait et un caractère (2). Morus pouvait alors faire envie par son bonheur. Il approchait de quarante ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne, ses membres bien proportionnés, son allure noble, si ce n'est que, par une habitude de pencher sa tête à gauche, une épaule paraissait un peu plus élevée que l'autre. Il avait le visage blanc et légèrement coloré, les cheveux de couleur châtain foncé, les yeux bleus et tachetés, ce qui passait alors pour un signe d'un génie heureux; un air de bonté et d'enjouement sur sa figure, tel que je le retrouve dans une très belle gravure anglaise de 1726 (3), mais déjà avec je ne sais quoi de triste et de souffrant dans le sourire : Morus était alors chancelier d'Angleterre. A la date du portrait qu'en fait Érasme, le sourire était une habitude de l'ame; quand Holbein le peignit, ce n'était plus guère qu'une habitude des traits.

Érasme raconte qu'il avait les mains rudes et négligées, plus que de l'abandon dans sa toilette, nulle délicatesse dans sa manière de

(1) Corresp. d'Érasme, 571. EF.

(2) Lett. d'Érasme à Ulric Hutten, 471.

(3) Cette gravure est de George Vertue, d'après un portrait d'Holbein.

vivre, ni soie ni pourpre sur lui, ni chaîne d'or, si ce n'est quand sa charge l'y obligeait, et qu'il y aurait eu inconvenance à n'en pas mettre; une voix douce, pénétrante, peu accentuée; une manière de parler ni trop lente ni trop rapide; que ses manières étaient aimables, attirantes, dégagées de toutes ces habitudes d'étiquette particulières à son pays et à son époque, et qu'il estimait affaires de femmes; qu'il aimait passionnément le repos et la liberté, mais, quand les affaires le demandaient, qu'il se montrait un modèle d'activité, de zèle et de patience; qu'il semblait né pour l'amitié, tant il était facile dans ses choix, d'un commerce commode et peu exigeant, constant à retenir ses amis, sacrifiant ses affaires aux leurs, en ayant beaucoup, dit Érasme, malgré le mot d'Hésiode; et, s'il s'en trouvait un qui cessât d'être digne de lui, le quittant comme par occasion, et décousant l'amitié plutôt que la rompant avec éclat. Du reste haïssant les jeux, soit de hasard, soit d'adresse, la paume, les dés, les cartes, mais y préférant les entretiens avec ses amis, dont il égayait le plus triste par ses plaisanteries, la tournure d'idées qu'il prenait le plus naturellement. Il l'aimait jusqu'à la trouver bonne même contre lui, et, pourvu qu'on le raillât avec esprit, on lui plaisait plus qu'à le louer. Il s'amusait de toutes sortes de discours, de ceux des sots comme de ceux des doctes, ne parlant guère sérieusement aux femmes, pas même à la sienne, car les femmes n'étaient pas encore, à cette époque, les égales de l'homme, même dans l'*Utopie*, et prenant plaisir aux propos du peuple qu'il allait écouter dans les marchés, s'amusant du tumulte des vendeurs et des acheteurs, et y apprenant cet anglais familier et bouffon qui devait populariser plus tard ses écrits de polémique religieuse.

Toutes ces qualités mêmes devaient être ses plus grands ennemis. Sa réputation d'activité, de vigilance, d'aptitude aux affaires, ses talens de lettré, l'appelaient au gouvernement; son enjouement, ses saillies, le rendaient agréable et allaient le rendre nécessaire à Henry VIII, prince lourd, pesant, plus sérieux par humeur que par réflexion, et qui, quoique auteur, avait plus les prétentions que l'application d'un faiseur de livres. Aussi Morus devint-il en peu d'années, de conseiller du conseil privé, trésorier de la couronne, puis trésorier et peu après chancelier de Lancastre, avancemens successifs qui faisaient dire à Érasme cette parole si profonde, moins peut-être par le sens qu'il y attachait réellement, que par ce-

lui qu'allait y donner l'avenir : « Comme je le vois, écrivait-il à Richard Pacœus, la cour lui réussit si bien que j'en ai pitié pour lui (1) ! »

VI.

L'Amitié du roi Henry VIII.

Henry VIII s'éprenait pour un homme comme pour une maîtresse, et le dégoût venant, il se débarrassait d'une maîtresse comme d'un favori, par le meurtre judiciaire, moyen toujours odieux quand la victime est un homme, le plus odieux et le plus infâme de tous quand la victime est une femme. Je hais presque moins Néron tuant, dans un accès de colère sauvage, sa concubine Poppée d'un coup de pied dans le ventre, que Henry VIII renouvelant tous les trois ans son lit impudique par des meurtres judiciaires : il eut envie de Morus, comme il aurait eu envie d'un bouffon, sur la réputation de ses saillies. Wolsey eut ordre d'amener bon gré mal gré Morus à la cour. Il avait échoué une première fois contre son désir sincère d'obscurité et de vie paisible; mais il réussit à cette seconde attaque, et amena la victime aux pieds du roi, lequel lui donna à baiser la main qui devait signer son arrêt de mort.

Par une fatalité étrange, le premier à qui Morus fit part de son entrée à la cour, ce fut Joseph Fischer, l'évêque de Rochester, son ami, l'homme qui devait mourir sur le même échafaud que lui, frappé par la même main et pour la même cause. « Je suis arrivé à la cour, lui écrit Morus, tout-à-fait contre ma volonté (*extremely against my will*), comme tout le monde le sait, et comme le roi lui-même me le reproche en plaisantant. Je m'y tiens aussi gauchement qu'un apprenti cavalier sur la selle. Mais notre roi est si affable et si courtois pour tout le monde, que chacun peut se croire l'objet de sa bienveillance particulière, quelque mince opinion qu'il ait d'ailleurs de lui-même. C'est comme ces bonnes bourgeoises de Londres qui s'imaginent que la sainte Vierge de la Tour leur sourit du fond de sa niche, toutes les fois qu'elles lui font une prière. Pour moi, je ne suis pas assez heureux pour me faire l'illusion que j'ai mérité

(1) Lett. d'Érasme, 646. BC. Pacœus était un lettré, ami commun d'Érasme et de Morus.

en quoi que ce soit son affection, et pour croire que je l'aie déjà. Toutefois, si grandes sont ses vertus, que je commence à trouver de moins en moins fastidieuse la vie de courtisan (1). » On s'attriste en voyant le peu qui séparait ces confidences si pleines d'incertitude de l'effort de résolution qu'il eût fallu faire pour échapper à la cour. Helas! ce faible intervalle, c'était la distance d'une vie paisible et honorée à la mort sur l'échafaud!

L'amitié de Henry VIII pour son malheureux favori avait toute la vivacité d'un goût exclusif, toute l'importunité d'une tyrannie. Tous les jours de fête, — ils étaient nombreux alors, — après avoir fait ses devotions, il l'envoyait quérir, et s'enfermait avec lui dans son cabinet; il le faisait causer sur les sciences, la théologie, les lettres, et quelquefois sur l'administration de Wolsey, qu'il aimait à entendre critiquer, comme tous les rois qui ne peuvent se passer ni se débarrasser d'un principal ministre. D'autres fois, quand les nuits étaient belles, ils se promenaient sur les plombs du palais, et là, ils discouraient ensemble d'astronomie, des mouvemens et des révolutions des planètes, science que Morus avait apprise dans sa jeunesse, et qui faisait partie à cette époque d'une éducation complète. La reine partageait le goût de son mari pour Morus. Il leur arrivait souvent de le faire appeler à leur souper, et de lui donner place à la table royale. Morus les amusait par ses bons mots et par cette conversation semée de saillies qui rompait si agreablement un tête-à-tête conjugal dont Henry VIII commençait à être las. Le plus honnête homme de l'Angleterre faisait ainsi le metier de fou du roi. Ce qu'on aimait de lui, ce n'était pas sa vertu dont on se servit quelquefois, tout en en supportant mal les scrupules; c'était son côté le plus frivole et le moins estimable. Cela est si vrai, qu'il n'eut pas d'autre moyen pour échapper à l'obsession croissante de cette amitié, que d'être plus sobre de bons mots et d'affecter une sorte de stérilité d'esprit, que, du reste, sa vie, devenue plus sombre, ne devait lui rendre que trop facile.

En remontant la Tamise, à deux milles de Londres, est le village de Chelsea, dont l'église, bâtie sur le bord de la rivière, est visitée pour la chapelle qu'y fit construire Morus, dans l'aile méridionale, en 1520, et où fut enterré son corps séparé de la tête. C'est

(1) Life of Morus, by his grandson.

dans ce village qu'il avait une jolie maison avec un jardin ouvrant sur la rivière, une belle bibliothèque, et cette ménagerie, si négligée depuis qu'il était devenu courtisan. Sa femme et ses enfans y demeuraient pendant toute l'année, et son seul plaisir, après les affaires de ses différentes charges, et les servitudes de son emploi à la cour, était d'aller passer une journée à Chelsea, au milieu de sa famille, de ses livres et de ses bêtes. Dans le commencement, ces voyages étaient fréquens. Plusieurs fois dans la semaine, la barge de Morus, menée par quatre rameurs à la livrée du chancelier de Lancastre, venait le prendre au pont de Londres, et le transportait à Chelsea. Mais la faveur royale augmentant, Morus avait fini par vivre plus dans le ménage du roi que dans le sien. Ses voyages à Chelsea étaient très rares. Il n'osait plus s'éloigner de Londres, attendant à chaque minute le messager de la cour, lequel arrivait à toute heure et à tout caprice, comme si Morus eût été le seul médecin de cet ennui que commençait à sentir Henry VIII, partagé dès-lors entre des dégoûts croissans et le scrupule d'y échapper par une rupture. Morus ne pouvant pas s'en plaindre, ni intéresser à ses privations de mari et de père un roi qui pensait déjà à répudier sa femme et à déshonorer sa fille, prit le parti de ruser avec cette amitié tyrannique; il se montra grave les jours où l'on avait le plus besoin de saillies, ne voulant ni n'osant rompre, — comme on se souvient que c'était sa pratique dans les amitiés ordinaires, — mais tâchant de découdre cette fatale liaison. Le stratagème réussit. On l'appela moins souvent à la cour. Il est vrai que le roi faisait maison séparée d'avec la reine, et que les repas en tête-à-tête ayant cessé, il n'avait plus besoin d'un grave bouffon pour en égayer l'ennui. Morus était devenu moins nécessaire à Henry VIII, qui le lui compta comme un grief. Toutefois le roi revint de temps en temps à l'ancien favori. Il le reprenait à peu près comme fait un enfant d'un jouet long-temps laissé de côté, et il lui venait redemander ses bons mots en attendant qu'il eût besoin de sa conscience.

L'occasion s'en présenta en l'année 1523. Le trésor était épuisé. La politique de Wolsey avait prodigué les traitemens et les présens aux princes étrangers et à leurs favoris. Pour avoir de l'argent, on prétexta des griefs contre la France, et la nécessité de se mettre en mesure par des armemens considérables. Le parlement, qu'on n'avait convoqué depuis le commencement du règne

que pour lui faire voter des subsides, se rassembla aux Blackfriars. La somme à demander ne s'élevait pas à moins de huit cent mille livres, réalisables par un impôt de vingt pour cent. Thomas Morus était membre du parlement. On voulut le faire nommer président afin d'enlever le vote par son influence. Morus n'approuvait pas la demande de subsides; il résista. Wolsey, qui le savait probe et consciencieux, mais trop bien avec le roi et peut-être trop timide pour oser ne pas servir la cour, s'il était mis dans l'alternative de soutenir sa demande ou de se brouiller avec éclat, Wolsey le fit nommer malgré lui. La partie de la chambre attachée à la cour et au premier ministre, augmentée d'un bon nombre de membres dont Morus était l'homme de confiance, formèrent la majorité qui le choisit pour *speaker*. Le roi confirma l'élection.

Morus essaya vainement de faire revenir le roi sur sa nomination. Henry VIII tenait trop à son subside, pour vouloir se passer de la probité de Morus, laquelle en couvrait la cause secrète, et en pouvait assurer le vote. Il maintint donc son premier choix. Morus voulut du moins faire ses réserves, et écrivit à son maître une lettre en forme de supplique, où, tout en donnant son acceptation, il osait prendre la liberté d'y mettre deux conditions, l'une pour lui, l'autre pour l'assemblée qu'il allait présider : la première, c'est que, s'il lui arrivait de faillir involontairement dans sa commission, soit par maladresse, soit par défaut d'exactitude, en transmettant au roi la delibération des communes, Sa Grace voulût bien pardonner à sa simplicité, et lui permettre de retourner à l'assemblée pour recevoir des instructions plus pleines et plus précises. La seconde, c'est qu'il plût « à l'inestimable bonté du roi » qu'aucun mal n'arrivât à aucun membre de l'assemblée pour avoir exprimé librement son opinion, mais que toute parole prononcée dans le parlement, dût la forme n'en être pas parfaitement convenable, fût interprétée par le roi comme une preuve de zèle pour le bien du royaume et pour l'honneur de sa personne royale (1).

Wolsey annonça qu'il viendrait lui-même aux communes soutenir le bill et proposer les moyens d'exécution. Un peu avant son arrivée, la chambre délibéra s'il serait reçu avec une suite de quelques seigneurs seulement, comme ce semblait être l'opinion de la majorité,

(1) Life of sir Th. Morus, by his grandson.

ou si on lui permettrait d'entrer avec tout son train. « Messieurs, dit Morus, milord cardinal ayant mis récemment à votre charge la légèreté de vos langues pour toutes les choses qui transpireraient de cette chambre dans le public, je pense qu'il n'y a aucun inconvénient à le recevoir avec toute sa pompe, ses massiers, ses hallebardiers et porte-haches, sa croix, son chapeau rouge, et même avec le grand sceau, car s'il trouve quelque sujet de se plaindre de notre discrétion, nous ferons retomber le blâme sur ceux que Sa Grace aura amenés avec elle (1). » Wolsey prononça un discours solennel, long et subtil, pour prouver la nécessité du subside. Le chiffre de la demande était si exorbitant, que l'assemblée ne lui répondit que par un silence universel. Irrité de cette froideur, il interpella quelques membres, et nommément un M. Murrey, l'un des chefs de l'opposition, lui demandant d'un ton de menace ce qu'il pensait faire. Celui-ci dit que c'était au président de répondre. Morus, se mettant à genoux, donna pour excuse au silence des communes leur stupéfaction à la vue d'un si haut personnage, capable d'intimider les plus sages et les plus instruits du royaume. Puis, venant au point vif de l'affaire, il prouva par d'abondantes raisons que cette manière de procéder n'était ni utile, ni conforme aux anciennes libertés des communes. Quant à lui, conclut-il, à moins qu'on ne prétendît qu'il avait tous les esprits de ses collègues dans sa tête, il était incapable, en matière si grave, de donner à lui seul satisfaction à Sa Grace. Wolsey se leva subitement et sortit. Quelque temps après, rencontrant Morus dans la galerie de Whitehall : « Par Dieu, lui dit-il, que n'étiez vous à Rome, quand je vous ai fait *orateur !* — Je l'aurais voulu comme vous, milord, me le pardonne Votre Grace, car c'est une ville que j'ai depuis long-temps désiré de voir. » Le cardinal ayant fait quelques pas sans ajouter un mot : « Voilà une belle galerie, dit Morus; je la préfère à celle d'Hampton-Court. » Wolsey ne répondit rien. Ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre, Wolsey avec le projet de se débarrasser de Morus à la première occasion. En effet, peu de temps après, les affaires ayant nécessité l'envoi d'une ambassade en Espagne, Wolsey persuada au roi d'en charger Morus. Mais celui-ci déjoua l'intrigue, et obtint de Henry de rester à Londres.

Il alléguait au roi, pour motifs de sa répugnance à quitter l'An-

(1) Roper's life of sir Th. More.

gleterre, sa santé qui était plus délicate que forte, et que la sobriété seule avait soutenue contre les fatigues du travail, et ses enfans qu'il voyait déjà si peu, qu'il ne verrait plus du tout. Toutes ses pensées s'étaient tournées depuis long-temps au soin de leur éducation. De ses trois filles, deux étaient déjà mariées, et les gendres demeuraient à Chelsea, avec toute la famille. Tous prenaient part à l'éducation commune, laquelle se composait de bien plus de choses que l'éducation moderne, et se prolongeait bien au-delà du temps qu'on y consacre. Quand Morus était à Chelsea, il dirigeait lui-même les travaux et aidait les maîtres particuliers qu'il avait donnés à ses enfans. Quand ses affaires le retenaient à Londres, il se faisait envoyer de Chelsea les *devoirs*, écrire des lettres sur des sujets littéraires, et il y répondait par des jugemens détaillés, quelquefois par des critiques, plus souvent par des encouragemens et des louanges. Il félicite quelque part ses enfans, les élèves de maître Nicolas, savant en astronomie, de connaître non seulement l'étoile polaire et l'étoile caniculaire, et toutes les autres constellations du ciel, mais, « ce qui prouve un astronome accompli, de savoir distinguer le soleil de la lune; » puis tirant de l'époque où il écrit sa lettre une occasion d'exhortations pieuses: « Ne manquez pas, leur dit-il, quand vos yeux s'élèvent vers les étoiles, de vous ressouvenir du saint temps de Pâques, et de chanter cet hymne pieux où Boëce nous enseigne qu'il faut pénétrer dans les cieux par notre esprit, de peur que, tandis que le corps s'élève en haut, l'ame ne se ravale à terre avec les brutes. »

Ailleurs il s'agit de travaux purement littéraires, de la composition de leurs lettres: il leur conseille d'examiner avec grand soin ce qu'ils viennent d'écrire, avant de le mettre au net, de lire la phrase dans son ensemble, puis chacun de ses membres à part; — l'avis était bon à une époque où les phrases avaient la longueur de pages; — de corriger les fautes, de recopier la lettre et après, l'avoir recopiée, de la relire encore; car les fautes qu'on a effacées sur le brouillon se glissent quelquefois dans la copie. « Par votre application, leur dit-il, vous gagnerez cet avantage que des riens finiront par vous paraître des choses très graves; car comme il n'y a rien de si charmant qui ne puisse devenir déplaisant par le bavardage, de même il n'y a rien de si déplaisant de sa nature à quoi le travail ne puisse donner de la grace et de l'agrément. »

Une autre fois il loue ses filles de leurs *éloquentes* lettres, mais il regrette qu'on ne lui parle pas assez des entretiens qu'elles on avec leur frère, de leurs lectures, des *thèmes* qu'elles font, de l'emploi de leurs journées, « au milieu des doux fruits de la science. » Une autre fois, c'est Jean, le plus jeune de la famille et son seul fils, qu'il félicite de sa dernière lettre, parce qu'elle est plus longue et plus soignée que celle de ses sœurs. Non-seulement Jean traite son sujet avec goût et élégance, mais il sait plaisanter avec son père discrètement et d'une façon à la fois piquante et respectueuse, lui rendant bons mots pour bons mots, mais sans sortir de la retenue, et sans jamais oublier avec qui il fait assaut d'esprit.

Mais l'enfant de prédilection de Morus, l'enfant de son cœur, c'était sa fille aînée, Marguerite, mariée à Roper, et déjà mère de plusieurs enfans. Marguerite pouvait passer pour un savant; elle écrivait également bien en anglais et en latin, et traduisait elle-même ses propres ouvrages de l'anglais en latin, ou du latin en anglais. Elle répondit à la déclamation de Quintilien, où l'on voit un pauvre accuser un riche d'avoir empoisonné ses abeilles par les fleurs vénéneuses de son jardin, et elle plaida la cause du riche. Elle traduisit Eusèbe du grec en latin. Habile commentateur, dans le sacré comme dans le profane, elle expliqua un passage de saint Cyprien qui avait mis à la torture tous les savans de son temps : au lieu de *nisi vos sinceritatis*, elle lut *nervos sinceritatis*. Elle s'occupait beaucoup d'astronomie, car son père la plaint de passer tant de nuits froides pour contempler les merveilles « du tout-puissant et éternel ouvrier. » Toute cette science ne l'empêchait pas d'être bonne femme de ménage, mère soigneuse, épouse dévouée.

Dans ce temps-là, la vie était bien remplie. Des occupations qui aujourd'hui s'excluent, se conciliaient à merveille alors, parce qu'on faisait tenir deux fois plus de choses dans le même espace de temps, et qu'il y avait peu d'heures oisives. La contemplation même avait un but d'activité. Une femme trouvait le temps d'être à son mari, à ses enfans, à son père, à ses frères et à ses sœurs, et d'étudier l'astronomie, de déchiffrer les Pères, de refuter Quintilien, de traduire les livres grecs; d'être savante sans être précieuse, occupée des choses de l'esprit sans avoir de distractions, auteur sans cesser d'être femme. C'est que l'instruction chez les femmes n'était ni une mode, ni une rareté, ni une profession;

il s'y mêlait une idée de devoir chrétien, d'obligation religieuse envers soi et envers Dieu. La religion préservait les femmes de la corruption de la science.

Aux conseils littéraires, Morus ajoutait le plus souvent des exhortations à l'humilité chrétienne. Il faisait la guerre à toutes les petites vanités, soit des gendres, soit de leurs femmes, soit de Mme Alice, soit de son fils Jean; il raillait les vêtemens trop serrés, les prétentions à une taille fine, « les cheveux relevés en l'air pour se donner un grand front, » ridicule qui ne date pas d'aujourd'hui, les chaussures étroites pour faire ressortir la petitesse du pied; et il disait que Dieu leur ferait injustice s'il ne les envoyait pas en enfer, car ils mettaient bien plus de soins à plaire au monde et au diable, que les personnes vraiment pieuses n'en mettent à se rendre agréables à Dieu. Craignant que sa haute position dans l'état, ses places, ses honneurs, n'étourdissent ses enfans, il leur prêchait sans cesse le mépris de l'or et de l'argent, et de ne pas se croire meilleurs que ceux qui en avaient moins qu'eux, ni moins bons que ceux qui en avaient plus; « d'éviter tous les gouffres et tous les abîmes de l'orgueil, mais de passer par les douces prairies de la modestie, » et de regarder la vertu comme le principal bonheur.

La maison était réglée sur ce pied. La religion se mêlait à tous les travaux et à tous les plaisirs. Après le souper, pendant lequel on faisait une lecture édifiante, et avant qu'on se mît à la musique, qui était l'amusement de la veillée, il parlait aux siens de choses de piété, et leur recommandait le soin de leurs ames. Dans la journée, chacun était occupé d'une façon ou de l'autre, mais toujours d'une façon utile. Jamais on ne jouait, contre la coutume de l'époque. Pour les maîtres comme pour les domestiques, séparation des hommes et des femmes. On ne se mêlait qu'aux heures des repas, pour la prière, pour la lecture de piété, sous l'œil du chef de famille, les jours qu'il était à Chelsea. La maison de Morus avait pris peu à peu l'air d'un couvent. A mesure qu'il s'élevait dans les honneurs, son esprit reculait vers la religion austère de sa jeunesse. L'humilité augmentait à chaque degré de plus, comme un correctif de la fortune. Sa prospérité lui faisait peur; les faveurs l'épouvantaient comme autant de tentations et de piéges, et il n'engageait dans les affaires que ses talens, réservant sa conscience à Dieu. Soit

qu'il doutât de sa santé, soit qu'il eût vu sa mort dans le regard sec et câlin de Henry VIII, de jour en jour il s'accablait de nouveaux scrupules, multipliait et exagérait ses devoirs, redoublait d'austérités, comme s'il se fût cru à la veille de combattre le dernier combat. Et pourtant le ciel était encore serein et rien n'annonçait l'orage. Mais pour le chrétien l'orage est dans le ciel le plus pur, et la disgrace au fond de toutes les faveurs. Morus se tenait donc prêt à tout évènement (1). Il s'arrangeait pour que les habitudes ne devinssent pas des besoins, et pour que, la fortune changeant, les pertes ne fussent pas des privations. Il savait par l'histoire de son pays, qu'il avait étudiée dès sa jeunesse (2), comment les rois reprennent ce qu'ils ont donné, et il gardait au sein de la richesse les mœurs de la pauvreté, afin que, dans les mauvais jours, n'y ayant d'ôté que l'appareil de sa vie, le fond en demeurât le même.

D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, les écrits de Luther avaient réveillé sa foi distraite par les affaires, attiédie par la tolérance, et quelque peu inclinée vers le déisme de l'Utopie. Il fut secoué profondément par cette parole qui remuait toute la chrétienté, et contre laquelle les empereurs provoquaient des assemblées, et les papes lançaient des bulles. Une circonstance l'engagea de sa personne dans la lutte. On sait que Luther compta parmi ses antagonistes Henry VIII, à qui Wolsey laissait tout le temps de joûter contre les hérétiques. Luther répondit à Henry VIII comme il répondait au pape, en le traitant d'ignare, d'âne couronné, de blasphémateur, de bavard. Henry VIII, après avoir, au préalable, demandé à l'électeur qui protégeait Luther de fermer la bouche à son antagoniste, riposta par un écrit sévère, dit le docteur Lingard, mais plein de dignité. On en attribuait les meilleures parties à Wolsey et à Fisher, évêque de Rochester. Morus, non plus, n'y était pas étranger. Quoi qu'il en soit, il se crut atteint en particulier par les injures lancées au roi, et tandis que Fisher, dans un écrit plein de doctrine, entreprenait la défense du livre de Henry, Morus, sous le nom supposé de William Ross, fit une réponse très déve-

(1) *Ego animum mihi in omnem eventum composui.* Lett. à Erasme. Corresp. d'Erasme, 570, A.

(2) On a de lui une assez faible histoire de Richard III, en latin.

loppée à Luther, où d'abondantes injures servent de sel grossier à une polémique qui sent plus le barreau que l'église. Le docteur Lingard a tort, à mon sens, de réduire l'intention et le fond du livre de Morus à un parti pris de s'amuser à contrefaire le style injurieux du réformateur (1). Ce livre est méthodique; toutes les objections de Luther y sont réfutées; toute la doctrine des sept sacremens, dont Henry VIII s'était fait le champion, y est établie avec un grand appareil de preuves. Mais la raillerie et un persiflage d'une espèce très lourde y dominent. Les pointes, les jeux de mots, les injures y discréditent et n'y égaient pas les opinions orthodoxes et les croyances ranimées du catholique. Morus se propose « de souffler sur ces paroles qui ont pu faire illusion aux lecteurs et de dissiper ces pailles stériles que le réformateur ose donner pour du froment. » Il montrera « que les insipides facéties du bouffon de Wittemberg » ne tombent que sur lui. Morus *se constitue le débiteur de ses lecteurs*, pour tous les points où le libelle du réformateur exige une réponse, sous peine, *s'il ne paie pas ses œufs*, de ne pas trouver mauvais que Luther dise de lui comme Horace du poète au début ronflant : « Que nous donnera ce prometteur qui réponde à un tel fracas de voix (2)? »

Voici un curieux passage de l'écrit de Morus, d'après lequel on a bien pu se méprendre sur l'intention de l'écrit tout entier. C'est un récit burlesque de la manière dont Luther est supposé s'y être pris pour répondre au livre de Henry VIII (3).

« Quand Luther eut reçu le livre du roi, et qu'il l'eut goûté, ce mets salutaire parut amer à son palais corrompu. Ne pouvant le digérer, et voulant faire passer son amertume en buvant, il convoqua son sénat de compagnons de bouteilles. Là, bien qu'il eût mieux aimé que le livre restât enseveli dans d'éternelles ténèbres, après avoir affermi son esprit par de fréquentes libations, il se résigna à le produire aux yeux de l'assemblée. La lecture des premières pages commença à mordre toutes ces oreilles d'âne. Ils le ferment, le rouvrent, puis ils l'épluchent pour y chercher quelque passage à reprendre. Rien ne s'y montrait qui prêtât à la calomnie.

(1) Hist. d'Anglet. Henry VIII, p. 164.
(2) Œuvres latines, p. 61.
(3) *Ibid.* 61 *bis*.

Comme dans tous les cas difficiles, on alla aux opinions. Le sénat devint sombre, et déjà Luther pensait à s'aller pendre, lorsque Brixius le consola par cet adroit discours :

« Que leur importait ce qu'avait écrit le roi d'Angleterre, et ce « qu'il fallait croire de la religion, à eux qui n'avaient d'autre but « que de provoquer des séditions et des tumultes, et d'y rendre « leurs noms célèbres? Que voulaient-ils, sinon tirer de l'argent « des simples et prendre plaisir à lire des hommes plus instruits « qu'ils avaient poussés dans la querelle? En quoi pouvait leur « nuire la vérité des paroles du roi et la réfutation de leur propre « hérésie? Que Luther réponde seulement à sa manière accoutu- « mée, c'est-à-dire avec force injures et railleries. Qu'il ne se dé- « courage pas; surtout qu'il ne s'imagine pas qu'il faille combattre « avec la raison. Des invectives, des outrages à toutes les pages, « plus pressées que la neige, voilà les raisons qu'il faut donner; et « Luther n'en manquera pas de reste, lui qui en a en lui une source « inépuisable. Ce sont là des armes dont il frappera sûrement son « ennemi, et qu'on ne retournera pas contre lui. Qui donc pourrait « lutter contre Luther, lui qui tiendrait tête à dix des plus bavar- « des et des plus impertinentes commères? Les amis d'ailleurs ne « lui manquent pas; qu'il prenne donc la plume, la victoire est « à lui. »

« Cet avis rendit du cœur à Luther qui déjà s'était échappé par la porte de derrière. Mais comme il vit qu'il fallait encore plus d'injures que sa pratique habituelle ne lui en fournissait, il exhorta ses compagnons à aller chacun de leur côté, partout où ils pourraient faire provision de bouffonneries et de gros mots, et à lui rapporter tout ce qu'ils auraient ramassé en ce genre. C'est de cette farine qu'il voulait composer sa réponse. Ces ordres donnés, il congédie l'assemblée. Tous s'en vont l'un d'un côté, l'autre de l'autre, là où chacun est porté par ses goûts. Ils hantent les voitures, les bateaux, les bains, les maisons de jeu, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, les maisons de prostitution. Là ils observent de tous leurs yeux, écoutent de toutes leurs oreilles, et consignent sur leurs tablettes tout ce qu'ils ont entendu dire de grossier aux cochers, d'insolent aux domestiques, de médisant aux portiers, de bouffon aux parasites, d'immonde à la courtisane, d'infâme aux

baigneurs (1); et, après quelques mois d'une recherche assidue, tout ce qu'ils avaient ramassé de tous côtés, d'injures, de mauvaises chicanes, de propos de saltimbanques, d'indécences, de cynisme, de boue, de fange, ils en chargent l'impur cloaque qu'on appelle l'esprit de Luther. » Ici la traduction devient impossible (2).

Ces saletés, si elles avaient été écrites en manière de plaisanteries, et, comme dit le docteur Lingard, par amusement, souilleraient le caractère de Morus. Mais l'emportement du catholique en inspira les plus fortes, et c'est à cause de la passion sérieuse qui se cache sous ce misérable langage qu'on peut dire que l'esprit de Morus en a été seul souillé. Du reste, il y avait déjà dans cette ame un peu de la foi impitoyable qui relevait les bûchers en Allemagne et en France. Morus répandait contre Luther les premières amertumes de sa vie. Il avait laissé les livres profanes pour les livres de polémique religieuse, pour les Pères, qu'il lisait en avocat encore plus qu'en théologien, et pour y trouver des argumens contre la partie adverse, plutôt que pour y nourrir sa propre doctrine. A ses convictions de catholique fervent se mêlaient des convictions de plaidoirie et de barreau, reste de ses mœurs d'avocat, et je ne sais quelle subtilité malveillante, à laquelle n'échappent pas les hommes les plus honnêtes d'une profession dont les habitudes obscurcissent la conscience. L'auteur de la lettre à Martin Dorpion, en faveur d'Érasme et contre les ridicules des théologiens et des disputeurs, était descendu lui-même dans l'arène, pour y lutter de subtilité avec les plus subtils, de violence avec les plus violens. L'homme qui avait chassé d'Utopie les prédicans, les métaphysiciens, et toutes les mœurs de l'école universitaire (3), se faisait métaphysicien et thomiste intolérant, ergoteur non plus sur des mots qui amenaient tout au plus des mêlée des coups de poings dans les écoles, mais sur des dogmes qui ôtaient la vie à des hommes. Ce retour vers l'intolérance attriste, mais n'indigne pas. Ne dirait-on pas que Morus ne défendît la foi romaine que comme le garant des espérances célestes qui allaient

(1) Aut caeator obscœnè loquutus sit.

(2) Quum colluviem totam, in libellum istum convitiatorium per os illud impurum, velut comesam merdam, revomuit. C. 2.

(3) *Utopie*, p. 10 *bis*. C. 2.

être son dernier bien, le seul que devait lui laisser le dialecticien royal Henry VIII, raisonneur qui concluait par l'échafaud?

Cette sorte de fraternité d'armes dans la grande querelle religieuse qui troublait toute l'Europe, avait ranimé tous les sentimens du roi pour Morus. Par un raffinement d'amitié, au lieu de l'envoyer chercher, c'est lui qui l'allait voir, soit dans sa maison de Londres, soit à Chelsea, venant souvent dîner sans être attendu, et s'exposant de bonne grace à la fortune d'un modeste repas de famille. Après le dîner, Morus et son royal hôte faisaient de longues promenades dans le jardin. Henry, le bras appuyé sur l'épaule de son favori, avait avec lui des entretiens longs et animés qui faisaient faire mille conjectures à Mme Alice et aux enfans, collés aux fenêtres pour voir et écouter les gestes des deux promeneurs. Ce fut après une de ces promenades, où le roi, qui avait dîné le même jour à Chelsea, s'était entretenu pendant une demi-heure avec Morus, le bras familièrement passé autour de son cou, que Roper, le mari de Marguerite, félicitant son beau-père d'une marque d'amitié que le roi n'accordait à personne, pas même à Wolsey, Morus lui dit tristement : « Je trouve en effet, mon fils, que le roi est bien bon pour moi, et qu'il me témoigne plus de faveur qu'à aucun autre de ses sujets. Mais je puis bien vous le dire, à vous, il n'y a guère lieu de nous en vanter; car si ma tête pouvait lui faire gagner un seul château en France, il n'hésiterait pas à la faire tomber. » C'était la première fois que Morus laissait voir sa pensée secrète sur cette amitié mortelle, dans laquelle il s'engageait de plus en plus par les efforts mêmes qu'il faisait pour y échapper. Il était sous l'empire de cette fascination qu'on attribue au regard du serpent. Il n'avait ni la volonté de reculer, ni le pouvoir de ne pas avancer. Le chrétien ardent devenait aussi nécessaire à Henry que le diseur de bons mots; mais c'était pour un autre office qu'on allait avoir besoin de lui.

Quelque temps après la scène de Chelsea, Morus fut nommé lord chancelier d'Angleterre. C'était un pas de plus vers la gueule du serpent.

NISARD.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRE

A M. DE LAMARTINE.

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne,
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui;
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La muse que le ciel vous avait fiancée,
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,
Vierge craintive encore, amante des lauriers.
Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,

Vous ne connaissiez pas, sinon par sa souffrance,
Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez.
De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre?
Quel aigle, Ganimède, à ce dieu vous portait?
Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,
Celui qui de si haut alors vous écoutait?
Non, vous aviez vingt ans, et le cœur vous battait.
Vous aviez lu Lara, Manfred et le Corsaire,
Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs;
Le souffle de Byron vous soulevait de terre,
Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs.
Vous appeliez de loin cette ame désolée;
Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami,
Et comme le torrent dans la verte vallée,
L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui — lui dont l'Europe, encore toute armée,
Écoutait en tremblant les sauvages concerts;
Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée,
Et de sa solitude emplissait l'univers;
Lui, le grand inspiré de la Mélancolie,
Qui, las d'être envié, se changeait en martyr;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir;
Lui qui, rassasié de la grandeur humaine,
Comme un cygne, à son chant, sentant sa mort prochaine,
Sur terre autour de lui cherchait pour qui mourir....
Il écouta ces vers que lisait sa maîtresse,
Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.
Je ne sais si du style il comprit la richesse;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse;
Ce qui venait du cœur lui fut le bien-venu.

Poète, maintenant que ta muse fidèle,
Par ton pudique amour sûre d'être immortelle,
De la verveine en fleurs t'a couronné le front,
A ton tour reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égaler jamais je n'ai pas l'espérance;

Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis;
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant long-temps que j'étais las du monde;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté;
Et j'ai pris devant moi pour une nuit profonde
Mon ombre qui passait, pleine de vanité.
Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon du soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amans adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse,
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel, et purs comme les flots?
Hélas! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme, et ne les connaît pas?
Quiconque aima jamais porte une cicatrice;
Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir;
Chacun la garde en lui, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.
Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi?
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,
Et qu'ainsi que le tien mon rêve s'est enfui?
Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embaumée,
Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,

Aux célestes accens d'une voix bien-aimée,
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur?
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,
Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,
Je me suis étonné de ma propre misère,
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir?
Ah! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,
Oserai-je m'en plaindre et te le raconter?
Comment exprimerai-je une peine indicible?
Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter?
Oui, de ce jour fatal, plein d'horreur et de charmes,
Je veux fidèlement te faire le récit;
Ce ne sont pas des chants, ce ne sont que des larmes,
Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfans demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
Mais maintenant au loin tout est silencieux;
Le misérable écoute, et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir, et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'asseoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

Tel, lorsqu'abandonné d'une infidèle amante
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis, dans la nuit de mon cœur.
Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux;
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.
C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris.
Autour de moi criait cette foule railleuse
Qui des infortunés n'entend jamais les cris.
Sur le pavé noirci, les blafardes lanternes
Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,
Et suivant au hasard ces feux vagues et ternes,
L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.
Partout retentissait comme une joie étrange;
C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.
Dans un carrosse ouvert une troupe entassée
Paraissait par moment sous le ciel pluvieux,
Puis se perdait au loin dans la ville insensée,
Hurlant un hymne impur sous la résine en feux.
Cependant des vieillards, des enfans et des femmes
Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,
Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain,
Où, des temples secrets, la Vénus impudique
Sortait échevelée, une torche à la main.
Dieu juste! pleurer seul par une nuit pareille!
O mon unique amour, que vous avais-je fait?
Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie, et que Dieu le savait!
Ah! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,
Qu'à travers cette honte et cette obscurité,

J'étais là, regardant de ta lampe chérie,
Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté?
Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre;
Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau.
Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre;
Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau!

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur, et serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour;
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux? »
C'est là, devant ce mur où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu;
C'est là, le croiras-tu, chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

O toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,
Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu?
Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire,
Et le cœur le signer, et les lèvres le dire,
Les lèvres, qu'un baiser vient d'unir devant Dieu!
Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'ame immortelle,
Chaque jour plus profond, se forme à notre insu;
Qui déracine en nous la volonté rebelle,
Et nous attache au cœur son merveilleux tissu;
Qu'un lien tout puissant dont les nœuds et la trame
Sont plus durs que la roche et que les diamans;
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même, et qui fait des amans
Jusque dans le tombeau s'aimer les ossemens;
Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace,
Qu'il ne fasse dix ans qu'un seul être de deux,
Puis tout à coup se brise, et, perdu dans l'espace,
Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux!

O poète, il est dur que la nature humaine
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changemens d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude!
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher!
Il y marche pourtant; c'est Dieu qui l'y convie.
Il va semant partout et prodiguant sa vie;
Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.
Son misérable cœur est fait de telle sorte,
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte;
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père;
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère;
Et sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir?
Ah! c'est plus que mourir; c'est survivre à soi-même.
L'ame remonte au ciel, quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant;
Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

Eh bien! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.
Son bonheur est le tien; sa douleur est la tienne;

Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne;
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse?
Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté?
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté?
Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer, et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances;
J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.
Mais, ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton ame t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton ame est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton ame;
Ton ame est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore.
Ton ame est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée.
Tu sens on front peser et tes genoux fléchir;
Tombe, agenouille-toi, créature insensée;
Ton ame est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire, vont périr;
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère;
Ton ame est immortelle, et va s'en souvenir.

ALFRED DE MUSSET.

JOCELYN,

PAR M. DE LAMARTINE.[1]

Bien des talens poétiques, des demi-talens, après les premiers succès et un éclat passager d'espérances, ne survivent pas à la jeunesse; ou même une première et seule production heureuse les épuise, comme ces beautés fragiles qu'un premier enfant détruit. Les vraies beautés ne sont pas ainsi, les vrais talens encore moins: ils se renouvellent, s'augmentent long-temps, se soutiennent et varient avec les âges. Pour ne prendre que les génies lyriques, c'est-à-dire ceux qui excellent à revêtir toutes les émotions de leur ame par l'image et par le nombre, leur faculté n'est jamais plus grande, plus au complet qu'après la jeunesse et durant le milieu de la vie. D'ordinaire ils ont debuté par chanter l'amour; tout autre intérêt, tout autre charme se perdait dans celui-là : mais à mesure que ce ravissement intérieur a cessé, leur ame s'est élargie vers plus d'objets. L'œuvre ne s'est plus reproduite peut-être aussi saillante

(1) Librairie de Gosselin et Furne, 2 vol. in-8°.

aux yeux du public qu'au début; mais la faculté qui se manifeste dans les œuvres successives a grandi. L'ame du vrai poète lyrique, après qu'y pâlit l'amour, est comme un Bosphore où le feu grégeois n'illumine plus la nuit, et qui éclaire moins ses rivages, mais qui les réfléchit mieux. Tout poète-amant dit plus ou moins à son amie :

Aimons-nous, ô ma bien-aimée,
Et rions des soucis qui bercent les mortels!

Quand la sublime illusion cesse, quand l'amour a revolé aux cieux, tout le monde d'alentour reparaît, dans une ombre d'abord, mais bientôt tout s'éclaire comme d'une aube croissante; l'humanité reprend sa place dans l'univers. Le sentiment unique, qui avait tout laissé désert en s'enfuyant, se retrouve successivement en beaucoup d'autres sentimens dont chacun est moindre, mais dont l'ensemble anime et reflète à un point de vue vrai la création. Que fera le poète lyrique alors, sous l'empire de cette faculté immense, plus calme, mais qui déborde en s'amoncelant, plus désintéressée, plus froide en apparence, mais si prompte à s'ébranler au moindre souffle et à rouvrir ses profondeurs émues? Oh! que de sons inépuisables, renaissans, perpétuels, on entendrait, on noterait, près de lui, si on l'écoutait dans ses solitudes aux automnes ou aux printemps! Que de fleurs les brises commençantes vous apporteraient sous son ombre; que de feuilles demi-mortes, les premiers aquilons! Car tout lui parle; si l'unique et brillante pensée ne tient plus son cœur, il n'est non plus indifférent à rien. L'oiseau qui passe, la voile qui blanchit, la mouche heureuse qui scintille dans le soleil, se peignent plus distincts que jamais dans ce lac de l'ame, uni à la surface, et dont les grandes douleurs ont creusé et abîmé le fond. Le chant du pâtre, les voix de la famille assise un moment dans le sillon, tout ce qui a le son de la vie, répond en lui à des places secrètes, et le provoque à dire les joies ou les douleurs des mortels. Tant de flambeaux chéris, qui pour lui ont disparu de la terre, éclairent par derrière au loin, en mille endroits indéterminés, la scène; à chaque reflet passager, partout où il entend un bruit, un soupir, où il voit une beauté, une grace, il dit : *C'est là*. Le grand poète lyrique, à cet âge de calme et de mélancolique puissance, s'il se

dérobe un instant aux obsessions des affaires et du monde pour remettre le pied dans ses solitudes, sent donc aussitôt et à chaque pas déborder en lui des chants involontaires; il les livre comme la nature fait ses germes, il ne les compte plus. Et pourtant l'art est quelque chose; la gloire a ses droits; elle parle aussi à son heure, même aux plus négligentes de ces divines natures. Le besoin de recueillir dans une œuvre définitive tant de force féconde et tant de richesses nées du cœur, se fait sentir et devient le rêve qui, comme l'ombre, s'accroît avec les années. On se dit que le chant tout seul n'est peut-être pas un monument suffisant dans la mémoire des hommes, de ceux qui n'auront pas, jeunes eux-mêmes, entendu la jeune voix du poète; on se dit qu'une harpe éolienne n'éternise pas d'assez loin un tombeau. Heureux le poète lyrique, le frère harmonieux des Coleridge et des Wordsworth, qui peut à temps, et mieux qu'eux, se ménager une œuvre d'ensemble, une œuvre (s'il est possible) qu'une lente perfection accomplisse; où ne sera pas plus de génie assurément que dans ces feuilles sibyllines éparses, ame sacrée du poète, mais une œuvre plus commode à comprendre et à saisir des générations survenantes, — espèce d'urne portative que la Caravane humaine, en ses marches forcées, ne laisse pas derrière, et dans laquelle elle conserve à jamais une gloire!

Si les années en se déployant ne nuisent pas au cours d'inspiration du vrai poète lyrique, les évènemens, les révolutions qui déconcertent et ruinent les talens de courte haleine, le servent aussi. Il a été utile à M. de Lamartine, comme au petit nombre de talens éminens qui s'étaient liés à la cause de la restauration, que celle-ci tombât. Les barrières du champ-clos n'existant plus, ces talens ont pu, sans infidélité, aller à leur tour dans tous les champs de l'avenir, qui déjà, de bien des côtés, s'ensemençaient sans eux; ils ont pu arriver à temps, et là, en perspectives sociales, en espérances, en images sublimes, prélever, par droit de génie, toutes les dîmes glorieuses, qu'ils ajoutent chaque jour à leurs vieilles moissons. Les génies abondans et forts sont comme ces villes populeuses qui croissent vite et qui reculent tous les dix ans leur enceinte. Hors de l'enceinte première, au pied du rempart qu'ils semblaient s'être tracé, des essais de culture nouvelle et d'art plus libre s'étendent, d'industrieux faubourgs naissent au hasard et bientôt prennent consistance. Mais à ce moment, le génie qui observe, noblement ja-

loux, se sent à l'étroit; sourcilleux vers l'avenir, il dirait presque au pouvoir suzerain duquel il a reçu trop tôt sa limite, comme certains amans héroïques dans Corneille : *Oh! que vous me gênez!* Aussi, dès qu'une occasion s'offre, il brise sa muraille, il envahit, il possède, il hâte et décore tout ce développement nouveau, il cherche à tout enserrer dans une muraille nouvelle qui soit encore marquée à sa devise et à son nom. La révolution de juillet a été une de ces occasions d'agrandissement légitime que n'ont pas laissée passer deux ou trois génies ou talens éminens; eux du moins, ils ont secoué à leur manière leurs traités de 1815, et ils ont bien fait.

M. de Lamartine est un de ces génies. En politique, en pensées *sociales*, comme il dit, en religion, en poésie même à proprement parler, il a vu évidemment avec ardeur son horizon s'agrandir, et son œil a joué plus à l'aise, tout cadre factice étant tombé. Ses derniers écrits, discours ou chants, attestent cette *aspiration* nouvelle, quoique ses *Harmonies*, publiées avant juillet 1830, en puissent également offrir bien des témoignages, et quoique ce développement semble chez lui, comme tout ce qui émane de sa nature heureuse, une inspiration facile, immédiate, une expansion sans secousse, plutôt qu'un effort impatient et une conquête.

La grande épopée qu'il prépare, et dont nous possédons déjà mieux que des promesses, ne peut que gagner à ces mouvemens d'un si noble esprit. Désormais, on le voit, ce n'est plus par le côté des perspectives, ni par aucune restriction de coup-d'œil, qu'elle aurait chance de manquer. Le mot même d'épopée *humanitaire* a été prononcé dans sa préface récente par le poète. C'est à lui, doué plus qu'aucun du don divin, de savoir et de vouloir enclore dans la forme durable ces grandes idées dégagées, de faire qu'elles vivent aux yeux, et qu'elles se terminent par des contours, et qu'elles se composent dans des ensembles, qu'avoue l'éternelle Beauté. Mais tenons-nous-en au gage le plus sûr, tenons-nous à ce que nous possédons.

On n'a à s'inquiéter en rien de la manière dont *Jocelyn* se rattache, comme épisode, au grand poème annoncé. Le prologue et l'épilogue font une bordure qui découpe l'épisode dans le tout, et nous l'offre en tableau complet; c'est comme tel que nous le jugerons. — Jocelyn est un enfant des champs et du hameau; malgré ce nom breton de rare et fine race, je ne le crois pas né en Bretagne;

il serait plutôt de Touraine, de quelqu'un de ces jolis hameaux voisins de la Loire, dans lesquels Goldsmith nous dit qu'il a fait danser bien des fois l'innocente jeunesse au son de sa flûte, et qui ont dû lui fournir plusieurs traits dont il a peint son délicieux Auburn. Jocelyn a seize ans au 1er mai 1786, et il se met depuis lors à se raconter à lui-même en chants naïfs ses pensées adolescentes. Il est allé à la danse du village, il y a vu Anne, Blanche, Lucie, toutes à la fois, toutes à l'envi si belles. Il rêve donc son rêve de seize ans, vaguement ému, le long de la charmille du jardin, en lisant *Paul et Virginie*. Jocelyn, c'est Paul lui-même, c'est Lamartine à cet âge, c'est notre adolescence à tous dans sa fleur d'alors développée, épanouie. Rien de bizarre, rien d'extraordinaire ni de farouche; rien chez Jocelyn de ce que d'admirables poètes ont su rendre dans des types maladifs, bien qu'immortels. Nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de le remarquer, ce qui est particulier à Lamartine consiste dans un certain tour naturel de sentimens communs à tous. Il ne debute jamais par rien d'exceptionnel, soit en idée, soit en sentiment; mais dans ce qui lui est commun avec tous, il s'élève, il idéalise. Il arrive ainsi qu'on le suit aisément si haut qu'il aille, et que le moindre cœur tendre monte sans fatigue avec lui (1).

Jocelyn est donc l'enfant pieux de toutes les familles heureuses, le frère de toutes les jeunes filles. Il a vu sa sœur souffrir et pâlir au retour du bal du hameau; il a entendu, caché derrière le feuillage,

(1) « Comment M. de Lamartine est-il si populaire en même temps qu'il est si élevé? » me demandait un jour un homme que ce problème intéresse à bon droit, parce que la popularité du succès n'a point jusqu'ici répondu pour lui à l'élévation de la pensée et du talent. — « C'est que M. de Lamartine, lui dis-je, part toujours d'un sentiment commun, moral, et d'une morale dont tous ont le germe au cœur, et presque l'expression sur les lèvres. D'autres s'élèvent aussi haut, mais ne le font pas dans la même ligne d'idées et de sentimens communs à tous! Il est comme un cygne s'enlevant du milieu de la foule qui l'a vu et aimé pendant qu'il marchait et nageait à côté d'elle; elle le suit jusque dans le ciel où il plane, comme l'un des siens, ayant seulement de plus le don du chant et des ailes; tandis que d'autres sont plutôt des cignes sauvages, des aigles inabordables, qui prennent leur essor aussi sublime du haut des forêts désertes et des cimes infréquentées; la foule les voit de loin, mais sans trop comprendre d'où ils sont partis, et ne les suit pas avec le même intérêt sympathique, intelligent. »

les timides aveux de Julie au sein de sa mère. Mais Julie est pauvre; Ernest, qu'elle aime, a des parens exigeans. Jocelyn a tout compris, et il se décide au sacrifice. S'il entre dans l'Église, s'il renonce pour Julie à sa part du modique héritage, elle pourra épouser Ernest. Il déclare donc sa vocation à sa famille, et le cœur brisé, mais en triomphant de son trouble, mais heureux du bonheur d'Ernest et de Julie, il quitte le toit natal pour le petit séminaire.

Ce qui est vrai des sentimens de Lamartine ne l'est pas moins des aventures qu'ici il invente. Rien de bien cherché, rien de compliqué au premier abord. Dans les scènes qui vont suivre, on retrouvera des situations, la plupart connues, toujours faciles à combiner, et par ces moyens simples il obtiendra une attache croissante, il finira par atteindre au pathétique déchirant.

Là même où les situations deviendront extraordinaires, elles seront de celles que l'imagination accepte aisément parce qu'elle est disposée, depuis d'Urfé, depuis Théocrite et bien avant, à les inventer ainsi dans ses rêves. Cette invraisemblance se trouve de la sorte plus facile à accepter pour tout lecteur naïf, que ne le serait souvent une réalité plus serrée de près et plus motivée. Par cette continuité du naturel même dans l'invraisemblable, *Jocelyn* me semble parfois un roman de l'abbé Prévost, écrit par un poète disciple de Fénelon.

Quelques livres heureux, qui commencent à s'user, ont eu le doux honneur d'une longue popularité dans la famille : *Télémaque, Robinson, Paul et Virginie*. Dans les derniers temps, Walter Scott a pris quelque part de cet héritage domestique si enviable. Ses romans, comme Lamartine l'a remarqué dans l'Épître adressée à l'illustre enchanteur, se lisent volontiers autour de la table du soir, sans que la pudeur ait à s'embarrasser. Pourquoi *Jocelyn* ne serait-il pas à son tour un de ces livres populaires dans la famille? Pourquoi, pénétrant rapidement dans la classe moyenne de la société nouvelle, n'aurait-il pas pour lot d'initier, les femmes surtout, au sentiment poétique qui doit tempérer des habitudes de plus en plus positives? Pourquoi n'aiderait-il pas, dans l'absence de croyance véritablement régnante, à maintenir ces sentimens de christianisme moral, sans pretention dogmatique, de christianisme qui n'a plus la prière du soir en commun, mais qui (en attendant ce que réserve l'avenir)

peut se nourrir encore par de touchans exemples et des effusions affectueuses? Le christianisme de *Jocelyn*, qui n'a rien d'offensif pour l'orthodoxie sévère, n'a rien de répulsif non plus pour toute philosophie qui admet Dieu. Ce poème doux et élevé ne conviendrait-il pas exactement à cette situation mixte où se trouve la famille par rapport à la religion et à la morale? N'aurait-il pas pour effet possible de lui offrir l'idéal permanent des sentimens de fils, de frère, d'amant, de prêtre évangélique, comme toute belle ame non tourmentée les conçoit encore? Une des moralités qui transpirent de ce noble ouvrage, n'est-ce pas une conciliation insinuante de l'idée chrétienne, c'est-à-dire de l'esprit de sacrifice, avec les idées de travail et de liberté? La portion de progrès, telle qu'elle s'offre par M. de Lamartine, n'a rien d'âcre ni de blessant; jamais de bile ni au bord ni au fond; on a beau presser, il est impossible qu'aucun sentiment équivoque sorte de là. Aussi, par beaucoup de raisons, quoique ces sortes de succès soient de ceux qu'on puisse le moins prédire et provoquer, je ne sais me dérober à l'idée que *Jocelyn* en mérite un semblable et y atteindra. Les endroits quelque peu vifs de passion et de tendre amorce sont dominés, traversés et comme assainis, par des courans d'une chasteté purifiante; un sentiment d'ineffable beauté plane toujours et pacifie l'ame pudique qui lit. Les familles n'ont plus aujourd'hui de filles destinées au cloître, et elles n'ont guère de fils destinés à l'autel; le mot d'amour n'est donc pas en lui-même nécessairement alarmant, et il n'a effarouché d'ailleurs ni dans *Paul et Virginie* ni dans *Télémaque*. Les objections au genre de succès que nous appelons de tous nos vœux, et qui nous semble désirable pour l'honneur moral d'une nation chez qui la classe moyenne adopterait *Jocelyn*, autant que pour la fortune de *Jocelyn* lui-même; ces objections se tireraient plutôt, selon nous, des longueurs du livre et de certaines abondances descriptives; car on peut dire plus que jamais de Lamartine en ce poème, comme il dit de certains arbres des Alpes au printemps :

> La sève débordant d'abondance et de force
> Coulait en gommes d'or aux fentes de l'écorce.

Mais pour un livre déjà lu, dans lequel (comme je le suppose) on reprend, on relit sans cesse; dans lequel le frère, déjà étudiant,

ou la sœur aînée choisit les morceaux à lire à haute voix, le soir, autour de la table à ouvrage, cette abondance, cette richesse extrême, qui laisse au choix tant de liberté heureuse, et qui rassemble en chaque endroit tant de genres de beautés, a bien aussi ses avantages. Des critiques ont remarqué qu'il n'est pas dans Homère une seule beauté mémorable que le divin vieillard ne répète, ne varie en trois ou quatre endroits, au risque souvent de l'affaiblir; je ne sais s'ils ont conclu de là pour ou contre l'existence d'un Homère. Chez Lamartine, chez celui que je voudrais saluer aujourd'hui comme l'Homère d'un genre domestique, d'une épopée de classe moyenne et de famille, de cette épopée dont le bon Voss a donné l'idée aux Allemands par *Louise*, que le grand Goëthe s'est appropriée avec perfection dans *Hermann et Dorothée*, et dont Beattie, Gray, Collins, Goldsmith, Baggesen, parmi nous l'auteur de *Marie*, sont des rapsodes soigneux et charmans, d'inégale haleine; — chez Lamartine, le plus abondant de tous, on pourrait noter quelque chose de l'habitude homérique dans la reprise fréquente des mêmes beautés, des mêmes images, et quelquefois presque des mêmes vers (1). Ce ne sont pas là des obstacles. Il y en aurait plutôt dans certaines incorrections grammaticales, dans quelques-unes de ces négligences de rime et de langue, que le poète (a dit autrefois Nodier) semble jeter de son char à la foule en expiation de son génie, et qu'en prenant une plus pastorale image, je comparerais volontiers à ces nombreux épis que le moissonneur opulent, au fort de sa chaleur, laisse tomber de quelque gerbe mal liée, pour que l'indigence ait à glaner derrière lui et à se consoler encore. Mais il ne faut pas cela. Il ne faut pas qu'au milieu d'une émouvante lecture

(1) Dans *Jocelyn* (3me époque), ces vers :

L'heure ainsi s'en allait l'une à l'autre semblable,
L'ombre tournait autour des troncs noueux d'érable,

rappellent ces beaux vers de la pièce au marquis de La Maisonfort :

Nonchalamment couché près du lit des fontaines,
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes.

En un endroit de *Jocelyn*, il est dit :

Ses cheveux que d'un an le fer n'a retranchés ;

et dans un autre, en parlant de l'évêque :

Sa barbe que d'un an le fer n'a retranchée.

en cercle, un auditeur peu disposé, comme il s'en trouve, un jaloux consolé ait droit de faire entendre une remarque discordante, et de susciter une discussion sèche; il ne faut pas que l'oncle, venu là par hasard, l'oncle qui a fait autrefois de bonnes études sous l'Empire, mais qui depuis..... a été dans la banque, puisse lancer sa protestation, au nom de la règle violée, à travers cette admiration affectueuse de l'aimable jeunesse; qu'il ait lieu de jeter, pour ainsi dire, sa poignée de poussière dans cet essaim d'abeilles égayées qui se doraient au plus beau rayon. Aussi, quand, à une seconde édition prochaine, le poète aura corrigé une douzaine d'incorrections, de concessions trop largement faites à la rime et à la mesure, au détriment de la règle ou de l'analogie (1), il aura fourni une chance de plus à ce succès croissant, pacifique, établi, tout de cœur et non de lutte, que nous voulons à *Jocelyn*.

Mais, au milieu de notre propre discussion mêlée à nos conjectures et à nos désirs sur la destinée du poème, nous oublions Jocelyn en personne, qui est entré au petit séminaire, et qui a dû, il est vrai, y rester six longues années. Nous le retrouvons en 93. L'orage grondant vient battre les murs de la sainte maison dans laquelle il prolongeait sa vie de prière, et parfois de rêverie. Bientôt l'assaut commence; l'injure et tout-à-l'heure la mort sont aux portes. Sa mère, sa sœur, toute sa famille, sont en fuite déjà, et vont chercher quelque abri au-delà des mers; lui-même, avec douze louis d'or qu'on lui fait secrètement remettre, il n'a que le temps de s'échapper. Comme petit détail exact, j'aimerais mieux que Jocelyn sortît du séminaire avant 93, avant la mort du roi, et dès 92, ce qui abrégerait d'autant l'année 94, trop longue dans le poème! Jocelyn s'échappe donc en changeant d'habit; il gagne le Dauphiné, Grenoble, et arrive aux Alpes. Un pâtre le recueille, et lui indique,

(1) Ainsi, à des fins de vers, *débri*, *chamoi*, *à l'envie;* ainsi *eux-même*; et des singuliers là où le pluriel est impliqué forcément dans l'idée et n'est autre que l'idée:

Combien de chose éteinte en mon cœur il réveille.

Il est aussi, par rapport à l'oreille, un petit nombre de vers brusqués et, en quelque sorte, *provisoires*, que je signalerai à la retouche de l'auteur pour cette seconde édition: tome 1er, le 15e de la page 124; le 6e de la page 264; le 13e de la page 314, etc.

comme plus sûre et tout-à-fait inviolable, une grotte, une vallée close, inconnue de tous, et dans laquelle on ne parvient que le long de rampes étroites et par un périlleux sentier. Après les horreurs des massacres, après les angoisses de la fuite, et celles même d'une route si escarpée, au moment où Jocelyn met le pied, par-delà le précipice, dans la haute et douce vallée dont il s'empare, oh! en ce moment, comme il s'écrie vers le ciel, comme il foule délicieusement la mousse! comme il s'ébat tour-à-tour et s'agenouille! Il faut l'entendre, poète, triompher dans sa solitude, et en des chants inextinguibles bénir la nature et Dieu. Jocelyn, seul, dans la Grotte des Aigles, rentre dans une situation qu'ont rêvée une fois tous les cœurs sensibles épris de la nature au printemps. Sa Grotte des Aigles, c'est son île Saint-Pierre plus inaccessible, une île de Robinson grandiose et poétique, une Otaïti déserte et aussi fortunée. Il me rappelle Chactas ou René dans les savanes, Oberman à Fontainebleau ou à Charrières. Ou plutôt il ignore tout cela; il ne songe qu'à se plonger dans l'ivresse sereine de ces hauts lieux, à remercier l'Auteur, à bénir sur la montagne pendant le bouleversement de la terre, sur la montagne où sa vallee est pendue au rocher comme un nid, et offerte au soleil comme une corbeille. Jocelyn recommence naïvement Éden, sans rien de creusé ni de sauvage! heureuse simplicité naissante! l'élévation libre et facile compense en lui la profondeur. Mais la nature ne suffit pas toujours; l'ennui va venir à l'homme solitaire, et la langueur. Jocelyn, sans être prêtre, était déjà près de l'autel; il ne pourrait désirer sans honte une Ève inconnue; il s'est enfui un jour, tout effrayé de lui même, pour avoir trop complaisamment regardé, à travers les châtaigniers, l'adorable sourire satisfait d'un jeune pâtre et de sa compagne; mais il voudrait un cœur d'ami, un compagnon du moins de son exil et de cette félicité que ne troublent que par instans les orages et les crimes d'en-bas. Ne vous étonnez pas de cette promptitude à la félicité : c'est ainsi qu'est faite naturellement la jeunesse.

Pourtant le compagnon désiré arrive : un jour que Jocelyn s'est hasardé hors de l'enceinte et par-delà le périlleux sentier, il rencontre dans la montagne un proscrit, accompagné de son fils, que poursuivent deux soldats. Une lutte s'engage au bord du sentier; les soldats y glissent et roulent, broyés, dans l'abîme; mais le proscrit blessé et mourant n'a que le temps de confier à Jocelyn Laurence.

C'est le nom de l'enfant; Laurence, nom douteux, enfant charmant, virgilien, qui tient d'Euryale et de Camille, qui a quinze ans : *penè puella puer!* Jocelyn nous dit, qu'en le regardant, son œil hésite entre l'enfant et l'ange.

Au premier printemps, Laurence est devenu plus beau, il étonne, il éblouit son ami; il éclaire la grotte alentour; c'est bien pour le jeune lévite, en effet, comme l'ange des proses d'*Alleluia : In albis sedens Angelus.* Le plus sublime moment de la situation, après l'hymne exhalé vers l'idéale et chaste beauté, vers la beauté sans sexe encore, est cette vaste éclosion du printemps qui éclate, en quelque sorte, un matin, dans la haute vallée : du sein de cette nature soudainement attiédie et ruisselante, s'élève le chant en chœur des deux enfans qui s'ignorent l'un l'autre et qui se regardent avec larmes. On trouverait dans les printemps de Finlande et de Russie, touchés par Bernardin de Saint-Pierre, dans ceux du nord de l'Amérique décrits par M. de Châteaubriand, des traits heureux de comparaison avec ce printemps de la vallée des Aigles (1). Si l'on a deviné que Laurence, l'angelique enfant, n'est qu'une femme, on sera reporté aussi à des scènes du pélerinage de *Paul et Virginie* dans la Montagne Noire. Toute cette partie du poème de M. de Lamartine, depuis l'entrée de Laurence dans la vallée, est véritablement une grande idylle, à prendre le sens exact du mot. Le caractère propre de l'idylle consiste à représenter l'homme dans un état de calme champêtre, d'innocence et de simplicité, où il jouisse librement de tout le bonheur naturel. Celui qui, dans *les Préludes*, nous avait chanté d'une voix attendrie : *Je suis né parmi les pasteurs*, réalise et déploie en ce tableau son premier vœu. Tous les rêves bucoliques des Florian, des Gessner, des Haller, sont élevés ici à la hardiesse et à la grandeur, dans ce cadre majestueux des Alpes, et 94 au fond. Abel était heureux à la face de ses parens inconsolés, le lendemain de la chute du monde. Tandis que le sang d'André Chenier, de Marie-Antoinette et de Mme Roland arrosait l'échafaud, l'hymne de ces deux enfans planait et montait au ciel dans le printemps d'avant Thermidor, de dessus leur piédestal embaumé. Double triomphe, admirablement senti, perpétuellement vrai, de

(1) Il ne faudrait pas oublier, dans la comparaison de ces printemps, de commencer par celui du second livre des Géorgiques: *Vere tument terræ.*

la jeunesse et de la nature, en face du désastre ardent de la société! C'est bien là le poète qui déjà s'était écrié, indiquant à l'ame blessée l'immortel dictame des forêts :

> Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime;
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours!
> Quand tout change pour toi, la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours.

C'est bien de celui qui avait chanté par la bouche de Childe-Harold déclinant :

> Triomphe, disait-il, immortelle nature! etc., etc.

Mais la société reprend ses droits, le devoir parle, l'idylle n'a eu qu'un jour. Jocelyn apprend que son vieil évêque est dans les cachots de Grenoble, à la veille de l'échafaud, et qu'il réclame un de ses enfans. Jocelyn a découvert d'ailleurs que Laurence n'est qu'une jeune fille, que son père avait déguisée ainsi pour la commodité de la fuite, et que plus tard un confus sentiment de pudeur avait retenue. Il s'échappe donc une nuit, pendant le sommeil de Laurence, de la vallée périlleuse et troublée; il accourt à Grenoble, il se glisse dans le cachot, et là, aux pieds du saint évêque qu'il trouve implorant tour à tour, menaçant et ordonnant, s'agite en lui la lutte pathétique dans laquelle il ne se relève que prêtre et à jamais consacré. Jocelyn debout reçoit la confession de l'évêque, l'absout et le prépare, mais lui-même le devoir accompli, dans l'épuisement de son effort surnaturel, il retombe saisi d'une maladie qui le jette jusqu'aux portes de la mort. Quand ses idées lui reviennent distinctes, il se trouve dans un hospice, entouré de sœurs charitables; Thermidor est passé, l'on respire. Sa première pensée est qu'il est prêtre et que Laurence vit. La sœur de l'évêque va elle-même chercher à la Grotte des Aigles la pauvre agenouillée, qui attend depuis la fatale nuit, et qui ne veut pas croire à une séparation éternelle. Bref, cette séparation consommée, Jocelyn, qui a passé deux ans de convalescence morale et d'épreuve dans une maison de retraite ecclésiastique, reçoit la cure de Valneige, petit village situé tout au haut des Alpes; et c'est de là que, vers 98,

il écrit à sa sœur, revenue avec sa mère de l'exil, les détails que tout le monde a lus, de son pauvre presbytère, de ses laborieuses journées, de ses nuits troublées encore.

Cette poésie de curé de campagne est neuve en France, et M. de Lamartine méritait bien de l'y introduire et de l'y naturaliser. Elle existe depuis long-temps en Allemagne, en Angleterre surtout; on ferait une douce et piquante histoire de tous les pasteurs, recteurs, curés ou vicaires, qui ont été poètes ou que les poètes ont chantés. La Louise de Voss est fille du vénérable pasteur de Grunau, et son amant Valter est lui-même pasteur d'un village voisin. Goldsmith, dans son délicieux poème du *Village abandonné*, a peint l'idéal de tous ces curés modestes, de ces vicaires bienfaisans, dont il a reproduit ensuite le portrait avec plus de réalité, mais non moins de charme, dans son *Vicaire de Wakefield*. Fielding, dans *Joseph Andrews*, a également son bon curé, et la Paméla de Richardson, à défaut du jeune lord, ne doit-elle pas épouser quelque vicaire? Mais, pour nous en tenir au curé, au vicaire de campagne, poétique ou poète, c'est à celui du *Village abandonné* qu'il faut revenir comme type aimable :

A man he was to all the country dear,
And passing rich with forty pounds a year.

Delille, dans *l'Homme des Champs*, en imitant ce fin et doux tableau, nous l'a tout-à-fait défiguré par le vague et la banalité des traits :

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée, etc.

et plus loin :

Honorez ses travaux! Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique, etc.

Et cela au lieu du frais taillis et du jardin *souriant* de l'aimable curé

d'Auburn! Qu'on mette aussi en regard l'intérieur de Jocelyn à Valneige :

> Le jardin, le verger, quelques arpens de prés,
> Les châtaignes, les noix, de petits coins de terre,
> Que je bêche moi-même autour du presbytère;
> . . . . . .
> Tout abonde; le pain y cuit pour l'indigent,
> Et Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent.

En Angleterre, avant ces derniers temps, avant les réformes qui menacent, la situation de curé de campagne, dans un joli pays, entouré d'une tendre famille, avec de grandes roses de mer au seuil du logis et à la fenêtre, était un rêve d'idylle tout trouvé. Thompson, fils d'un ministre, avait gardé sans doute pour ses fraîches peintures bien des réminiscences gracieuses d'enfance. Le tendre William Cowper était le sixième fils d'un Révérend, car les Révérends, d'ordinaire, avaient six ou dix enfans. Avec ces nombreuses familles, ou même sans cela, la réalité était parfois pour eux moins fleurie que le rêve du poète. Penrose, s'il m'en souvient, s'est plaint de cette vie si pauvre, si condamnée à une fatigue que la dîme toujours ne nourrissait pas. Hervey, le chantre méditatif, souffrait de la gêne. Mais celui qui a le mieux exprimé cette autre face du tableau, et qui a pris en main avec génie la cause du vrai et de la vie non convenue, dans la peinture des curés et des vicaires, c'est Crabbe. Après une jeunesse pleine de misère, étant entré lui-même dans cette humble condition de recteur de village ou de bourg, il en a retracé les alentours, les accidens de ridicule, de sujétion ou de souffrance, avec une vigueur sagace et mordante. Son premier poème, *le Village*, qui accuse, en dépit des Tityres et des Corydons, les mœurs grossières et la pauvreté hideuse d'une population voisine des côtes, ne nous montre guère le prêtre du lieu que comme trop affairé pour présider au convoi du pauvre, et remettant la prière funèbre jusqu'au prochain dimanche. Il poursuit la même idée de peinture réelle avec plus de détail dans son *Registre de Paroisse*; c'est une réaction formelle et déclarée contre l'idéal des Thompson et des Goldsmith. Toutes ces félicités embellies de presbytère ou de chaumière, il ne les a trouvées nulle part : mais partout des vices,

partout des douleurs : depuis le déluge, dit-il, *Auburn ni Eden n'existent plus*. Dans son poème du *Bourg*, les deux portraits du ministre (*vicar*) et du vicaire ou second (*curate*) sont des morceaux achevés de précision, de grace malicieuse, de relief personnel et domestique ; la figure fade, douce, souriante toujours, inoffensive et circonspecte, du bon ministre, atteste dans le peintre un moraliste rival des Johnson et des Swift ; jamais l'insignifiance d'un visage n'a pris autant de consistance aux yeux. Ce bon ministre, chez qui la peur est l'unique passion dirigeante, deviendrait, en des temps orageux, le pendant exact du curé Abbondio des *Fiancés* de Manzoni. Quant au vicaire (*curate*), il est admirable et touchant de vérité naïve : sa science dans les classiques grecs, sa pauvreté, la maladie de sa femme, ses quatre filles si belles et pieuses, ses cinq fils qui s'affligent avec lui ; ce mémoire de marchand, entre deux feuillets, qui le vient troubler au milieu du livre grec qu'il commentait dans l'oubli de ses maux ; sa joie simple, triomphante, un matin qu'il a lu au réveil et qu'il annonce à sa famille qu'une société littéraire (il le tient de bonne source) se fonde enfin, pour publier les livres des auteurs pauvres ; tous ces petites scènes successives composent un ensemble fini qui ne peut être que de Wilkie ou de Crabbe.

M. de Châteaubriand, dans ses Mémoires, a raconté, de son ancienne et pauvre vie en Angleterre, une attendrissante aventure, qui a pour objet une divine Charlotte, fille d'un ministre de campagne, d'un Révérend très fort aussi en grec, comme ils le sont tous : le presbytère anglais encadré de ses fleurs, et avec toute sa précieuse netteté, y reluit dans une belle page. A travers des vallées où paissent des vaches, *de jolis petits chemins sablés* nous y conduisent. La vie de nos curés de campagne en France n'a rien qui ait favorisé un genre pareil d'inspiration et de poésie. S'il avait pu naître quelque part, c'eût été en Bretagne, où les pauvres *clercs*, après quelques années de séminaire dans les Côtes-du-Nord, retombent d'ordinaire à quelque hameau voisin du lieu natal. M. Souvestre nous a récemment indiqué cette veine naïve de poésie semi-ecclésiastique dans ses études des *Bretons*. M. Brizeux nous a introduits parmi ce joyeux essaim d'écoliers qui bourdonnait et gazouillait autour des haies du presbytère chez son curé d'Arzano. Quelques pages enfin des *Paroles d'un Croyant*, quelques-unes des images touchantes et non politiques, pourraient se rapporter à cette poésie

de curé de campagne en Bretagne. Mais la difficulté d'une double langue en ce pays et aussi la sévérité des habitudes catholiques, dans lesquelles l'amour humain chez le prêtre n'a point d'expression permise, n'ont pas laissé naître et grandir jusqu'à l'état de littérature ces instincts poétiques étouffés des pauvres clercs. Jocelyn est notre premier curé de campagne qui ait chanté.

Jocelyn, remarquons-le bien, chante, tant qu'il n'est pas tout-à-fait guéri encore; il chante, tant que l'image de Laurence le trouble et continue de partager son cœur. Ce qu'il nous raconte, ou plutôt ce qu'il raconte à sa sœur et ce qu'il se rappelle à lui-même, ce n'est pas vieux et apaisé qu'il y revient; depuis cette dernière maladie à laquelle il manque de succomber, peu après la mort de Laurence, le manuscrit cesse. Jocelyn guéri a vécu de longues années encore, et il s'est tu, ou du moins il n'a plus repassé ses douleurs. L'amitié du Botaniste a pu les ignorer jusqu'au moment où Marthe l'a aidé à retrouver ces papiers anciens qui n'étaient point destinés à survivre. La vraisemblance catholique du poème est ainsi sauvée. Si dans le Jocelyn que nous possédons, on aperçoit jusqu'à la fin quelque trait d'amour trop tendre, ce reste de faiblesse a dû être corrigé durant les longues années suivantes, par cette vie toute pratique, de laquelle le Botaniste nous a dit :

La douleur qu'elle roule était tombée au fond;
Je ne soupçonnais pas même un lit si profond;
Nul signe de fatigue ou d'une ame blessée
Ne trahissait en lui la mort de la pensée;
Son front, quoiqu'un peu grave, était toujours serein,
On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin
Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire,
A la compassion plus tendre qu'il respire,
Au timbre de sa voix ferme dans sa langueur....

A la fin des lettres de Jocelyn à sa sœur, après tous ces détails journaliers de prière, de travail, de charité, le curé de Valneige se représente, la nuit, veillant, agité encore, lisant tantôt *l'Imitation*, tantôt les poètes :

Dans mes veilles sans fin, je ressemble, ô ma sœur,
A ce *Faust* enivré des philtres de l'école, etc., etc.

« Je ne voudrais pas ce *Faust*, me disait une belle ame bien éclai-« rée dans la pratique chrétienne : quand on travaille et qu'on fait « son devoir de curé le jour, on dort la nuit. »—Oui; mais ce Jocelyn du commencement n'est pas arrivé et fixé encore; il n'a pas encore trouvé son calme, ni peut-être toute sa foi; il n'a pas enseveli Laurence. Plus tard, quand Jocelyn a triomphé de cette maladie à laquelle se termine le manuscrit de ses confidences, quand il est tel que le Botaniste l'a connu, ses nuits sont calmes; toute fièvre de passion ou d'incertitude a cessé. Il ne reste plus de lui que le ministre de charité, l'homme des admirables paraboles qu'il débite à son troupeau; et s'il ne maudit pas le juif, si on sent qu'il n'aurait d'anathème, ni contre le vicaire savoyard, ni contre un confrère vaudois de l'autre côté des Alpes, ce n'est pas doute ni tiédeur de foi, c'est qu'il est de ce christianisme assurément fort justifiable, de ce christianisme, clément, comme Jésus, au bon Samaritain.

La mère de Jocelyn, affaiblie par la fatigue et la souffrance, a désiré revoir le village natal, dans lequel sa maison ancienne ne lui appartient plus; elle a désiré y embrasser un moment, encore une fois, son fils, qui abandonne pour quelque temps Valneige. Jocelyn, lorsqu'il s'était informé de la santé de cette mère bien-aimée auprès de sa sœur lors de leur retour, avait dit avec cette beauté de cœur qui n'est qu'à lui :

Mais, dis-moi, rien n'a-t-il changé dans ses beaux traits?
. . . . . .
Son œil a-t-il toujours ce tendre et chaud rayon,
Dont nos fronts ressentaient la tiède impression?
Sur sa lèvre attendrie et pâle, a-t-elle encore
Ce sourire toujours mourant ou près d'éclore?
Son front a-t-il gardé ce petit pli rêveur
Que nous baisions tous deux pour l'effacer, ma sœur,
Quand son ame, le soir, au jardin recueillie,
Nous regardait jouer avec mélancolie?

Mais quand il la revoit si changée, quelle douleur est la sienne, mêlée de funèbre pressentiment! La mère de Jocelyn veut parcourir une dernière fois la maison natale dans l'absence du nouveau possesseur. C'est une scène analogue à celle d'Amélie et de René

revoyant le manoir paternel; plus loin, lorsque Jocelyn doit ensevelir Laurence à la Grotte des Aigles, il pourra rappeler Chactas ensevelissant Atala; car ce n'est pas, je l'ai déjà dit, par le point de départ singulier des situations que ce poème se distingue, mais par leur naturel, par leur développement, leur fraîcheur et leur jet de source à chaque pas; par l'inspiration et l'émanation qui s'élève du tout: là vraiment se déploie l'originalité, le génie. Si vous avez perdu une mère, si, nourri aux affections de famille, vous avez éprouvé quelqu'une de ces grandes et saintes douleurs qui devraient rendre bon pour toute la vie, lisez, relisez, pour retrouver vos émotions les meilleures, la visite à la maison natale, l'évanouissement de la mère de Jocelyn, la rentrée folâtre des enfans du nouveau possesseur, courant de haie en haie, tandis qu'Elle, on l'emporte par l'autre porte sans connaissance; et après cette mort, les larmes du fils pieux, sa foi soulageante, ses retours vers les jours passés de tendres leçons et d'enfance heureuse,

Quand le bord de sa robe était mon horizon!

Lisez pour vous, lisez aux autres; baignez-vous, baignez-les dans ces salutaires et abondantes douleurs!

Après un court voyage à Paris (vers 1800), où il retrouve, sans lui parler, Laurence en proie aux dissipations du monde, et après avoir aussi conçu une rapide et profonde idée de la renaissance du siècle, Jocelyn s'enfuit à la hâte vers ses montagnes et se replonge en cet air âpre et vivifiant dont il a besoin pour ne pas défaillir. C'est à cette partie de sa vie que se rapportent les admirables enseignemens, si appropriés à l'esprit de son troupeau, la parabole du *Nil*, des *Deux Frères*, la leçon d'astronomie aux enfans du village, terminée par le dialogue *de l'Aigle et du Soleil*. On peut rapprocher moralement et littérairement ce genre familier au curé de Valneige de quelques belles paraboles des *Paroles d'un Croyant* et de celles de Krummacher, pasteur à Brême (1). L'histoire du *Tisse-*

(1) M. l'abbé Bautain en a traduit la première partie, et M. Marmier a publié la suite. Krummacher est pasteur à Brême, comme Hebel, cité plus bas, était prélat protestant à Carlsruhe, comme Tegner le poète suédois, qui a fait entr'autres poésies ecclésiastiques une espèce d'idylle sur *la Première Communion* et une pièce sur

rand appartient au registre de paroisse d'un Crabbe attendri et compatissant. Mais rien ne se peut comparer pour l'abondance rurale et le sacré de l'inspiration au morceau des *Laboureurs*. Ces antiques et éternelles géorgiques (*ascræum carmen*), reprises par une voix chrétienne, ont une douceur nouvelle et plus pénétrante; *la sainte sueur humaine*, mêlée à la sueur fumante de la terre, est bénie; le respect, la religion du travail vous gagne, et à l'heure du midi, quand la famille épuisée s'arrête et va boire un moment à la source, on s'écrie humainement avec le poète :

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher;
Seigneur, que chacun sur sa route
Trouve son eau dans le rocher !
Que ta grace les désaltère;
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour.
Fais à leur lèvre desséchée,
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour !

et tout l'hymne qui suit.

Jocelyn nous offre beaucoup plus de particularités dans le détail, de curiosité pittoresque, domestique, locale, que les précédens poèmes de Lamartine, et marque en ce sens chez lui une nouvelle manière. Pourtant, ce qui continue de distinguer expressément le poète, c'est encore la grandeur, l'élévation à laquelle il revient, vers laquelle il s'échappe toujours par quelque côté. Son paysage, si détaillé qu'il veuille le faire, ne représente jamais dans tous les sens de l'horizon ces autres paysages vraiment locaux et déterminés de Goldsmith, du hollandais Pott, de Burns, de Hebel; toujours quelque ouverture de ciel se fait sur un point, par où il monte à l'instant et plane; et alors, à ces hauteurs, le vaste paysage on-

la Consécration du Prêtre, est fils de pasteur et lui-même évêque de Vexio en Suède. On me parle aussi de Théremin, pasteur en Prusse, qui a fait des vers sur les cimetières et sur la mort. C'est, on le voit, une série toute pareille à celle des curés-poètes d'Angleterre.

doyant recommence. La nature des hautes montagnes est surtout familière à Lamartine et à Jocelyn; après qu'il a discerné quelque temps de son œil perçant et doux les détails qui sont à ses pieds, les bœufs qu'on attelle, les rejets de frêne qu'on leur effeuille, les rameaux ombrageux qu'on leur plante sur la tête, et les mouches que les enfans chassent à leurs flancs, le voilà en un clin d'œil, qui revole à l'autre bout de l'horizon, ou qui repart sur une nuée. C'est en cela que son paysage, jusque dans ses acquisitions nouvelles, diffère toujours de ces paysages plus exactement clos, et comme entre deux haies, de Grunau, d'Auburn, et de certaines peintures des rives de l'Yarrow en Écosse, du Scorff en Bretagne, dans lesquelles les perspectives du ciel elles-mêmes nous apparaissent plus encadrées. S'il y perd quelque chose en confection, en fini, il y gagne en aisance, en largeur d'ensemble, et le petit détail, même quand il s'y livre, n'a jamais chez lui le *prenez-y garde* de la miniature.

Wordsworth et Coleridge, deux grands poètes pittoresques et méditatifs, n'y ont pas échappé : il y a chez eux de la miniature, qui s'associe pourtant avec une très haute élévation. Ce serait une assez neuve et utile manière de caractériser Lamartine, et de renouveler l'étude tant de fois faite de sa poésie, que de le comparer d'un peu près avec ces deux grands lakistes, qu'il connaît fort légèrement sans doute, et desquels il se rapproche et diffère par de frappans endroits. Coleridge, dans sa jeunesse, a fait d'admirables *Poèmes méditatifs*, dans lesquels la nature anglaise, domestique, si verte, si fleurie, si lustrée, décore à ravir, et avec une inépuisable richesse, des sentimens d'effusion religieuse, conjugale ou fraternelle; soit que le soir dans son verger, entre le jasmin et le myrte, proche du champ de fèves en fleur, il montre à sa Sara l'étoile du soir, et se perde, un moment, au son de la harpe eolienne, en des élans metaphysiques et mystiques, qu'il humilie bientôt au pied de la foi; soit qu'il abandonne ensuite ce doux *cottage*, de nouveau décrit, mais trop délicieux, trop embaumé à son gré pendant que ses frères souffrent (vers l'année 93), et qu'il se replonge vaillamment dans le monde pour combattre le grand combat non sanglant de la science, de la liberté et de la vérité en Christ; soit qu'envoyant à son frère, le révérend George Coleridge, un volume de ses œuvres, il y touche ses excentricités, ses erreurs, et le félicite d'être

rentré de bonne heure au nid natal; soit qu'un matin, visité par de chers amis, dans un *cottage* encore, et s'étant foulé, je crois, le pied, sans pouvoir sortir avec eux, du fond de son bosquet de tilleul où il est retenu prisonnier, il fasse en idée l'excursion champêtre, accompagne de ses rêves aimables Charles surtout, l'ami préféré, et se félicite devant Dieu d'être ainsi privé d'un bien promis, puisque l'ame y gagne à s'élever et qu'elle contemple; soit enfin que, dans son verger toujours, une nuit d'avril, entre un ami et une femme qu'il appelle *notre sœur*, il écoute le rossignol et le proclame le plus gai chanteur, et raconte comme quoi il sait près d'un château inhabité un bosquet sauvage tout peuplé de rossignols chantant à volée, en chœur, et entrevus dans le feuillage sous la lune, au milieu des vers luisans : Oh! quand son enfant sera d'âge, nous dit-il en finissant, son cher petit bégayant encore, et qui sait déjà reconnaître l'étoile du soir, comme il le réjouira avec de tels sons! comme il l'habituera à associer l'idée de joie à l'image de la nuit! comme il veut lui donner en toutes choses, pour compagne de jeux, la nature! On voit, par ces traits imparfaits, quelles doivent être chez Coleridge la curiosité brillante, l'étincelle perpétuelle du détail, et en même temps l'élévation et la spiritualité des sentimens. Il y a en lui une irrésistible sympathie par tous les points avec la Vie universelle, et il cherche ensuite à réprimer cette expansion, à la ramener dans un ordre régulier de foi; il y a en lui, si je l'ose dire, du boudhiste qui tâche d'être méthodiste. Cette lutte et ce contraste ont un grand charme; et le petit nombre de *Poèmes méditatifs* dont je parle n'ont pas été assez distingués et loués comme des exemples les excellens, selon moi, d'un genre si précieux de poésie. Dans le *Jocelyn* de Lamartine, l'admirable apostrophe:

> O mon chien! Dieu sait seul la distance entre nous,
> Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
> Sépare ton instinct de l'instinct de ton maître, etc., etc.,

rentre, à quelques égards, dans l'universalisme idéaliste de Coleridge. Mais là encore, comme partout, Lamartine n'a pas de détour, de retour compliqué, de subtilité métaphysique ou de res-

triction méthodiste. En parlant de son chien avec effusion, avec charité, il est toujours dans cette large voie humaine, au bout de laquelle du plus loin on aperçoit près de leurs maîtres les chiens d'Ulysse et de Tobie. M. Ampère, parlant d'après Cassien des solitaires de la Thébaïde et de leurs rapports souvent merveilleux avec les lions et les divers animaux, a suivi ingénieusement dans le christianisme jusqu'à saint François d'Assise cette tendresse particulière de quelques moines pour les bêtes de Dieu. Mais ce genre de sentimens exceptionnels dans le christianisme et dans l'humanité sent déjà la secte. Au contraire, les belles apostrophes de Lamartine à Fido, loin de paraître singulières à personne, ne feront que rendre la pensée de bien des cœurs.

Mais c'est avec Wordsworth que les rapports de Lamartine, en ressemblance et en différence, me paraissent plus nombreux et plus sensibles. Wordsworth pense avec Akenside, dont il prend le mot pour devise, « que le poète est sur terre pour revêtir par le lan-« gage et par le nombre tout ce que l'ame aime et admire; » et Lamartine nous dit quelque part en son *Voyage d'Orient* : « Je ne « veux voir que ce que Dieu et l'homme ont fait beau; la beauté « présente, réelle, palpable, parlant à l'œil et à l'ame, et non la « beauté de lieu et d'époque. Aux savans la beauté historique ou « critique; à nous, poètes, la beauté évidente et sensible, etc. » Mais ces deux poètes, fidèles également à la beauté naturelle, d'une ame aussi largement ouverte à la réfléchir, se distinguent dans la manière dont ils s'élèvent et par laquelle ils arrivent à l'embrasser, à la dominer. Lamartine y va toujours par le plus droit chemin, d'un seul essor, en vue de tous. S'il est curieux de détail en un endroit, c'est comme par accident; il s'élance de là ensuite d'un plein vol, et ne cherche pas à lier le petit au grand par une subtilité symbolisante, heureuse peut-être, mais détournée. Ainsi, quand ses deux personnages, Jocelyn et Laurence, du sein de leur montagne, chantent le printemps, c'est tout ce qu'il y a de plus direct en naissance de sentimens, de plus trouvé d'abord, quoique bientôt aussi élevé que possible. Wordsworth, lui, ne procède pas de cette sorte. Pour arriver à des hauteurs égales, il se dérobe par des circuits nombreux, compliqués. Je prends presque au hasard, dans le dernier recueil qu'il a publié (*Yarrow revisited*), deux ou trois termes de

comparaison. S'il monte au sommet d'un mont, et qu'il veuille en s'asseyant bénir Dieu au bout du pélerinage, il fera, par exemple, le sonnet suivant auquel il donnera pour titre :

REPOSEZ-VOUS ET REMERCIEZ

AU SOMMET DE GLENCROE.

Ayant monté long-temps d'un pas lourd et pesant
Les rampes, au sommet désiré du voyage,
Près du chemin gravi, bordé de fin herbage,
Oh ! qui n'aime à tomber d'un cœur reconnaissant ?

Qui ne s'y coucherait, délassé, se berçant
Aux propos entre amis, ou seul, au cri sauvage
Du faucon, près de là perdu dans le nuage,
— Nuage du matin, et qui bientôt descend ?

Mais, le corps étendu, n'oublions pas que l'ame,
De même que l'oiseau monte sans agiter
Son aile, ou qu'au torrent, sans fatiguer sa rame,

Le poisson sait tout droit en flèche remonter,
— L'ame (la foi l'aidant et les graces propices),
Peut monter son air pur, ses torrens, ses délices !

Lamartine, très probablement, ayant fait le même pélerinage, eût entonné son hymne d'actions de grace, au sommet, sans s'arrêter à cette comparaison, fort belle d'ailleurs, mais cherchée, de l'oiseau et du poisson, avec le corps étendu immobile, tandis que l'ame monte. S'il arrivait devant la hutte d'un *Highlander*, avec une femme, une dame, pour compagne de voyage, qui marquerait quelque répugnance à entrer dans cette hutte enfumée, il la lui décrirait avec détail, avec grace, comme il fait pour Valneige, et se complairait bientôt magnifiquement à la bénédiction de Dieu sur les cœurs simples qui y sont cachés, mais sans trop s'arrêter et sans plus revenir à l'hésitation de sa compagne. Or, Wordsworth nous parle ainsi de *la Cabane du Highlander :*

Elle est bâtie en terre, et la sauvage fleur
Orne un faîte croulant ; toiture mal fermée,

Il en sort, le matin, une lente fumée,
(Voyez) belle au soleil, blanche et torse en vapeur!

Le clair ruisseau des monts coule auprès; n'ayez peur
D'approcher comme lui; quand l'ame est bien formée,
On est humble, on se sait, pauvre race, semée
Aux rocs, aux durs sentiers, partout où vit un cœur!

Sous ce toit affaissé de terre et de verdure,
Par ce chemin rampant jusqu'à la porte obscure,
Venez; plus naturel, le pauvre a ses trésors:

Un cœur doux, patient, bénissant sur sa route,
Qui, s'il supportait moins, bénirait moins sans doute...
Ne restez plus ainsi, ne restez pas dehors!

Si Lamartine se souvient d'une scène, d'un paysage qu'il ne peut revoir, il le reproduit, il le décrit avec abondance et limpidité, avec tendresse: ainsi *Milly*, ainsi son *Lac*, ainsi les souvenirs de Jocelyn. Je prendrai encore dans le recueil de *Yarrow revisited* un endroit. C'est un souvenir qu'a le poète d'un site de la Clyde, qu'il a visité autrefois, et que quelque circonstance, dans son second voyage, l'empêche de revoir. Wordsworth analyse son regret; il est près de s'affliger d'abord, puis il se dit, comme Coleridge retenu dans son bosquet de tilleul, qu'il y a moyen d'éluder le regret, de le racheter par la mémoire, par la pensée. C'est un véritable sonnet psychologique, fait pour plaire à Reid, à Stewart, à M. Jouffroy. Nous essaierons de le rendre:

LE CHATEAU DE BOTHWELL.

Dans les tours de Bothwell, prisonnier autrefois,
Plus d'un brave oubliait (tant cette Clyde est belle)
De pleurer son malheur et sa cause fidèle.
Moi-même, en d'autres temps, je vins là; — je vous vois

Dans ma pensée encor, flots courans, sous vos bois!
Mais, quoique revenu près des bords que j'appelle,
Je ne puis rendre aux lieux de visite nouvelle.
— Regret! — Passé léger, m'allez-vous être un poids?...

Mieux vaut remercier une ancienne journée
Pour la joie au soleil librement couronnée,
Que d'aigrir son désir contre un présent jaloux.

Le Sommeil t'a donné son pouvoir sur les songes,
Mémoire; tu les fais vivans et les prolonges;
Ce que tu sais aimer, est-il donc loin de nous?

Lamartine réfléchit volontiers les objets en sa poésie, comme une belle eau de lac, parfois ébranlée à la surface, réfléchit les hautes cimes du rivage; Wordsworth est plus difficile à suivre à travers les divers miroirs par lesquels il nous donne à regarder sa pensée. Aussi l'un est populaire, relativement à l'autre qui a eu peine à se faire accepter, à se faire lire. Jocelyn, parlant aux enfans du village, ou à ses paysans, trouve de faciles et saisissables paraboles; le poète de Rydal-Mount a plutôt le don des symboles : voilà en deux mots la différence (1). Dans son dernier recueil, Wordsworth, comme Lamartine, se montre accessible aux progrès futurs de l'humanité; et à son âge, et poète comme il est de la poésie des bois, des lacs, de la poésie volontiers solitaire, son mérite d'acceptation est grand. Il a fait un majestueux sonnet à propos des *paquebots à vapeur, canaux et chemins de fer*, tous ces *Mouvemens* et ces *Moyens*, comme il les appelle, qui, en tachant passagèrement les graces aimables de la Nature, sont pourtant avoués d'elle, et reconnus sous leur fumee comme des enfans légitimes, gages de l'art et de la pensée de l'Homme; et le Temps, le Temps saturnien, toujours jaloux, joyeux de leur triomphe croissant sur son frère l'Espace, accepte de leurs mains hardies le sceptre d'espérance qu'ils lui tendent, et leur sourit d'un grave et sublime sourire. On sent dans ce magnifique sonnet ce qu'il en coûte à la noble muse druidique des bois, à la muse des contemplations et des superstitions solitaires, pour saluer ainsi ce qui ravage déjà son empire et la doit en partie détrôner; c'est presque une abdication auguste : je m'en attendris comme quand Moïse a sacré Josué et salue le nouvel élu du Tout-Puissant, comme quand Énée, par ordre du Destin, s'arrache à la Didon aimée, pour fonder la ville inconnue. Il obeit, il se hâte, mais il pleure, *lacrymæ volvuntur inanes*. Ces pleurs, amère et vaine rosée, à la face du héros

(1) Un de nos amis qui vit en Bretagne, et qui a voué au poète anglais un culte singulier, M. Morvonnais, a fait sur ses œuvres un travail d'analyses, de traductions en vers et de considérations philosophiques, dont la publication nous semble fort à désirer pour une plus ample divulgation parmi nous de cette rare et haute poésie.

ou du poète, répondent à merveille à ce qui vient d'être dit de l'austère sourire du Temps,

... And smiles on you with cheer sublime.

Lamartine en son nom, ou par la bouche de Jocelyn, a moins de peine à se résigner. Non seulement il accepte, mais il célèbre, mais il se réjouit, mais il marche l'un des premiers, et l'étoile au front. La parabole de *la Caravane*, qui terminera heureusement cette comparaison avec Wordsworth, va nous offrir trente vers qui ne me semblent pouvoir être surpassés, pour l'expression et pour l'idée, en aucune poésie :

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes épars sur des gazons épais
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes se levant à la même pensée,
Portant la hache aux troncs, font crouler à leurs piés
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés;
Et les brutes des bois sortant de leurs repaires,
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires,
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte !
Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme continuant son ravage sublime
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé
Le fleuve était partout couvert et traversé,
Et poursuivant en paix son éternel voyage
La caravane avait conquis l'autre rivage.
C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,
Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit;
Esprit saint! conduis-les comme un autre Moïse
Par des chemins de paix à la terre promise!!!...

Lamartine ou Jocelyn, comme on le voudra, a un optimisme serein et supérieur, qui, dans la réalité de tous les jours, pourrait ne pas se vérifier aisément, mais qui reprend son courant général de vraisemblance à mesure que la sphère s'épure et que l'horizon s'élargit. Dans la région où Jocelyn habite, à la hauteur de Valneige, le mal cesse par degrés; les miasmes des villes expirent et se dissipent dans cet air vif des sapins et des mélèzes. Il y a de la douleur toujours (car l'homme la traîne partout), mais moins de vices; et tandis qu'en bas, dans les foules, nos pas se heurtent, tournent souvent sur eux-mêmes, et finalement se découragent, de loin, d'en haut, aux yeux du pasteur et du poète, s'aperçoit mieux peut-être la marche constante de l'humanité sous le Seigneur.

Il y aurait pour nous de quoi discourir sur *Jocelyn*-poème longuement encore. Nous n'avons pas touché les détails du voyage à Paris, et plus tard ceux de la maladie, de la confession, de la mort et de l'ensevelissement de Laurence. Et dans les intervalles, que d'endroits engageans, que de sources murmurantes à chaque pas, au bord desquelles nous pourrions, comme à ce sommet de Glencroe, *tomber d'un cœur reconnaissant!* mais les propos entre amis doivent eux-mêmes prendre fin, si doux qu'ils soient. Un dernier trait seulement. Pour ceux qui aiment l'homme dans Lamartine (et le nombre en est grand), Jocelyn doit avoir une valeur biographique ou du moins psychologique bien précieuse. Le bon et tendre curé a existé sans doute, je le crois; mais ce qui est sûr, c'est que le poète a fait mainte fois confusion de son ame et de sa propre destinée avec lui. Jocelyn n'est bien souvent que Lamartine à peine dépaysé, ayant légèrement *romancé* et poétisé ses souvenirs, ayant reporté de quelques années en arrière son berceau, comme cela plaît tant à l'imagination et au cœur; car l'enfance d'ordinaire est si belle, si fraîche en nous de souvenirs, qu'on s'arrangerait volontiers pour avoir vécu homme durant ce temps. J'ai comparé autrefois (1) Lamartine enfant à l'Edwin de Beattie; mais qu'avons-nous besoin d'analogies et de conjectures? Nous avons Jocelyn aujourd'hui; nous avons une révélation presque directe sur l'une des plus divines organisations de poète qui aient été accordées au monde, sur une des plus nobles créatures.

SAINTE-BEUVE.

(1) Article biographique sur Lamartine, *Revue des Deux Mondes*, octobre 1832.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

29 février 1836.

L'élévation de M. Thiers au poste éminent de président du conseil et de ministre des affaires étrangères est la conséquence forcée des actes de sa vie entière. M. de Broglie et M. Guizot sont allés rejoindre dans le gouffre tous les amis de M. Thiers qui ont été successivement sacrifiés depuis dix ans à sa dévorante ambition. Maintenant, M. Thiers se trouve seul au faîte. La France assiste à ce spectacle curieux avec une sorte de nonchalance et de désœuvrement, qui atteste le peu d'intérêt qu'elle prend à ce singulier revirement politique.

Personne, et M. Guizot ainsi que M. de Broglie moins que personne, n'a dû s'étonner de la nouvelle défection de M. Thiers. Nous croyons qu'en lui-même, M. Guizot ne bâtissait pas de grands projets d'avenir sur la fidélité politique de M. Thiers; il sait aussi bien que qui que ce soit, que M. Thiers ne tient pas plus aux hommes qu'aux principes, et il n'ignorait pas, que d'un jour à l'autre, M. Thiers devait se séparer de lui. Peut-être la séparation lui a-t-elle paru un peu brusque, mais c'est que le jour était venu sans doute où ceux qu'on nomme doctrinaires ne pouvaient plus être utiles à son crédit. Ce jour-là M. Thiers les a traités comme il traite, dans son histoire, les puissances tombées, et il a passé à celle qui s'élève.

Au milieu de son triomphe, M. Thiers n'est pas toutefois sans quelques embarras. Depuis qu'il est à la tête d'un ministère formé de sa main, il est occupé à chercher, avec tout le discernement qui lui est propre, les forts et les puissans, pour accommoder ses principes aux leurs et pour leur apporter quelques convictions à leur usage; mais cette puissance que M. Thiers cherche avec tant de soin, semble s'effacer et se cacher malignement, comme pour lui faire pièce. Où donc est la majorité? demande partout M. Thiers; à droite, à gauche, au nord, au couchant? Ou est-elle? que je la serve et que je l'adore. Mais la majorité est sourde, elle ne se montre nulle part, ou plutôt elle est partout, et M. Thiers ne sait plus à qui entendre. Sera-t-il homme de juillet, comme en 1830? Passera-t-il au tiers-parti, dont il a déjà écrémé la surface pour nuancer son ministère? ou bien se fera-t-il de nouveau doctrinaire? Peu lui importe. Il a des discours et des professions de foi au service de tout le monde. Mais, au nom du ciel, ne le laissez pas dans cette incertitude, et ne le placez pas plus long-temps, comme il l'est aujourd'hui, entre le centre gauche et le centre droit, une main sur la large épaule de M. Arago, et l'autre dans la main fidèle de M. Berryer, dont l'étreinte ressemble à un coup de grace. Cette position ne peut se supporter; M. Thiers demande qu'on le délivre et qu'on le fasse passer de l'un ou de l'autre côté, n'importe de quel côté!

En jetant un coup-d'œil sur cette chambre vraiment renouvelée par la manière inattendue dont elle se groupe, M. Thiers a cru voir quelques têtes de plus du côté de la gauche, et déjà il insiste moins sur la nécessité de continuer le ministère du 13 mars et celui du 11 octobre. M. Thiers a pris le parti d'être en ce moment un ennemi de l'aristocratie et des priviléges, et *le Constitutionnel* s'est chargé de le présenter comme un homme de juillet, qui sort enfin le front levé de sa longue captivité doctrinaire, durant laquelle il a été forcé de sacrifier aux faux dieux, et de voter, le cœur déchiré, les lois de septembre, l'état de siège, et toutes les mesures de rigueur qui ont marqué cette fatale époque, mais qui vient maintenant, le rameau d'olivier à la main, tout réparer tout apaiser, et qui brûle d'embrasser ses frères dont il a été séparé si long-temps. *Le Constitutionnel* en verse des larmes d'attendrissement.

Permis à M. Thiers d'attendrir *le Constitutionnel* et ses sensibles abonnés, et de se présenter à eux sous la face qu'il lui convient le mieux de prendre à cette heure; mais n'est-ce pas dépasser un peu le but, et dépenser trop d'habileté en un jour que de faire représenter M. Guizot et M. de Broglie, ses deux collègues d'hier, comme des aristocrates furieux et ne rêvant que le rétablissement de la monarchie de Louis XIV?

M. Thiers n'aurait-il vécu six années dans l'intimité de M. de Broglie et de M. Guizot, que pour les connaître si mal? En vérité, il y a quelques dupes ici, et nous craignons que ce ne soient les nouveaux alliés de M. Thiers.

M. Guizot est, en effet, un homme de la restauration, c'est-à-dire qu'il a rempli sous la restauration, et à différentes époques, des fonctions publiques, comme ont fait tant d'autres soutiens actuels et sincères de la révolution de juillet; comme eût fait M. Thiers, s'il eût été, en ce temps-là, un personnage connu, considéré, considérable, ou apprécié, si vous aimez mieux. M. de Broglie est aussi, en effet, un homme de la restauration, c'est-à-dire qu'il a figuré, pendant toute la restauration, dans les rangs de l'opposition de la chambre des pairs; c'est-à-dire que ses discours et ses écrits avaient déjà rendu son nom célèbre, et qu'il a fait partie de toutes les associations philanthropiques qui tendaient à l'élévation graduelle de la classe moyenne et à l'amélioration du sort des classes inférieures. Voilà ce qu'a été M. de Broglie et ce qu'il est encore. Il se peut qu'il ne manie pas la parole avec cette flexibilité qui distingue M. Thiers à la tribune, et que l'âcreté de ses principes donne quelquefois une rudesse choquante à ses pensées; peut-être n'entend-il pas l'art de demander des crédits au nom de l'économie, des fonds secrets et des surcroîts de pouvoir au nom de la révolution et de la liberté; mais une haute probité politique le distingue, et ses professions de foi publiques sont l'expression sincère de ses sentimens. Or, M. de Broglie n'a jamais manqué l'occasion d'exprimer son éloignement pour les actes de tous les ministères de la restauration, qu'il a combattus d'ailleurs avec une ténacité qui a quelque mérite, en un rang où il pouvait se livrer à tous les projets d'ambition que M. Thiers n'eût pas manqué de réaliser à sa place.

Pour M. Guizot, il apparaissait, sous la restauration, ainsi que l'homme des communes. On l'accusait d'être un bourgeois de l'essence la plus factieuse, un de ces quarteniers têtus et hardis, qui combattaient l'aristocratie du temps de Louis-le-Gros, qui relevèrent leur caste à force de gravité et de bonnes mœurs, qui s'affranchirent à force de droiture, d'habileté, d'obstination et de courage. Les écrits de M. Guizot sont tous en faveur de la classe bourgeoise; toujours il défend ses droits, toujours il l'admoneste de ne pas se constituer en aristocratie, mais en démocratie forte et vigilante, maintenant l'ordre dans l'état contre l'esprit d'envahissement des grands, et contre l'esprit de désordre de ceux qui ne possèdent pas encore. Pour la classe vraiment inférieure, M. Guizot veut son bien; mais il a, selon nous, un sens faux à son égard. Ses lumières s'effraient trop de ses ténèbres; il ne la regarde pas comme un élément assez actif de la société.

Mais il y a loin de cette erreur à l'esprit de la restauration, et jamais M. Thiers, qui avait tant de moyens d'action dans le ministère de l'intérieur, n'a daigné s'occuper de cette classe de la société, pour laquelle M. Guizot a tant fait par l'organisation des écoles primaires.

Il est vrai que M. Guizot a été l'un des promoteurs les plus violens de l'état de siége, et l'un des auteurs les plus actifs des lois de septembre sur la presse; mais le nouveau ministère accepte tous ces titres d'honneur, et ceux qui adresseraient des reproches à M. Guizot, à cet égard, frapperaient aussi directement sur M. Thiers. Quant à nous, qui n'avons pas ménagé, à ces deux époques, les plus rudes interpellations à M. Guizot, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que ces deux fautes politiques, dont il s'énorgueillit aujourd'hui sans doute, ainsi que M. Thiers, sont des taches qui affaiblissent, à nos yeux, l'intérêt que sa chûte pourrait nous inspirer.

Mais en réalité, nous cherchons inutilement comment M. Guizot se trouve être aujourd'hui l'homme de la restauration, et M. Thiers l'homme de la révolution de juillet, après un ministère dont nous n'entendons pas approuver les actes, où ils figuraient tous les deux, et où, marchant l'un et l'autre vers la réaction, M. Guizot se trouve avoir toujours été dépassé par M. Thiers.

En 1830, le choix des préfets les plus libéraux fut l'ouvrage de M. Guizot. Les deux ou trois préfets, sortis de l'extrême gauche, qui figurent encore dans l'administration, ont été placés par M. Guizot, pris parmi les anciens amis de M. Thiers, que M. Thiers repoussait déjà, et qui ont eu beaucoup de peine à se maintenir en place sous son administration. Quel a été le dernier choix de M. Thiers? M. Mahul. Et qu'on ne vienne pas nous dire que c'est en faveur de M. Guizot que cette nomination a été faite, elle est tout-à-fait du choix de M. Thiers, de M. Thiers seul, qui n'accordait rien en ce genre à ses deux collègues, de peur qu'on ne le crût dominé par eux. Cette pensée occupait si fort M. Thiers, que, il y a peu de temps, il refusa obstinément de nommer à la sous-préfecture de Sancerre un jeune homme distingué et d'une capacité réelle, estimé de M. Thiers lui-même, et qu'il repoussait uniquement parce qu'il avait le malheur d'entretenir des relations intimes avec M. Guizot.

Qui de M. Thiers ou de M. Guizot voulait l'intervention en Espagne? Qui s'écriait sans cesse dans le conseil qu'il fallait aller, à la tête de cent mille hommes, étouffer la démocratie qui levait la tête en Espagne, et menaçait de pénétrer en France, à travers les Pyrénées? Qui opposa une froide raison et une insurmontable force d'inertie à ces projets de croisade anti-démocratique formés par M. Thiers, si ce n'est M. Gui-

zot? Qui s'opposa, dans la discussion des lois de septembre, à la modification de l'institution constitutionnelle du jury, si ce ne furent MM. de Broglie et Guizot? Et qui l'emporta dans le sens opposé, si ce n'est M. Thiers? Quel autre que M. Thiers a parlé sept heures à la tribune, en faveur de l'hérédité de la pairie? Quel est celui d'entre les membres du cabinet de la dernière quinzaine qui a prononcé le dernier discours, et le discours le plus explicite, contre la conversion des rentes? Quel a été, dans ce même cabinet, l'adversaire le plus acharné de l'amnistie? Lequel traitait le tiers-parti et la gauche avec le plus de dédain? Lequel se refusait à accorder la moindre capacité, le moindre esprit d'affaires aux membres qui siégent de ce côté? M. Thiers dira peut-être que c'est M. Guizot; mais tout le cabinet se lèvera et dira que c'est M. Thiers; et M. Guizot seul le dirait, qu'on en croirait M. Guizot, tout homme de la restauration et tout ministre déchu qu'il soit à cette heure.

Quel aristocrate, bon Dieu! que M. Guizot, qui a traversé toute la restauration, et qui, après avoir rempli plusieurs fois d'éminentes fonctions, est arrivé aux jours de juillet sans avoir accepté ni une sinécure, ni une distinction, ni un titre de noblesse, et qui s'est contenté d'une chaire de professeur, dont il a été destitué à cause de son indépendance! Quand M. Thiers, riche, chamarré de rubans et doté de quelque ambassade, aura quitté le ministère, sa voiture éclaboussera l'aristocrate Guizot, qui, depuis huit jours, va de nouveau à pied dans les rues, pour se rendre de la Chambre à sa modeste petite maison, noble propriété dont l'immense revenu (3000 francs) compose à peu près toute sa fortune. Il est vrai que M. Guizot pourra se consoler en lisant cette page tirée de ses propres écrits, qu'il a oubliée sans doute, et que nous livrons à ses méditations: « Quel homme, en prenant part aux affaires publiques, n'a été amené plus d'une fois à considérer avec tristesse cette fluctuation des sentimens, des existences, des relations, des liens hasardés sur cette mer orageuse? Vainement, le cours du monde nous en offre chaque jour le pénible spectacle, quand une nouvelle épreuve de ce peu de solidité des choses les plus sérieuses vient saisir l'ame, et la pousse à se replier sur elle-même, elle n'est plus tentée d'abord que de s'affliger et de déplorer, avec Bossuet, *ces volontés changeantes*, et cette *illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts*. Cependant, lorsqu'elle échappe à ce premier trouble et se relève de son propre mal; lorsqu'elle reporte sa vue sur les causes innombrables de nos maux et la faiblesse de notre nature, tant de convictions opposées et suivies, tant de conduites pures et ennemies, tant d'hommes engagés par l'arrêt du sort ou sur la foi d'une idée, à s'ignorer mutuellement, à se combattre, à se détruire; et au milieu de ces naufrages individuels, dans cette éternelle mobilité

pleine d'une éternelle incertitude, la droiture des cœurs conservant seule, mais conservant toujours ses droits à l'estime.... Alors, si elle ne se console, l'ame se rassure; elle reconnaît notre condition, apprend la justice sans abandonner ses croyances, et se décide à poursuivre dans l'obéissance à ce qu'elle juge la vérité, acceptant avec résignation tous les mécomptes, même toutes les luttes qu'il plaît à la Providence d'imposer à la bonne foi. » (*Du Gouvernement de la France.* Septembre 1820.)

Nous ne tarderons pas à savoir sans doute comment M. Thiers prétend se montrer l'homme de la révolution de juillet, et gagner les votes de la gauche qui lui a fait crédit jusqu'à présent dans de petites questions, mais qui ne lui donnera pas ses voix, sans conditions, dans une circonstance importante, comme serait, par exemple, une demande de crédits et de fonds secrets. Cette demande ne manquera pas de se produire prochainement, car M. Thiers a laissé la caisse du ministère de l'intérieur exactement vide, et même obérée par des engagemens. M. Thiers disait gaiement à M. de Montalivet qui lui remontrait l'état de détresse dans lequel le nouveau président du conseil lui livrait les finances de l'intérieur. — Arrangez-vous comme vous voudrez! — Or, M. de Montalivet n'a qu'une manière de s'arranger, c'est de demander de nouveaux crédits à la chambre. Ces crédits consolideront pour quelque temps le ministère; mais la gauche les livrera-t-elle sans prendre quelques garanties? Se contentera-t-elle de l'assurance donnée par M. Thiers qu'il ne veut rien changer au système suivi jusqu'à ce jour? C'est ce dont il est permis de douter. Et alors que deviendront les déclarations de M. Thiers?

Quant au système extérieur, si l'on veut former quelques conjectures plausibles, il faut bien jeter un coup-d'œil sur la formation et l'origine de ce ministère, et s'arrêter même aux plus minces détails qui ne sont pas sans importance, quand il s'agit d'un ministère formé par M. Thiers.

Le 21, M. Thiers espérait encore faire entrer M. Duchâtel dans le cabinet. Il avait demandé formellement, à M. Guizot, cette *garantie*, c'est le terme dont se servit M. Thiers. — Dans le conseil de ce jour, M. Thiers avait déclaré nettement et sans ambages, que les doctrinaires avaient perdu la majorité dans la chambre, et qu'il était temps de se séparer d'eux. Chargé par le roi de former un nouveau cabinet, il ne pouvait accepter cette mission, si importante et si urgente en même temps, si MM. de Broglie et Guizot ne le délivraient de l'engagement qu'il avait contracté avec eux, et s'ils ne lui promettaient de ne pas le combattre dans la chambre. L'engagement de M. Thiers lui fut remis, non sans un sourire ironique, et on lui promit de ne pas le combattre, s'il suivait, ainsi qu'il l'annonçait, le système de gouvernement adopté depuis le 11 octobre. Ce fut alors que M. Thiers demanda une garantie, un ôtage, et cet ôtage, c'était M. Du-

châtel. Toute liberté fut laissée à celui-ci par ses collègues, mais il refusa d'accepter le ministère des finances ou tout autre ministère dans la nouvelle combinaison. M. Thiers comprit toute la valeur de ce fait, et il se tourna ailleurs; nous ne saurions dire où.

Il semble que ce soit vers la gauche; mais si sa démarche était franche, M. Thiers trouverait au-dessus de lui des obstacles à cette conversion. D'abord, la gauche accepterait-elle une alliance avec la Russie, compliquée des chances d'une rupture avec l'Angleterre, dans le cas d'une guerre d'Orient; l'alliance russe avec tout ce qui s'y rattache, l'abandon absolu, même moral, de la Pologne, la sainte-alliance, la compression violente de tous les principes qui pourraient l'inquiéter, tout 1815 enfin avec son cortége de frayeurs et d'humiliations? Le moyen, s'il vous plait, de rattacher cette alliance aux principes de l'homme d'état de juillet! C'est là cependant la base du ministère de M. Thiers; c'est la pensée qui l'a porté au ministère des affaires étrangères, et qui a causé tant de démarches, tant de pas et de visites à Mme la princesse de Lieven et à Mme la duchesse de Dino; car le ministère *populaire* de M. Thiers a été édifié par les mains blanches et aristocratiques de ces deux nobles dames. Il y a deux mois environ, une entrevue eut lieu pour la première fois entre Mme la princesse de Lieven et M. Thiers à un dîner donné tout exprès par M. de Werther, ambassadeur de Prusse. La princesse et l'ambassadeur firent valoir avec beaucoup de sens et d'esprit à M. Thiers la force qu'il tirerait, pour ses vues, de leur alliance, les appuis qu'elle lui donnerait en Europe, le pas de géant qu'il ferait dans l'aristocratie, la facilité qu'il aurait à s'emparer du ministère des affaires étrangères, qui le séduisait tant; on s'appuya de l'autorité de M. de Talleyrand, qui, depuis son retour de Londres, a cessé d'être enthousiaste de l'alliance anglaise, et qui garde d'ailleurs une rancune profonde au cabinet anglais actuel. On ne parla pas sans doute de la joie qu'éprouverait M. de Talleyrand à marier, non pas seulement l'Autriche et la Russie avec la France, mais la fille de Mme de Dino avec le prince Esterhazy. Peu de jours après, la princesse dîna pour la première fois chez M. Thiers. Ce dîner fut une affaire; on avait tant parlé de Mme de Lieven, on avait tant remarqué son absence aux soirées du ministère de l'intérieur! Ce fut un triomphe. L'appétit prodigieux de Mme la princesse de Lieven, qui a passé en proverbe en Angleterre et en Russie, fut admiré comme un excès de bonnes manières qu'on s'efforça d'imiter; et depuis ce temps, M. Thiers eut des relations suivies avec ce diplomate célèbre. Au bal de M. Dupin, on a remarqué que Mme de Lieven s'était emparée de Mme Thiers, tandis que M. de Pahlen escortait le nouveau président du conseil. Ce sont là de vulgaires détails, mais ils servent à caractériser les faits.

L'alliance avec la Russie est un système comme un autre. C'est à la chambre à savoir si elle veut abandonner le système de la triple alliance pour adopter celui-ci. Avant peu, on verra que le ministère actuel se base, à l'extérieur, sur cette pensée. Nous ne disons pas que cette pensée s'exprimera nettement et qu'elle sera formelle. Nullement. M. Thiers se trouve entre le roi, qui a créé le vaste projet d'une coalition constitutionnelle pour balancer la puissance des états despotiques, et M. de Talleyrand, qui, soit par un motif, soit par un autre, se montre aujourd'hui dégoûté de l'alliance anglaise, qui a été le rêve de toute sa vie. M. Thiers agira en cette circonstance comme il agit dans la chambre, où il dit à la gauche qu'il est le représentant de la révolution, et au centre qu'il est l'homme du 11 octobre. Ailleurs il dira : « J'ai toujours été contre l'alliance anglaise. Tandis que vous y poussiez dans la chambre des pairs, sous la restauration, j'écrivais que la Méditerranée est un lac français, comme l'a dit Napoléon, et qu'il ne faut pas y souffrir la domination de l'Angleterre. » Et en plus haut lieu : « Ne suis-je pas pour l'Angleterre ? N'ai-je pas travaillé avec M. de Broglie à consolider cette alliance indispensable à la prospérité de la France ? » Tout ceci nous présage, dans les chambres et hors des chambres, un grand accord de vues de la part du nouveau ministère !

Quant à l'union intérieure des ministres, elle nous semble plus difficile encore. Déjà M. Thiers a mandé les chefs de division de deux ou trois ministères, et leur a intimé ses ordres souverains, au mépris de toutes les idées reçues en matière de hiérarchie. Nous doutons que M. de Montalivet soit homme à supporter de pareilles prétentions. M. Thiers se rappelle sans doute que Casimir Périer faisait attendre dans son antichambre le président de la chambre des députés. Il est vrai que ce n'était pas M. Dupin.

Le nouvel opéra de Meyerbeer, *les Huguenots*, a été représenté hier. Il est impossible, à une première audition, de juger une partition de cette importance, qui a été écoutée religieusement, et dont nous rendrons compte dans le plus grand détail. Les deux derniers actes nous ont semblé surtout dignes de l'auteur de *Robert le Diable*. Pour ce qui est de la mise en scène de cette grande composition, nous devons dire qu'elle est

mesquine. Nous avions blâmé, dans le temps, les retards de *la Juive*, causés par les lenteurs des forgerons et des armuriers qu'employait avec profusion M. Duponchel, alors simple directeur des costumes de l'opéra, qu'il faisait dessiner par de jeunes et habiles peintres. M. Duponchel est devenu plus modéré dans ses goûts depuis qu'il puisse dans sa propre bourse. Ainsi, nous avons reconnu, au premier acte (et nous défions qu'on nous démente), la décoration du premier acte de *Gustave*, déguisée par quelques écussons, et au quatrième acte, un bal intérieur du ballet de *l'Orgie*, que M. Duponchel a aussi fait déguiser par quelques ornemens de mauvais goût. De compte fait, sur cinq décors, M. Duponchel en a créé trois nouveaux, et quant aux costumes, nous en avons remarqué un grand nombre repris du troisième acte de *la Tentation* et d'autres opéras. Est-ce pour agir ainsi que M. Duponchel reçoit une subvention de 630 mille francs ?

VOYAGE SUR LE DANUBE DE PEST A ROUTCHOUK PAR NAVIRE A VAPEUR, ET NOTICES DE LA HONGRIE, DE LA VALACHIE, DE LA SERVIE, DE LA TURQUIE ET DE LA GRÈCE, par M. J. Quin, traduit de l'anglais par J.-B. Eyriès (1).

Ce livre fort modeste et fort curieux a obtenu un grand succès en Angleterre. L'auteur se met si peu en scène, qu'il n'a même point fait connaître les motifs de son voyage. Il présente sur la Turquie et la Grèce plusieurs observations politiques, qui dénotent un esprit judicieux et élevé. M. Quin s'embarqua à Pest, ville toute moderne, bien bâtie, et de fait capitale de la Hongrie, tandis que Presbourg en est la capitale nominale. Aucun fleuve n'est plus sinueux que le Danube. Il abonde en portions de rives saillantes, qui, vues d'une certaine distance, ressemblent à des promontoires, et sont d'un effet très pittoresque. Les eaux du fleuve trois étaient alors tellement basses, que le bateau à vapeur toucha deux ou fois le fond naturel du fleuve. Au-dessous de Koubin, plusieurs groupes d'îles diminuent le caractère majestueux que le Danube conserverait sans cela depuis Semendria jusqu'aux frontières de Valaquie. Ces îles sont très bien boisées en osiers et en arbrisseaux toujours verts, offrant

(1) Librairie d'Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.

un asile sûr à des oiseaux aquatiques de toutes sortes. — Quelquefois un aigle solitaire traversait la voûte azurée en gagnant les montagnes, qui se montraient comme une ligne blanche à l'horizon. La surface unie du Danube réfléchissait toute la voûte du ciel; l'image du soleil, prêt à nous quitter, se plongeait sur les eaux, où elle paraissait comme une colonne perpendiculaire de lumière. —

Voici maintenant le portrait d'une femme valaque, que le voyageur rencontra près de Moldava. « Elle portait un court mantelet de laine blanche, sous lequel était une robe de calicot imprimé, dont on n'apercevait que la partie qui dépassait le bas du mantelet par derrière; une chemise très propre en toile de lin était plissée sur son sein, au-dessous duquel étaient attachés un joli tablier de basin et un jupon de toile. Nulle espèce de chaussure ne cachait ses pieds, qui auraient pu servir de modèle à Phidias. Les femmes bulgares portent leurs cheveux d'un brun foncé, tombant en tresses sur leurs épaules, et ornés de petites pièces d'argent. Elles sont vêtu s de tuniques de laine fine, marquées d'une croix rouge sur la poitrine gauche, pour faire voir qu'elles sont chrétiennes, et par conséquent non sujettes à l'obligation d'être enveloppées d'un voile. »

Le second volume s'occupe de Constantinople, de la Grèce et de l'Italie.

La traduction est claire, facile et exacte. M. Eyriès est, avec M. de la Renaudière et M. Walckenaër, un des hommes qui s'occupent aujourd'hui le plus sérieusement d'études géographiques. Ce nouveau produit de son activité de traducteur suffirait au besoin pour le prouver.

— Nous nous fesons un plaisir d'annoncer la publication des deux premiers numéros de l'*Université catholique*, qui avaient été devancés et annoncés dignement par un discours préliminaire de M. l'abbé Gerbet, où se retrouvaient, dans un cadre savant, toutes les qualités philosophiques, ingénieuses et affectueuses, de cet écrivain. Indépendamment des articles de littérature et d'histoire ecclésiastique, l'*Université catholique*, fidèle à son titre, a commencé sa série de travaux scientifiques : M. Margerin a débuté par des considérations sur la géologie. M. de Villeneuve-Bargemont a abordé la question à la fois économique et chrétienne du paupérisme. Parmi des écrivains dont la collaboration ne nous est pas jusqu'ici ou ne nous restera pas, nous l'espérons, étrangère, M. de Cazalès a donné une introduction du cours de littérature qu'il professe à Louvain; et M. de Montalembert a communiqué l'introduction d'une histoire de sainte Élisabeth de Hongrie qu'il prépare depuis long-temps. Ce morceau étendu,

qui remplit la plus grande partie du second numéro de l'*Université catholique*, offre un tableau savant, animé, du XIIIe siècle; la foi du catholique, appuyée d'un savoir neuf et profond, et servie d'une noble éloquence d'écrivain, colore cette peinture; c'est un préambule d'un beau présage pour l'ensemble de la publication que M. de Montalembert se décidera, nous le désirons bien, à ne plus différer.

— Mme Desbordes-Valmore vient de publier, sous le titre de: *le Salon de lady Betty* (1), de charmantes esquisses de la vie anglaise, une suite de récits variés et dramatiques.

(1) Librairie de Charpentier, rue de Seine; 2 vol. in-8°.

F. BULOZ.